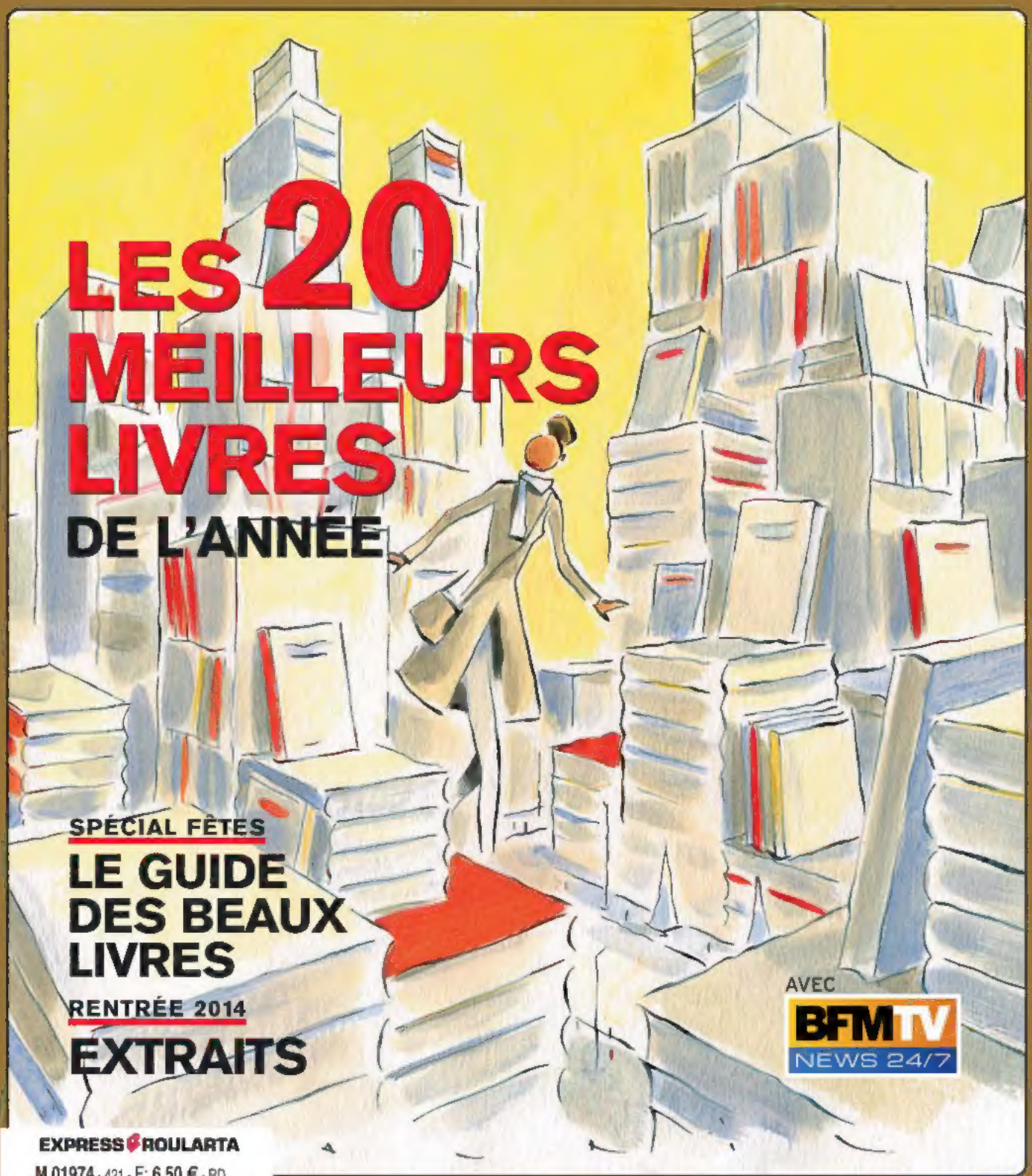
LiRE

ENTRETIEN AVEC

JARED DIAMOND

« LE PROGRÈS EST UNE NOTION RELATIVE »



LES 20 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE

SPÉCIAL FÊTES

LE GUIDE DES BEAUX LIVRES

RENTRÉE 2014

EXTRAITS

AVEC BFMTV NEWS 24/7

EXPRESS ROULARTA

M 01974 - 421 - F: 6,50 € - RD

421 décembre 2013 - janvier 2014 www.lire.fr

Prix Orange du Livre 2014, c'est reparti !

amoureux de lecture, devenez membre du jury officiel

Vous avez jusqu'au 8 janvier 2014 pour déposer votre candidature sur lecteurs.com et avoir la chance d'élire le lauréat de l'édition 2014 aux côtés d'Erik Orsenna, de libraires, d'écrivains et de passionnés de lecture.

la lecture change avec Orange

la vie change avec orange

KIOSQUE.FR

N° 421 DÉCEMBRE 2013 - JANVIER 2014

LiRE:

L'édito
par François Busnel 5

COURRIER DES LECTEURS 8

MAGAZINE 10
Tendance : Les clubs de lecture, Le Salon du livre jeunesse de Montreuil, L'île déserte, Le coup de cœur des libraires, Théâtre, De l'écrit à l'écran, Page audio, L'Observatoire œnologique, Ce que la presse en pense, Hommage à Doris Lessing, Les primés, Radio-télé, Le palmarès des meilleures ventes

POCHES 24

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN Pierre Barillet 28

BEAUX LIVRES 40

LITTÉRATURE *Éloge de la folie* d'Erasme ; *Italie, le Grand Tour* ; *La Belle et la Bête, le manuscrit* ; *Bibliothèques, une histoire mondiale* ; *Polar. Le grand panorama de la littérature noire* PEINTURE/BEAUX ARTS *Peintures murales en France, XIIe-XVIe siècle* ; *Véronèse* ; *Le Livre des miracles* ; *Ravenne* ; *Marcel Broodthaers* MODE/ART DE VIVRE *Le Roman d'une garde-robe* ; *Textiles* ; *Le Monde selon Karl* MUSIQUE *Verdi* ; *Opéras du monde* CINÉMA *Ingrid Bergman* ; *Pasolini Roma* ; *Michael Cimino, les voix perdues de l'Amérique* ; *Dictionnaire de la Nouvelle Vague* PHOTOS Jacques Lowe : *Kennedy. Chronique d'un destin* ; Frank Horvat : *La Maison aux quinze clefs* ILLUSTRATION *Inventaire de Floc'h* ; *Les Trois Royaumes* ; *Tout Gaston* ; Pierre Le-Tan HUMOUR *Manifeste au bureau* ; *Comment devenir un ninja gratuitement ?* ; *De Zéro à Z* par Plonk & Replonk VOYAGES *Japan Book* ; *Atlas des lieux maudits* ; *Angkor : naissance d'un mythe* ; *Lisbonne* CUISINE *Jean-François Piège* ; *Japon, la cuisine à la ferme* ; *Le Cinq* DESIGN *L'Architecture dans les arbres* ; *800 avions de légende* HISTOIRE *Une journée au Moyen Age* ; *Femmes de dictateur, l'album* ; *Le Propre et le Sale* de Georges Vigarello ; *Baïonnettes aux crayons* JEUNESSE *Bartleby le scribe* ; *Voir le jour* ; *L'Enfant qui savait lire les animaux*

ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

ROMANS FRANÇAIS Brina Svit, Jean-Yves Cendrey, Emmanuelle Pagano, Hubert Lucot, David Bosc, Guillaume Staelens, Pierre Lamalattie 60

ROMANS ÉTRANGERS Patrick McGuinness, Andrés Caicedo Elias Khoury, Kenzaburô Ôe, Arturo Pérez-Reverte, Thomas Bernhard, Harry Crews 72

HISTOIRE *Dictionnaire des étrangers qui ont fait la France* et *L'Identité passe à table...* de Pascal Ory, *Le Petit Arbre de Birkenau* par Maurice Benroubi, *Du front à l'asile 1914-1918* par Stéphane Tison et Hervé Guillemain 84

ÉCRIVAINS DU BAC Rudyard Kipling 100

JEUX 106

la CHRONIQUE DE

TRISTAN SAVIN *L'esprit des lieux* 22

JEAN-CLAUDE PIROTTE *Journal d'un poète* 31

PHILIPPE ALEXANDRE *La politique en volume* 90

GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 105

ABONNEMENTS : Lire/service abonnements - 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9. Tél. : 01 70 37 31 54.

Couverture : François Avril

EN COUVERTURE

p.32

avec BFM TV NEWS 24/7

Les 20 meilleurs livres de l'année

p.92

entretien **Jared Diamond, meilleur essai de l'année 2013**

EXTRAITS p.64

PATRICK GRAINVILLE AVANT-PREMIÈRE
Bison 64

ÉRIC CHEVILLARD AVANT-PREMIÈRE
Le Désordre azerty 68

IAN McEWAN AVANT-PREMIÈRE
Opération Sweet Tooth 76

HANIF KUREISHI AVANT-PREMIÈRE
Le Dernier Mot 80

Les Mots croisés du Petit Robert 86

Redécouvrez l'œuvre de DORIS LESSING, prix Nobel de littérature.

Vaincue par la brousse, son premier roman, vient d'être réédité chez J'ai lu.

« Chaque livre de Doris Lessing est une œuvre d'émancipation. Des générations entières lui doivent de s'être affranchies des servitudes et des préjugés de leur époque. Aujourd'hui, plus que jamais, elle bouscule les conformismes, ouvre des portes, nous invite à penser autrement. »
Patrice Hoffmann,
éditeur de Doris Lessing.

KIOSQUE.FR

L'édito

DE FRANÇOIS BUSNEL

LES 20 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE... L'un des choix les plus difficiles à faire pour un journaliste de *Lire*. Mais c'est une tradition depuis près de quarante ans et, nous dites-vous dans vos lettres, une nécessité chaque fin d'année. Classer, c'est vous guider. Désigner 20 livres parmi les centaines reçus au cours de l'année, parmi les milliers publiés en une saison. Pas si simple. Quoique...

« Comment faites-vous ? » est la question qui revient le plus souvent lorsque vous nous écrivez ou que vous rencontrez l'un d'entre nous au gré d'une signature ou d'un Salon du livre. Oui, comment ? Eh bien, comme tous les jurys, nous lisons, nous votons. Et les délibérations, croyez-moi, sont longues, tumultueuses, enlevées. Depuis quelques années, nous avons décidé de classer les 20 meilleurs livres de l'année par genre (roman français, roman étranger, livre d'histoire, de philosophie, de sciences, découvertes, révélations, etc.). Bien sûr, il y a « le » livre que nous estimons être au-dessus de tous les autres (« S'il fallait n'en lire qu'un seul cette année, entendons-nous – parfois –, lequel nous recommanderiez-vous ? ») Celui-là, tous genres confondus, est bien souvent l'objet d'âpres batailles. Cette année, il y eut une assez belle unanimité. Svetlana Alexievitch réussit un tour de force littéraire : ceux qui ne s'intéressent que de loin à la sauvage Russie seront emportés dès les premières pages, les autres adoreront. A la fois document, enquête, livre d'histoire, roman vrai, *La Fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement* (Actes Sud) est un choc. Un requiem qui, à proprement parler, invente une forme littéraire polyphonique des plus singulières. On le sait depuis Jules César, l'Histoire est écrite par les vainqueurs. Ici, ce sont les vaincus, les humiliés, les sans-grade et les offensés qui racontent l'histoire de leur pays. Ne vous y trompez pas : ce grand livre traite moins de l'évolution de la Russie au cours du siècle dernier que de l'amour, de la jalousie, de l'enfance, de la vieillesse. Des hommes. Des femmes. La littérature est faite de témoignages, ce qui compte c'est la façon dont on parvient à les ordonner et à créer du sens. 20 livres, donc, à lire et à offrir. Une façon d'affirmer aussi que l'éclectisme est l'une des clés les plus sûres du Savoir. On peut lire un roman puis un essai, un livre de sciences (s'il est accessible et novateur) puis un recueil de nouvelles, revenir au roman et s'intéresser à ces jeunes auteurs qui demain – parions-le – seront les futurs Prix Nobel ou Goncourt.

LE GONCOURT, JUSTEMENT, PARLONS-EN. L'une des traditions de notre palmarès est d'écarter les ouvrages primés par les grands prix d'automne. Ainsi nous ne vous proposons pas les nouvelles d'Alice Munro, qui vient de recevoir le prix Nobel de littérature – nous volerions au secours de la victoire – mais allez-y, lisez Munro, c'est d'une parfaite beauté. Vous trouverez, en revanche, dans notre liste le magnifique roman de Pierre Lemaitre, *Au revoir là-haut* (Albin Michel), primé par le jury Goncourt. Pourquoi ? Parce que même si les Goncourt ont eu l'excellente idée d'offrir un surcroît de popularité à ce roman, nous l'avons tous aimé et défendu avant même sa parution en librairie. Oui, Pierre Lemaitre a réussi un coup d'éclat. C'est un grand roman populaire au meilleur sens du terme : on y trouve la gouaille et le rythme du polar, le souffle de la fresque épique et la finesse psychologique de la tragédie moderne.

Les autres livres ? Tous indispensables. Oui, je sais, ça fait beaucoup d'« indispensables ». Mais, que voulez-vous, en ces temps où les cyniques prospèrent et affectent de ne rien aimer, nous cultivons, à *Lire*, le goût de chérir et d'admirer.

VIVE
LE LIVRE
NUMÉRIQUE
LIBRE !

Vous ne le savez peut-être pas, mais la plupart des liseuses actuellement proposées sur le marché sont verrouillées par les marques qui vous les vendent. Ainsi, bien malgré vous, vous devenez dépendant à vie d'un seul appareil pour lire vos livres numériques, vous empêchant d'en profiter sur un autre support de lecture existant ou à venir. Vous achetez des livres, mais dans les faits vous n'en êtes pas propriétaire. Les marques en question ne vous donnent qu'un droit d'utilisation.

Pour nous, libraires Cultura, un livre numérique doit d'abord être un livre.

Et si la technologie lui est indispensable, elle doit être au service du lecteur, libre de lire ce qu'il veut, comme il veut, quand il veut. C'est pourquoi les 500 libraires Cultura proposent aux Français un système ouvert et libre.

L'offre la plus large

Accédez à tout le catalogue des livres en français, soit plus de 135 000 titres.

Pas de censure des œuvres

Lisez vos Ebooks dans leur intégralité et dans leur texte originel.

Choisissez votre bibliothèque

Accédez, conservez, archivez et consultez tous vos livres dans la bibliothèque de votre choix.

Maîtrisez vos informations

Choisissez de partager ou non vos données personnelles et vos avis. Conservez la totale propriété de vos annotations et commentaires.

Choisissez votre librairie

Lisez et accédez à vos livres comme bon vous semble, quelles que soient leur origine et leur boutique d'achat.

Retrouvez toutes les liseuses compatibles avec notre système ouvert dans nos 60 magasins. Pour télécharger vos livres numériques, rendez-vous sur l'Ebooks Store de cultura.com. Et téléchargez gratuitement l'application Cultura Ebooks (sur votre tablette).

powered by 'tea' the ebook alternative

Cultura Ebooks

Google play

App Store

App Apple disponible dès janvier 2014

Application Android gratuite

Cultura l'esprit jubile

et aussi sur **cultura.com**

KIOSQUE.FR

COURRIER DES LECTEURS

Bibliographie camusienne

Curieux de cet écrivain depuis l'année de mes quinze ans et de sa mort accidentelle dans la Facel Vega de Michel Gallimard, lecteur assidu quoique sporadique de son œuvre, j'ai dévoré et apprécié votre dossier. Mon admiration inconditionnelle va d'abord à *La Peste* que j'ai souvent fait lire et travailler en classe. J'utilisais un disque 33 tours 25 cm *Albert Camus vous parle* dans la collection Leur œuvre et leur voix chez Festival ainsi qu'un enregistrement sur cassette vidéo *(O tempora, o mores)* d'une émission de Frédéric Mitterrand. Je ne suis pas étonné de ne pas voir figurer ces deux références dans votre bibliographie, en revanche j'ai été surpris et un peu déçu de ne pas y trouver le *Camus par lui-même* de Morvan Lebesque (Seuil), qui m'a permis d'entrer quelque dix ans plus tard dans l'univers camusien avant de lire en 1996 la biographie d'Olivier Todd. Merci pour votre revue que j'attends chaque mois avec impatience et qui me permet de garnir ma bibliothèque ainsi que celle de mon village où je m'investis un peu depuis ma retraite d'univers variés. Fidèlement vôtre.

Pierre-Jean Labergerie

La réponse de *Lire*

L'œuvre d'Albert Camus vous est si familière que nous courions le risque de vous décevoir avec ce dossier, adossé pour l'essentiel à ce que nous apprennent les trois correspondances qui viennent de paraître. Par bonheur, à vous lire, la rédaction de *Lire* n'aurait pas démérité. Quant à votre regret d'ordre bibliographique, nous comprenons tout à fait votre attachement au petit livre de Morvan Lebesque (dont vous savez par ailleurs que, bien avant de déclarer son estime pour Camus, il eut à se repentir d'avoir appelé de ses vœux un « Etat breton national-socialiste »). Paru en 1963, l'ouvrage de Morvan Lebesque a fini par dater.

Coup de cœur de libraire

Libraire au Mans, abonnée du magazine *Lire* et consultant votre rubrique Le choix du libraire, je me permets de vous contacter pour signaler un titre qui me semble être passé trop inaperçu en cette rentrée littéraire. [...] Je souhaite donner un coup de pouce à un roman de Rhidian Brook, *Dans la maison de l'autre* (Fleuve noir). Il ne bénéficie pour l'instant ni de presse ni de buzz Internet. J'ai rédigé une chronique dans le tout jeune blog de la librairie Thuard, et vous fait suivre la version abrégée figurant sur le bandeau apposé au livre.

Si *Dans la maison de l'autre* est mon premier coup de cœur dans le domaine étranger, il se trouve qu'un de mes autres coups de cœur en littérature francophone est *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaitre. [...] Ces deux romans jettent un éclairage original sur l'Histoire en en renversant la perspective. Dans les deux cas, l'auteur s'intéresse à l'immédiat après-guerre trop souvent méconnu. Dans les deux cas, le lecteur s'attache à un couple ordinaire mêlé malgré lui à la grande Histoire. Des époux, séparés si longtemps qu'ils doivent se réapprivoiser, ou bien un couple improbable d'amis et de frères d'armes que tout séparait au début. Le Fleuve noir est plutôt connu pour des titres à suspense. Il s'agit là d'un roman de littérature générale qui réussit la gageure d'être d'une lecture accessible tout en proposant une réflexion profonde qui reste d'actualité. **Solène, librairie Thuard au Mans.**

Lire sur iPad ! Téléchargeable gratuitement dans l'Apple Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à un tarif préférentiel.

Anciens numéros Pour commander les hors-séries et les anciens numéros de *Lire*, vous pouvez vous connecter sur le site : www.lire.fr/anciens-numeros.

Où adresser votre courrier ?
> par voie postale, au 29, rue de Châteaudun, à Paris.
> par courrier électronique : redaction@lire.fr
> sur la page Facebook du magazine : www.facebook.com/Lire.Magazine

LiRE:

FONDÉ EN 1975 PAR BERNARD PIVOT ET JEAN-LOUIS SERVAN-SCHREIBER

Société éditrice : Groupe Express-Roularta SA de 47 150 040 euros

Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Tél. : 01 75 55 10 00 Télécopieur : 01 75 55 41 16 RCS 552 018 681 Paris

Conseil d'administration : Rik De Nolf (président), Francis Balle (vice-président), Jean-Antoine Bouchez, Xavier Bouckaert, Monique Canto-Sperber, Brigitte Gauthier-Darcet, Maxime de Jenlis, Emmanuel Paquette, Jan Stastens, baron Hugo Vandamme. Président-directeur général : Rik De Nolf. Directeurs généraux délégués : Corinne Pitey, Christophe Barbier. Directeurs généraux adjoints : Corinne Denis, Eric Mettout

Pour joindre directement votre correspondant, composez le 0175 55... suivi des numéros entre parenthèses.

Rédaction

Directeur de la rédaction François Busnel

Directeur adjoint de la rédaction Philippe Delaroche
Assistante de la rédaction : Sabine Dard (44 42)

Chroniqueurs Philippe Alexandre, Gérard Oberlé, Jean-Claude Pirotte, Tristan Savin

Ont collaboré à ce numéro Hubert Artus, Bérangère Birée, Julien Bisson, Laure Blanchelande, André Clavel, Jean-Pierre Colignon, Christine Ferniot, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Nathalie Krirly, Baptiste Liger, Françoise Monier, Jean Montenot, Pascal Ory, Delphine Peras, Nathalie Riché, Marc Riglet, Alain Rubens, Jérôme Sen.

Première rédactrice graphiste : Marie-Laurence Brard (44 25)
Première secrétaire de rédaction : Véronique Matrat (40 49)
Révision : Elisabeth Bonvarlet (44 37)
Responsable du service photo : Sophie Gibeau (44 41)

www.lire.fr : Eric Mettout (emettout@lire.fr)

Le camion des mots Anne Roubertou (44 09)

Coordination générale : Jean-François Drouard (JFD System : 01 42 61 10 71)

Rédactrice : Laure Beaudonnet
www.camiondesmots.com

Management

Directeur général adjoint : Eric Mettout
Editeur délégué : Tristan Thomas
Publicité commerciale : Valérie Salomon, directrice commerciale
Directeur commercial pôle news culture : Pierre-Etienne Musson
Publicité littéraire : Cécile de Conty, directrice de la publicité (44 11)
Directeur technique et production : Pascal Delépine
Fabrication : Priscilla Sannie
Photogravure : Roularta
Exécution : Marie-Christine Tritschler
Gestion : Yvane Perchat
Abonnements : Bertrand de Saint Germain avec Vanessa Mogavero

Lire, service abonnements :
17, route des Boutangere
78926 Yvelines Cedex 9
Tél. : 01 70 37 31 54 abonnements@lire.fr

Ventes au numéro : Sophie Guerouazel avec Marie-France Rasori
N° vert : 08 00 42 32 22

IMPRESSION : ROULARTA PRINTING, MEIBOOMLAAN 33, 8800 ROESELARE (BELGIQUE)

Publication mensuelle éditée par GROUPE EXPRESS-ROULARTA. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Principal actionnaire : Roularta Media France. Président du conseil d'administration : Rik De Nolf. Directeur de la publication : Rik De Nolf © GROUPE EXPRESS-ROULARTA N° Commission paritaire : 0614 K 85621. Dépôt légal : mois en cours. ISSN n° 0338-50-19. Second Class Postage paid at Long Island City N.Y. Diff. Presstalis.

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Contrôlée 2012

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Pierre
Lemaitre
Au revoir
là-haut
roman
Albin Michel
Photo auteur - © Thierry Rajic / Figure
PRIX
GONCOURT
Albin Michel

KIOSQUE.FR

TENDANCE

Les clubs de lecture sont un véritable phénomène dans les pays anglo-saxons.

Lecture : *bienvenue au club !*

Si Internet est un relais, il ne remplace pas l'échange

De tradition anglo-saxonne, les « book clubs » sont un véritable phénomène de masse aux Etats-Unis – on en dénombre près de cinq millions – et en Grande-Bretagne, avec plus d'un million de clubs. Si ce n'est pas le cas en France, ils y prennent solidement racine, bien que leur nombre reste difficile à évaluer, aucune enquête ne les ayant recensés. La journaliste Sophie Herber, qui vient de publier un *Guide des amateurs de littérature à Paris* (Parigramme) a pu mesurer leur vitalité dans la capitale : « Au début de mes recherches, j'ai eu quelques difficultés à les repérer car il s'agit souvent de groupes informels, dont les membres sont cooptés, qui pratiquent une forme d'entre-soi. J'ai surtout eu à cœur de recenser des clubs de lecture pérennes car certains s'inscrivent dans un phénomène de mode et périclitent rapidement. » Ce n'est vraiment pas le cas de Voix au chapitre qui existe depuis… 1986 ! Deux vendredis par mois, ses membres, dont le noyau dur est constitué d'une dizaine de personnes, se retrouvent dans le bel appartement de Claire Boniface, non loin de Notre-Dame. Au programme, petit gueuleton, ambiance chaleureuse autour d'un feu de cheminée et surtout discussions passionnées. « Le secret de notre longévité repose sur une formule invariable, explique la maîtresse des lieux : laisser chacun donner son avis sur un livre que tous ont lu, sans le contredire, puis en débattre. Il est tout fait intéressant de découvrir la lecture des autres et de trouver du plaisir dans le désaccord. »

Les réunions sont tout aussi passionnées (bien souvent jusqu'à minuit !) au club de lecture Saint-Lambert, mis en place par des parents d'élèves en 1993 et désormais accueillis par la librairie Le Divan, dans le XV^{e} arrondissement, toutes les six à huit semaines. Fidèle abonnée de *Lire*, nous précise-t-elle, Claire Boniface se félicite que leur club ait « essaimé » avec la naissance d'un Voix au chapitre dans le Morbihan. Assurément, la province n'est pas en reste de rencontres lettrées, que ce soit entre particuliers, comme Jacqueline Le Lasseux qui anime un club dans la Sarthe depuis plus de dix ans ; au sein de bibliothèques, comme celle de Mediasud à Poitiers ; dans les librairies bien sûr mais aussi dans certaines maisons d'arrêt. « Les clubs de lecture touchent des publics très différents, souligne Sophie Herber. Ce n'est plus l'apanage de la mère au foyer qui s'ennuie : au Read par exemple, spécialisé dans la littérature « afro », on croise beaucoup de jeunes. » Si Internet est un relais puissant de ces communautés de lecteurs, il ne remplace pas l'importance de la rencontre et de l'échange. « Le livre crée du lien entre des gens qui ne se connaissaient pas et deviennent amis à travers ces clubs, insiste la journaliste. En grande majorité, ce sont de gros lecteurs, très investis, très motivés. » De l'art d'être à la page de concert !

Delphine Peras

HERO IMAGES/CORBIS

L'étoffe des héros à Montreuil

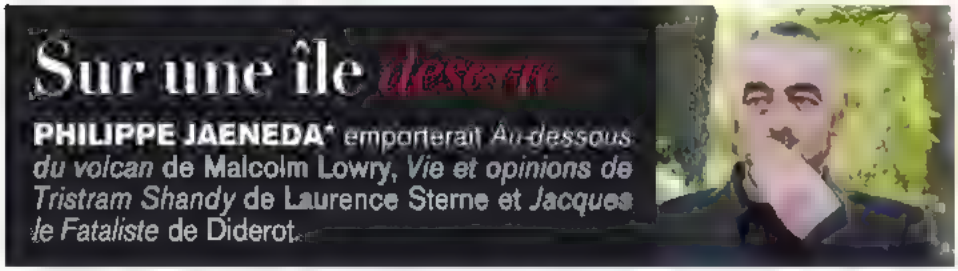
Du 27 novembre au 2 décembre se tiendra le Salon du livre et de la presse jeunesse en Seine-Saint-Denis. De très nombreux auteurs sont attendus.

Tous les enfants en ont besoin ! Pour rêver, s'identifier et grandir. Les héros de la littérature enfantine seront fêtés au Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil (93). Sam Sam, Max, Ariol, Fifi Brindacier, Zazie, Coraline, Ninu Patalo et bien d'autres seront réunis dans une exposition géante en illustrations, vidéos et installations. Les enfants pourront leur poser leurs questions dans « La boîte à héros » ou en ligne. Dans l'espace des créateurs, ces personnages de toujours seront revus à la sauce Heitz, Bachelet, Tallec ou Desmarteau ! Au total 2 000 auteurs et illustrateurs répondront présents et 700 rencontres seront organisées avec les lecteurs en ateliers et master class. Nouveauté de cette 29e édition, les petits ont leur propre espace et circuleront dans les imagiers de Pascale Estellon *A toucher* et *Pour jouer* (Les Grandes Personnes), reproduits à leur échelle. Côté adaptation cinéma, des réalisateurs, producteurs ou comédiens animeront des ateliers décryptage, bruitage, et une rencontre aura lieu le 30 novembre avec Grégoire Solotareff à l'occasion de la sortie de son film *Loulou et l'incroyable secret* et de sa BD éponyme (Rue de Sèvres). Le juke-box des ados proposera des extraits lus en vidéo par les auteurs et des battles de critiques littéraires. L'Afrique du Sud est le pays invité d'honneur du Salon. Des conteurs, illustrateurs et écrivains issus des townships, témoins engagés de la lutte anti-apartheid, offriront aux jeunes une immersion dans l'histoire de la nation « arc-en-ciel » et dans celle de Nelson Mandela, un héros, un vrai.

Nathalie Riché

En salles le 18 décembre.

Espace Paris-Est Montreuil, 128, rue de Paris, 93100 Montreuil (gratuit pour les moins de 18 ans). Métro Robespierre. Rens. : www.slpj.fr



Sur une île déserte

PHILIPPE JAENEDA* emporterait *Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry, *Vie et opinions de Tristram Shandy* de Laurence Sterne et *Jacques le Fataliste* de Diderot.

Evidemment, mon souhait, si on m'annonce que je vais me retrouver sur une île déserte, ce serait d'emporter cinq paquebots de livres. Mais on n'a pas le droit, on ne nous en accorde que trois (pas des paquebots, des livres : non seulement on nous envoie mourir seul sur un rocher en plein océan, alors qu'on n'a rien fait, mais en plus on nous autorise trois fois rien – je me comprends).

Mon premier choix, si ce malheur me tombe dessus, ce sera *Au-dessous du* (ou *Sous le*, comme on veut) *volcan*, de Malcolm Lowry. Parce que c'est un gros livre, c'est rentable, et surtout parce que je l'ai commencé six fois et que, même si je sens, et je ne me trompe jamais, que c'est pile ce que j'aime dans le fond et la forme, je n'ai réussi, à chaque lecture, qu'à dépasser de quelques pages mon précédent point de rupture. La flemme, ou je ne sais quoi. Mais là, avec des bananes et de l'eau de pluie, entre mes deux buissons et mes trois iguanes, je ferai moins ma marquise.

Ensuite, je prendrai *Vie et opinions de Tristram Shandy*, de Laurence Sterne. Encore un gros livre, je suis malin comme un singe, mais surtout je suis sûr qu'on peut le lire pendant trente-huit ans dans tous les sens et en travers sans jamais ressentir le moindre flottement de lassitude. Ce sera l'occasion de vérifier, afin qu'au moins ce terrible coup du sort serve à quelque chose. Enfin, la mort dans l'âme, c'est l'heure d'y aller, j'ajouterai *Jacques le Fataliste et son maître*, de Diderot. C'est moins épais, et je le connais à peu près par cœur, mais d'une part, de la même manière que *Tristram Shandy* mais celui-ci j'ai testé, ça se relit comme on écoute Mozart ou Charlie Parker, on se tape un peu du suspense, et, d'autre part, il me semble que lorsqu'on est condamné par le sort à passer le restant de ses jours en haillons sur un caillou, face à l'océan désespérant, la notion de fatalisme est à creuser. »

Propos recueillis par D.P.

* Dernier roman paru : *Solak* (Julliard)

R. FRANKENBERG

EN HAUSSE

UNE CHAÎNE DES AMOUREUX DES LIVRES À RIGA

Riga sera la capitale européenne de la culture en 2014. Pour marquer l'événement, les autorités de Lettonie profiteront du regroupement des ouvrages de la Bibliothèque nationale (dispersés parmi quatorze bâtiments) au château des Lumières pour organiser une grande manifestation populaire. En effet, les habitants de Riga sont appelés, le 18 janvier, à transmettre de main en main les 4 millions de volumes jusqu'au nouveau site. Cette « chaîne des amoureux des livres » est un fameux pied de nez à « l'impénalisme numérique » !

EN BAISSE

LCI, LA CHAÎNE D'INFORMATION NATIONALE EN CONTINU DU GROUPE TF1, s'est spécialement distinguée le 4 novembre dernier en commettant trois « grasses » fautes d'orthographe en six mots pour annoncer l'attribution du prix Renaudot à Yann Moix, pour *Naissance*. A l'écran : « Yann Moax, loréat du prix Renaudeau » ! Qui jettera la pierre au coupable ? Le président de l'Assemblée nationale, Claude Bartolone, avait bien écrit, le 15 mars dernier, sur le livre d'or d'Oradour-sur-Glane : « Puisse aucun Auradour se reproduire jamais. »

LE CHOIX DES LIBRAIRES

lire dans le noir

La 5e édition du prix du livre audio, Lire dans le noir, se tiendra le 5 décembre, à la Société des gens de lettres, à Paris, sous le patronage du ministère de la Culture. Parrainé par l'écrivain Laurent Gaudé, ce prix (en partenariat avec Vox) réunira éditeurs, libraires et bibliothécaires. Encore méconnu du grand public, le livre audio a pourtant bien des avantages : il est nomade, téléchargeable et plus facilement accessible, et adapté aux personnes malvoyantes, dyslexiques ou illettrées. C'est donc un formidable outil d'accès à la littérature. Il peut aussi apporter une autre dimension au texte écrit, lui donner chair par la voix, souligne Laurent Gaudé. La sélection comporte, notamment, des nouveautés (*Le Confident* d'Hélène Grémillon), mais aussi des classiques, comme *A l'Ouest rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque ou *Le Hobbit* de J.R.R. Tolkien. **Bérengère Birée**

L'ÎLE INVISIBLE

par Francisco Suniaga,
traduit de l'espagnol par Marta Martinez Valls, 256 p., Asphalte, 21 €

AURÉLIE JANSSENS, Librairie Page et Plume, LIMOGES (87)

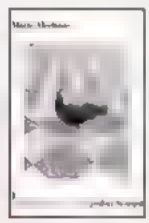
« Ce premier roman de l'auteur Francisco Suniaga est surprenant à plus d'un titre. Inclassable, ce n'est pas un roman policier à proprement parler même si l'on remonte le fil d'un décès pour en découvrir la cause, le roman mêle des pages magnifiques sur la description de cette île qui obéit à ses propres règles, aux paysages trompeurs et dont l'une des passions est celle des combats de coqs. »

EN MER

par Toine Heijmans, traduit du néerlandais par Danielle Losman, 156 p., Christian Bourgois, 15 €

AURÉLIE JANSSENS, Librairie Page et Plume, LIMOGES (87)

« En mer. Un horizon tantôt plat, mer d'huile, calme, trop parfois. Le vent se lève, les nuages roulent, noirs, épais, les vagues les imitent. Tout est chaos, la mer semble vouloir rejoindre le ciel. Voilà le quotidien de Donald depuis trois mois. Sur son voilier rouge *Ismaël*, il navigue sur la mer du Nord, du Danemark aux Pays-Bas. Quel est le but de ce voyage ? Simples vacances ou quête de sens ? »

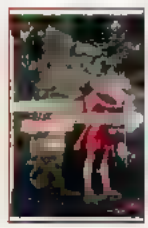


UPSILON SCORPII

par Marie Modiano,
192 p., Gallimard, 18,50 €

AURÉLIE JANSSENS, Librairie Page et Plume, LIMOGES (87)

« Ce premier roman de Marie Modiano donne la sensation d'un rêve éveillé. Il se passe dans une ville, un pays que l'on semble reconnaître mais dont les noms de lieux ne se réfèrent à rien de réel. La narratrice habite une grande ville, fréquente le café des Berceuses, longe la Cathédrale des Anges, se rend à la gare d'Orient et tente de retrouver son petit ami Freddie dans "les Gardeuses", une région montagneuse de ce pays imaginaire. »



LE CŒUR DES LOUVES

par Stéphane Servant,
542 p., Le Rouergue, 17,50 €

MARIANNE WROBLEWSKI, Librairie Mots et Images, GUINGAMP (22)

« Un village, une sorcière, des louves, un lac noir maudit... Des enfants disparaissent et une jeune fille va percer des secrets qui pèsent sur ce village et sa famille. *Le Cœur des louves* se lit comme un conte. Et jusqu'à la dernière page, l'écriture ronde et fluide de Stéphane Servant sait nous tenir en éveil. »

180 JOURS

par Isabelle Sorente,
450 p., JC Lattès, 20 €

ARNAUD BUISSONNIN, Librairie Des Livres et des Hommes, BEAUNE (21)

« Avec *180 jours*, le plus beau roman de la rentrée Lattès, Isabelle Sorente nous plonge dans l'enfer des élevages industriels porcins. Indigné et empathique à la fois, le regard de l'auteur s'incarne dans une plume lyrique et inspirée avec laquelle le lecteur vibre à l'unisson. Claque salutaire, qui dessille et force à penser autrement, *180 jours* contient en son sein un précieux trésor : le récit d'une amitié aussi imprévisible qu'intense. »

Retrouvez tous les choix des libraires sur le site :

lechoixdeslibraires.com

THÉÂTRE

Par Philippe Alexandre

Scènes en fête

Hier, pour voir ces grandes comédies musicales dont les Anglo-Saxons raffolent, il fallait aller à Broadway ou à Londres. Puis un beau jour, notre Châtelet national a décidé de produire la comédie des comédies, *My Fair Lady*, adaptation par Lerner et Loewe du *Pygmalion* de G. B. Shaw. Tous les moyens ont été mis en œuvre et le succès a été total. Après Paris, le spectacle a été donné quarante fois au théâtre Mariinsky de Saint-Pétersbourg. En ce mois de décembre, retour au Châtelet avec les interprètes anglais, Alex Jennings, Prix Laurence-Olivier pour ce rôle, et Katherine Manley, dans la mise en scène de Robert Carsen, un Canadien qui officie dans les plus grands opéras du monde. Cette *Fair Lady* est une fête totale, digne de l'enchantement qu'a été, il y a cinquante ans, le film aux huit oscars de George Cukor avec Audrey Hepburn. Le spectacle n'a pas pris une ride et les fracs et dentelles sont au luxueux rendez-vous. On peut naturellement y emmener la famille toutes générations mêlées.

Dans le même genre fastueux du « musical », le théâtre Mogador a importé de Broadway *La Belle et la Bête*, inspirée non pas de Cocteau mais de Walt Disney. Cette *Belle* ne joue pas dans la même catégorie que la *Lady* du Châtelet mais elle est très efficace : mise en scène, décor, costumes, chef d'orchestre, tout vient d'Amérique.

My Fair Lady, fête totale jouée au Théâtre du Châtelet à Paris.

Les chanteurs et danseurs sont à la hauteur des créateurs new-yorkais, à commencer par la Belle, une jolie Bordelaise, Marion Taris.

Bernard Murat, lui, n'a pas besoin de puiser dans le patrimoine américain pour remplir son théâtre Edouard VII. Il fait appel aux Feydeau et Guitry. Cette fois, il tire d'un injuste oubli André Roussin qui fut le roi du théâtre de boulevard dans les années cinquante. Il a mis en scène *Nina*, pièce taillée sur mesure en 1949 par le futur académicien pour l'ouragan roumain Elvire Popesco qui avait 55 ans quand elle a créé le rôle. Mathilde Seigner, Nina d'aujourd'hui, pourrait être sa fille et jouit d'autres moyens de séduction. Elle a pour partenaire, en impayable et tendre cocu, François Berléand qui se livre à un époustouflant numéro. On rit beaucoup, quoi de mieux pour faire la fête ?

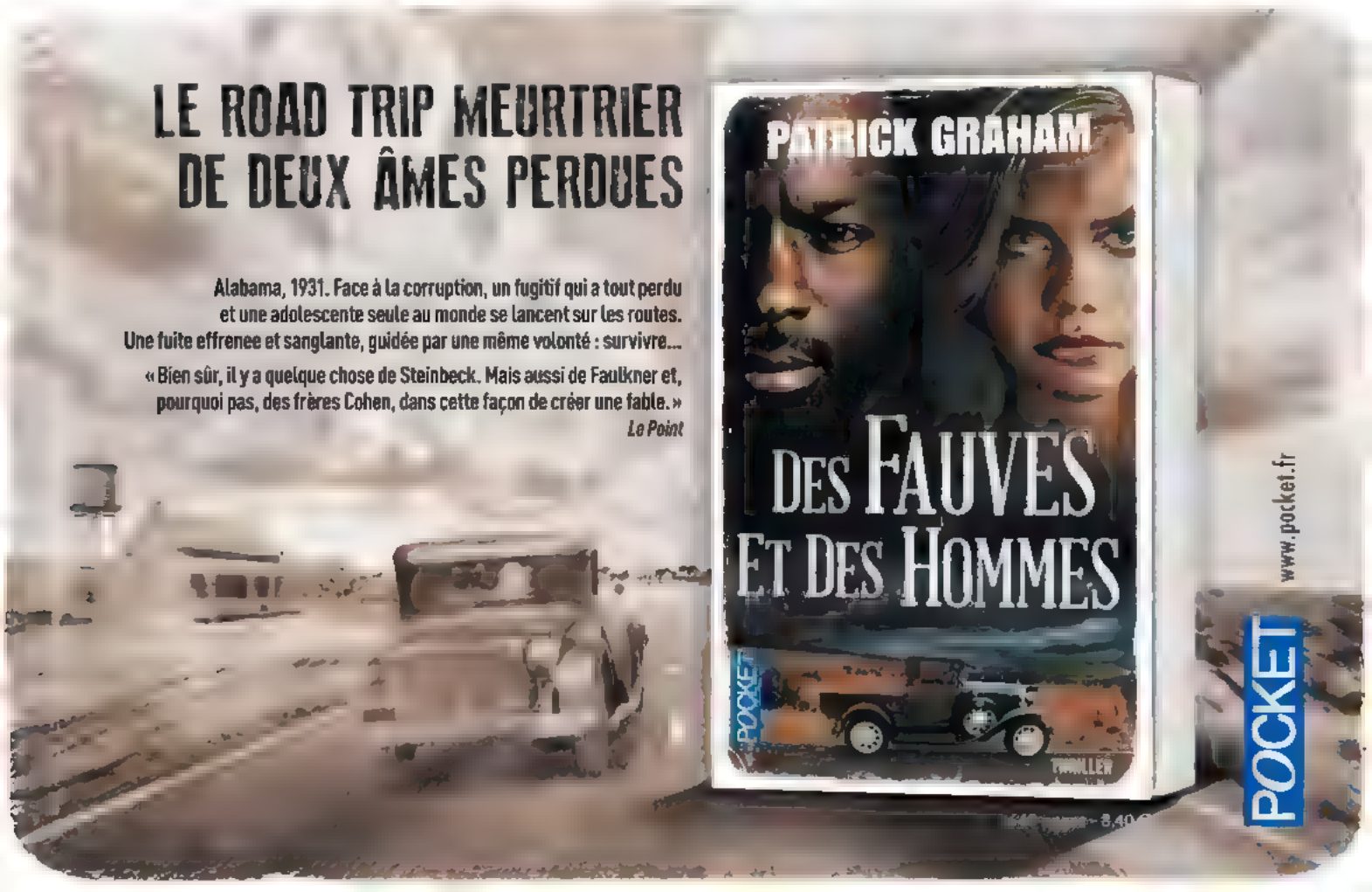
***My Fair Lady*, Théâtre du Châtelet**, 1, place du Châtelet, Paris 1er, du mardi au samedi à 20 h, le dimanche à 16 h, dernière le 1er janvier à 15 h.
***Nina*, Théâtre Edouard VII**, 10, place Edouard VII, Paris 9e, du mardi au vendredi à 21 h, le samedi à 17 h 30 et 21 h, le dimanche à 15 h 30.
***La Belle et la Bête*, Théâtre Mogador**, 25, rue Mogador, Paris 9e, du mardi au vendredi à 20 h, le samedi à 15 h et 20 h, le dimanche à 15 h.

M.N. ROBERT/THÉÂTRE DU CHÂTELET

LE ROAD TRIP MEURTRIER DE DEUX ÂMES PERDUES

Alabama, 1931. Face à la corruption, un fugitif qui a tout perdu et une adolescente seule au monde se lancent sur les routes. Une fuite effrenee et sanglante, guidée par une même volonté : survivre...

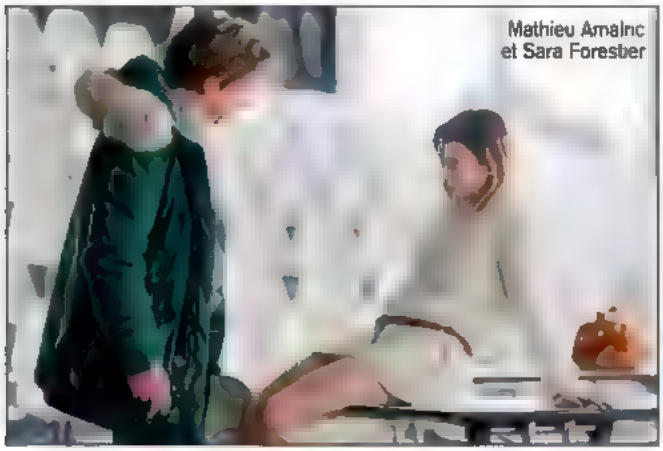
« Bien sûr, il y a quelque chose de Steinbeck. Mais aussi de Faulkner et, pourquoi pas, des frères Cohen, dans cette façon de créer une fable. »
Le Point



Par Baptiste Liger

L'amour est un crime parfait d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu

Philippe Djian n'a pas toujours eu de la chance avec le cinéma. Si l'on garde une sympathie pour *37°2 le matin*, mieux vaut peut-être oublier le nanardesque *Bleu comme l'enfer* d'Yves Boisset et la version vénitienne d'*Impardonnables* d'André Téchiné. On appréciera d'autant plus l'adaptation d'*Incidences* signée des frères Larrieu (déjà auteurs d'une remarquable transposition des *Derniers Jours du monde* de Dominique Noguez). Un professeur de « creative writing » (Mathieu Amalric), vivant dans un chalet isolé avec sa sœur (Karine Viard), retrouve un jour dans son lit, au réveil, le cadavre d'une de ses étudiantes qu'il va cacher dans une crevasse. Alors que la police enquête, pourquoi cet écrivain raté va-t-il s'amouracher de la séduisante belle-mère (Maïwenn) de cette dernière ? Pour quelle raison va-t-il refuser les avances de l'une de ses plus jolies élèves, Anne (Sara Forestier) ? Jouant la carte du thriller hitchcockien – d'où le titre *L'amour est un crime parfait* –, les Larrieu filment aussi bien la montagne enneigée que le corps des actrices, assimilant avec habileté le style et le souffle de l'écrivain **(En salles le 15 janvier)**


Mathieu Amalric et Sara Forestier

Hunger Games – L'embrasement de Francis Lawrence

Après avoir remporté les jeux du cirque futuriste avec son « faux amoureux » Peeta (Josh Hutcherson), Katniss (Jennifer Lawrence) va devoir à nouveau plonger dans l'arène des *Hunger Games*, et se retrouver cette fois-ci face à d'anciens champions. Un seul s'en sortira – au moment où la révolte gronde… Après un premier volet plutôt réussi, on a plaisir à retrouver ce « survival » d'anticipation – tiré de la trilogie à succès de Suzanne Collins. Cet *Embrasement* vaut surtout pour sa première moitié très noire, des seconds rôles réussis (notamment Philip Seymour Hoffman) et une très bonne bande-son rock. **(En salles le 27 novembre)**

→ ET AUSSI… ***Dario Argento's Dracula*** en 3D, s'il vous plaît : sera-t-il l'occasion pour le maître de l'horreur italien, bien fatigué, de se refaire une santé ? **(27/11)** Présenté en clôture du dernier Festival de Cannes, le ***Zulu*** de Jérôme Salle (d'après l'excellent roman noir de Caryl Férey) nous plonge en Afrique du Sud, avec le duo star Orlando Bloom-Forest Whitaker **(4/12).** Rayon films de Noël, vous aurez le choix entre ***La Reine des neiges*** d'Andersen revue et corrigée par Disney **(4/12)** et le deuxième volet du *Hobbit* par Peter Jackson, ***La Désolation de Smaug*** **(11/12).** La nouvelle version d'***Angelique*** par Ariel Zeitoun, tirée du roman d'Anne et Serge Golon – nous pose quelques questions : Nora Arnezeder a-t-elle le potentiel érotique de Michèle Mercier ? Gérard Lanvin fera-t-il oublier Robert Hossein en comte Joffrey de Peyrac **(18/12).** Enfin, les réalisateurs anglo-saxons de gros calibre seront de sortie : d'un côté, Martin Scorsese nous propose son ***Loup de Wall Street*** d'après le best-seller de Jordan Belfort **(25/12)** ; de l'autre, on a hâte de voir ***Philomena*** de Stephen Frears, inspiré par le roman de Martin Sixsmith **(8/1).**

DVD

ROOM 237 DE RODNEY ASCHER (WILD SIDE)

A l'heure où la suite de *Shining*, *Docteur Sleep* (Lire page 34) triomphe en librairie, il faut se rappeler que l'adaptation du classique de Stephen King par Stanley Kubrick a suscité bien des interprétations, tantôt pertinentes, tantôt fumeuses (ou les deux). Le passionnant documentaire *Room 237* – du nom de la chambre de l'horreur du labyrinthique hôtel Overlook – recense ainsi ces lectures scrupuleuses, qui y voient une allégorie du massacre des Amérindiens ou une métaphore de la Shoah. Au passage les fans de King pourront jeter un œil en salles sur le remake de *Carrie* – sous-titré *La Vengeance* – avec Chloë Grace Moretz (vue dans *Kick-Ass*) en sanglante reine du bal **(4/12).**

LES MISÉRABLES DE RAYMOND BERNARD (PATHÉ)

Pour Noël, rien n'est plus agréable que de regarder un vieux classique patrimonial. Alors, pourquoi ne pas se replonger dans la version de 1934 (souvent considérée comme la meilleure) des *Misérables*, signée Raymond Bernard. Les cinéphiles ont à raison plébiscité le travail sérieux du cinéaste des *Croix de bois*, la musique d'Arthur Honegger et les compositions formidables d'Harry Baur en Jean Valjean et de Charles Vanel en Javert. On peut aujourd'hui redécouvrir cette relecture de Victor Hugo grâce à un Digibook 4 DVD (ou 2 Blu-ray) qui, outre le film (en trois parties), nous propose un livret de 52 pages et pléthore de suppléments. Un must.

L'Affaire Saint-Fiacre par Georges Simenon.
Lu par François Marthouret, Audiolib, 1 CD MP3

Georges Simenon, désormais entré dans la Pléiade, est longtemps resté un écrivain de second rang. Sans doute lui a-t-il manqué ce que Denis Tillinac a très justement appelé un « snobisme Simenon ». Ils furent cependant quelques-uns, et non des moindres, à le considérer comme un véritable romancier, à commencer par Gide. Non seulement Simenon ne cesse de parler à chacun de la misère d'être homme, mais il le fait dans une langue simple, concise, avec des notations d'une grande beauté comme celle offerte au lecteur au beau milieu d'un dialogue houleux dans la bibliothèque du château de Saint-Fiacre : « Les rayons étaient chargés de livres comme les rayons d'une ruche sont saturés de miel. » L'année où Fellini reçut à Cannes la palme d'or pour *La Dolce Vita*, Simenon présidait le jury. Le film pointait, au cœur de la vie la plus frivole, l'irrémédiable solitude de l'homme moderne – un mal non pas social, mais métaphysique. Comme l'écrit le philosophe Nicolas Grimaldi dans une étude magistrale sur le romancier, publiée en annexe de son *Traité des solitudes* (Presses universitaires de France, 2003), « la solitude n'est pas pour Simenon l'expérience d'une perte accidentelle, mais celle d'un manque originaire ». Aussi dans *L'Affaire Saint-Fiacre*, la « courbature à la fois morale et physique » du commissaire Maigret, « plus fatigué que par dix enquêtes normales », trouve-t-elle son explication dans le spectacle désolant d'un monde – humain, trop humain – auquel aucun ordre n'a su et ne saura donner une assise définitive.

Jérôme Serri

Alcools, poèmes choisis, suivi de **Le Bestiaire**
par Guillaume Apollinaire.
Lu par Bernard Métraux, Gallimard, 1CD

Alcools est le premier recueil de vers d'Apollinaire (1880-1918). Il regroupe des poèmes écrits entre 1898 et 1913 et parus dans différentes revues. L'ordre de leur succession n'a rien de chronologique. « Zone », par exemple, fut un des derniers textes composés par Apollinaire avant leur publication. Placé en tête du recueil, il affiche clairement le parti pris de modernité de l'auteur dont les *Méditations esthétiques* qu'il venait de consacrer aux peintres cubistes constituaient en quelque sorte le manifeste. A sa sortie des presses du Mercure de France, ce qui frappa d'abord la critique fut la diversité de ton de ce recueil. Georges Duhamel parla même à son propos de « boutique de brocanteur ». Sensible aux auteurs dont il reconnaissait la silhouette dans le filigrane de certains poèmes (Rimbaud, Moréas, Verlaine, Villon parfois), il passa à côté de leur secrète unité. Le fleuve, la ville moderne, les contes et légendes, la nuit, les voyages, les animaux, les étoiles, le corps féminin composent des paysages et des situations oniriques dans lesquels la détresse d'un cœur se fraye un chemin pour s'émerveiller à nouveau de la beauté de la vie. « Adieu faux amour confondu / Avec la femme qui s'éloigne / Avec celle que j'ai perdue / L'année dernière en Allemagne / Et que je ne reverrai plus. » Mais plus loin, à la faveur d'une éclaircie, le poète reprend confiance : « Viens ma tendresse est la régente / De la floraison qui paraît. » Il faut aimer Apollinaire, l'écouter. S'en rassasier.

J.S.

L'Observatoire œnologique

Jay McInerney publie une magnifique ode au vin.

Pour un Français, c'est dur à reconnaître. Mais soyons honnêtes : ce sont souvent les Américains qui parlent le mieux du vin. Il y avait Kermit Lynch (*Mes aventures sur les routes du vin*) et son ami Jim Harrison (*Aventures d'un gourmand vagabond*). Il faut désormais compter avec Jay McInerney. L'auteur de *La Belle Vie*, symbole du glamour des années 1980, a converti les droits d'auteur de ses best-sellers en crus millésimés. Passionné par les cépages et par les producteurs, il est devenu critique œnologique pour le *Wall Street Journal*. Parallèlement à ses romans, le dandy a commis trois ouvrages consacrés à la question. Voici enfin ses chroniques – façonnées comme autant de nouvelles – publiées en France. Le New-Yorkais nous fait redécouvrir le condrieu (un blanc des Côtes du Rhône), le Salon (le meilleur des champagnes : « Risotto + truffe blanche + Salon = oh, mon Dieu ! »). Il a la judicieuse idée de se demander quels vins peuvent accompagner les plats épicés venus d'Asie. Il a arpenté les vignes, discuté avec les viticulteurs, il s'intéresse autant au rioja espagnol, au barolo italien qu'au shiraz australien.

Ses textes sonnent juste, son goût est sûr, sa connaissance étendue. Son recul nous permet de réviser nos positions (forcément franchouillardes), de reconsidérer le vin à l'échelle mondiale. *Bacchus et moi* est à la fois un chant d'amour (au vin), une plaidoirie pour les producteurs locaux, une ouverture sur le monde, un cours de dégustation mais également une œuvre littéraire : le talent de l'écrivain éclate à tous les chapitres, conçu comme autant de petites histoires. Et, surtout, sa passion est communicative : aussitôt le livre refermé, on se précipite chez son caviste pour goûter ces liqueurs divines décrites avec une ferveur quasi mystique. Un régal pour amateurs de littérature et de vin.

Notre compatriote Olivier Magny se retrouve donc face à forte concurrence. Mais le créateur de O Château (bar à vin et école de dégustation) s'en tire plutôt bien. L'auteur de *Dessine-moi un Parisien* nous déculpabilise : le vin n'est pas si compliqué. Magny est un hédoniste : la gourmandise est un atout. Sommelier et consultant, il séjourne une partie de l'année à La Nouvelle-Orléans. L'approche de ce Français est, là encore, américaine. Il chante lui aussi le terroir et répond aux questions des béotiens. Il vante les mérites du bio, nous apprend à lire une étiquette, s'amuse à comparer pauillac et Prozac (à savoir la diminution de la consommation de vin et l'augmentation de la consommation de psychotropes). Son plaisir est communicatif. Finalement, les Français aussi savent parler de vin.

Tristan Savin

★★★ ***Bacchus et moi*** par **Jay McInerney,** 432 p., La Martinière, 23 €
★★ ***Into Wine : une invitation au plaisir*** par **Olivier Magny,** 256 p., 10/18, 13,10 €

Le Grand Robert
de la langue française

Le célèbre dictionnaire change de look pour ses cinquante ans et passe à l'ère numérique. Adieu les gros volumes à couverture rouge, bonjour le site qui réunit 100 000 mots et 350 000 sens, les orthographes, étymologies et nuances d'emploi. *Le Grand Robert* se veut moderne jusqu'au bout et ne soigne pas seulement la forme. Mis à jour depuis sa dernière version de 2001, il recueille de nouveaux mots et expressions, par exemple : *texter* (envoyer un texto), *bolos* (imbécile), *ambiancer* (créer une ambiance festive), *chikungunya* (maladie infectieuse tropicale) ou *coleslaw* (salade de chou blanc et de carottes râpées). Le dictionnaire ne se conforme pas seulement à la langue de la dernière génération : il livre au total 325 000 citations, du Moyen Âge au XIXe siècle, ainsi que les biographies de chaque auteur.

La carte de téléchargement (sur PC et Mac) est jointe au coffret collector, qui contient deux ouvrages sélectionnés par Alain Rey. Vendu au prix de 149,50 € jusqu'au 31 janvier 2014, il passera à 195 € en février.

Laure Blanchelande

Long Cours
nouvelles aventures

C'est sur les images des « jeux de guerre » ou exercices auxquels se livrent chaque été en Jordanie les forces spéciales d'une vingtaine de nations (dont l'Australie, la France, les États-Unis, le Royaume-Uni...) que s'ouvre le portfolio de Luca Locatelli, au sommaire du prochain numéro de *Long Cours*, à paraître le 6 décembre. Sebastian Rotella et Ana Arana reviennent sur les massacres au Guatemala durant la guerre civile. Sabri Louatah (l'auteur de la trilogie *Les Sauvages*) relate son premier voyage en Algérie, la terre natale de ses parents. Olivier Weber souligne la nouvelle tendance qui gagne la Silicon Valley : celle des gourous qui prolifèrent dans le berceau de l'informatique. Hubert Prolongeau se penche sur les touristes qui se prennent pour le Messie à Jérusalem. Cerise sur le gâteau : une nouvelle inédite du grand écrivain Paul Bowles, qui vivait au Maroc.

Bérangère Birée

D.HOWELL

MAGAZINE

CE QUE LA PRESSE EN PENSE

Ce mois-ci, *Lire* vous offre les coups de cœur et les coups de griffe des critiques dans la catégorie Romans Français

	Mohammed Aissaoui Le Figaro	Olivia de Lamberterie Elle	Bernard Lehut RTL	Frédérique Brèhaut Le Maine Libre	Pierre Vavasseur Le Parisien
Anna Gavalda *Billie* (Le Dilettante)	☆	★★★★	★★★	★	☆
Laurent Seksik *Le Cas Eduard Einstein* (Flammarion)	★★★	/	★★★	★★★	★★★★
Jean d'Ormesson *Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit* (Robert Laffont)	★★★★	★★★	★★★	★★★	★★
Karine Tuil *L'Invention de nos vies* (Grasset)	★★★★	★★★	★★	★★★	★
Philippe Jaenada *Sulak* (Gallimard)	★★	★★★	/	★★★★	★★★★
Eric-Emmanuel Schmitt *Les Perroquets de la place d'Arezzo* (Albin Michel)	★	☆	★★	★	★
[illegible] *L'Extraordinaire Voyage du fakir qui était resté coincé dans une armoire Ikea* (Le Dilettante)	★★★	★★	★★	★★★	☆
→ Consultez notre	Dany Laferrière *Journal d'un écrivain en pyjama* (Grasset)	Marion Sabolo *Tout cela n'a rien à voir avec moi* (JC Lattès)	Lionel Salem *Bel Air Line Last*	Céline Minard *Faillir être flingué* (Rivages)	Gaëlle Obiégly *Mon prochain* (Notabilia)

Ils ont aimé... ★★★★ à la folie ★★★ beaucoup ★★ un peu ★ à peine ☆ pas du tout / pas lu

Gallimard
présente

Christophe Ono-dit-Biot
Plonger

« Une des plus belles histoires d'amour que la littérature française nous a offertes depuis belle lurette. »
Bruno Corty, *Le Figaro Littéraire*

« S'il fallait résumer ce beau livre solaire et noir, deux mots suffiraient : mourir vivant. »
Franz-Olivier Giesbert, *Le Point*

GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PRIX RENAUDOT DES LYCÉENS

Une femme libre : Doris Lessing

Prix Nobel en 2007, la romancière anglaise, auteur des *Enfants de la violence* et du *Carnet d'or*, est restée fidèle à ses prises de position militantes. Indépendante jusqu'à son dernier souffle.

Plutôt rugueuse de nature mais courageuse et indépendante, Doris Lessing ne se laissa jamais impressionner. Ainsi, lorsqu'elle reçut le prix Nobel de littérature, en 2007, l'écrivaine accepta la récompense avec humour et détachement, s'estimant trop âgée (elle avait 88 ans à l'époque) pour prendre cette distinction au sérieux. En revanche, elle resta ferme sur ses positions militantes. Anticolonialiste, antiapartheid et féministe, elle refusa toutes les récupérations, avec rigueur et conviction.

Doris Lessing (1919-2013)

Née en 1919 en Perse, Doris May Tayler arrive à six ans en Rhodésie du Sud, l'actuel Zimbabwe. Grande lectrice, elle commence très jeune par écrire des nouvelles mais son premier livre est publié en 1950, alors qu'elle s'est installée à Londres avec son fils. Il s'agit de *Vaincue par la brousse*, une fiction qui évoque les rapports entre les Noirs et les Blancs en Rhodésie. Sa notoriété se répand dans les années soixante grâce à de grands romans comme *Les Enfants de la violence*, histoire de fermiers blancs vivant en Afrique au moment de la Seconde Guerre mondiale. En France, c'est la parution du *Carnet d'or*, extraordinaire (auto)portrait de femme libre traduit en 1976, qui la rendit célèbre. Libre, c'est bien le mot qui caractérise Doris Lessing, refusant les pièges de la célébrité comme les étiquettes qu'on voudrait lui coller. A l'annonce de sa mort, à 94 ans, les hommages se sont multipliés. Celui de son éditeur anglais résume parfaitement le sentiment de tous : « La longue vie et la longue carrière de Doris Lessing représentent un formidable cadeau à la littérature mondiale. »

Christine Ferniot

lettres d'europe & d'ailleurs

AIX-EN-PROVENCE
du 29 novembre au 1er décembre

CITÉ DU LIVRE
BIBLIOTHÈQUE MÉJANES
HOTEL DE VILLE
BIBLIOTHÈQUE
DE LA HALLE AUX GRAINS

Renseignements : 04 42 21 29 12
www.leroidesaulnes.org - www.ciaprovence.com

De Villiers
passe l'arme à gauche

Le père de SAS était aussi l'éditeur de stars du polar américain actuel.

A l'heure où Wik Leaks, la NSA et ses grandes oreilles des USA d'Obama signent la mort de l'espionnage à l'ancienne, le très macho prince Malko, le plus lu des espions français, perd son père. Gérard de Villiers passe l'arme à gauche après avoir vécu très à droite. Ce au moment même où vient de paraître la 200e aventure de son héros : *La Vengeance du Kremlin*. La saga SAS, ce furent quatre livres par an, toujours calibrés avec un plan de voyage, une rasade de géopolitique et d'espionnage, un axe d'exotisme, des scènes de sexe hard, un zeste de violences et de tortures. Malko et son auteur ont parcouru le globe, mais aussi cinquante ans de diplomatie. On aime lire SAS parce que son auteur a baigné dans les cours de la barbouzerie, que les descriptions correspondent à la réalité, et que c'est souvent prémonitoire ! Réac revendiqué, macho, anticommuniste primaire, raciste aux relents colonialistes, de Villiers était le plus puissant vendeur de livres dans l'Hexagone, sans jamais avoir écrit un gramme de littérature. Gérard de Villiers a lancé d'autres séries comme éditeur : *JAG*, *Brigade mondaine*, *L'Exécuteur*. Il a permis à quelques bons écrivains (sous pseudo) de gagner leur croûte ! Egalement créateur des éditions Murder Inc., il a fait connaître en France des auteurs devenus des références : Sue Grafton, Nick Tosches ou George Pelecanos. Il y a forcément de bonnes raisons de lire de Villiers... **Hubert Artus**

DPA/STEVENS FREDERIC/SIPA

LES PRIMÉS

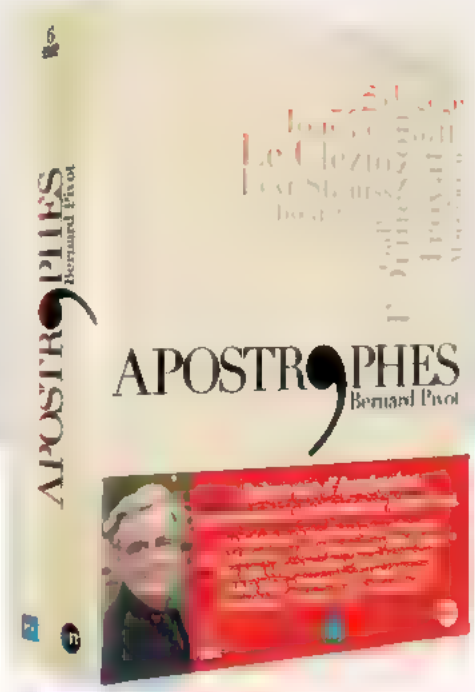
● **PIERRE LEMAITRE,** Prix Goncourt pour *Au revoir là-haut* (Albin Michel) ● **PIERRE JOURDE** Prix Jean Giono pour *La Première Pierre* (Gallimard) ● **CHLOÉ CRUCHAUDET** Prix Landerneau BD pour son album *Mauvais Genre* (Delcourt) ● **LAURENT BONNET** Prix Léopold Sedar Senghor pour *Satone* (Vents d'ailleurs) ● **FRÉDÉRIC JACQUES TEMPLE** Prix Apollinaire pour l'ensemble de son œuvre ● **CÉLINE MINARD** Prix Virilo et Prix du Style pour *Faillir être flingué* (Rivages) ● **LÉONORA MIANO** Prix Femina pour *La Saison de l'ombre* (Grasset) ● **RICHARD FORD** Prix Femina étranger pour *Canada* (L'Olivier) ● **JEAN-PAUL et RAPHAËL ENTHOVEN** Prix Femina essai pour *Le Dictionnaire amoureux de Proust* (Plon/Grasset) ● **MONICA SABOLO** Prix de Flore pour *Tout cela n'a rien à voir avec moi* (JC Lattès) ● **MARIE DARRIEUSSECQ** Prix Médicis pour *Il faut beaucoup aimer les hommes* (P.O.L) ● **TOINE HEIJMANS** Prix Médicis étranger pour *En mer* (Christian Bourgois) ● **SVETLANA ALEXIEVITCH** Prix Médicis essai pour *La Fin de l'homme rouge* (Actes Sud) ● **MARCEL COHEN** Prix Wepler-Fondation La Poste pour *Sur la scène intérieure. Faits* (Gallimard) ● **PHILIPPE RAHMY** Prix Wepler-Fondation La Poste mention spéciale pour *Beton armé* (La Table Ronde) ● **SORJ CHALANDON** Prix Goncourt des lycéens pour *Le Quatrième Mur* (Grasset) ● **CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT** Grand Prix du roman de l'Académie française pour *Plonger* (Gallimard) ● **YANN MOIX** Prix Renaudot pour *Naissance* (Grasset) ● **GABRIEL MATZNEFF** Prix Renaudot essai pour *Séraphin, c'est la fin !* (La Table Ronde) ● **JEAN-LOUIS GOURAUD** Prix Renaudot poche pour *Le Pèlegrin émerveillé : Paris-Moscou et retour(s)* (Actes Sud) ● **MARTIN PAGE** Prix du Salon du livre de Chaumont pour *L'Apiculture selon Samuel Beckett* (L'Olivier) ● **MAËL RENOUARD** Prix Décembre pour *La Réforme de l'opéra de Pékin* (Rivages) ● **KARIN SERRES** Prix André Dubreuil du premier roman pour *Monde sans oiseaux* (Stock) ● **JULIEN BÉZIAT** Prix Landerneau Album Jeunesse 2013, pour *Le Mange-doudous* (L'Ecole des loisirs, Pastel) ● **FRANCK COURTÈS** Prix SGDL du premier recueil de nouvelles pour *Autorisation de pratiquer la course à pied et autres échappées* (JC Lattès)

EN COURSE POUR LES OSCARS 2014, le troublant *Medecin de famille* de Lucia Puenzo. La réalisatrice argentine fait se rencontrer, en Patagonie, en 1960, le médecin nazi Josef Mengele et une jeune famille qui le reçoit dans son hôtel du bord d'un lac. Tourné d'après son quatrième roman (sous le titre *Wakolda*, traduit de l'espagnol par Anne Plantagenêt, Stock), le film a été finaliste de la sélection Un certain regard au dernier Festival de Cannes.

CE BEL OBJET DU DÉSIR

Quinze ans d'*Apostrophes* 12 émissions sélectionnées par Bernard Pivot

Coffret 6 DVD



« Le plaisir des mots est l'un des plus grands plaisirs de la vie. »
Bernard Pivot

LA CULTURE, UN PLAISIR À PARTAGER

PALETTES 16 DVD — COMÉDIE FRANÇAISE 25 DVD — SHAKESPEARE — ÊTRE PSY 14 DVD

L'AMOUR EN QUATRE LEÇONS DE PHILOSOPHIE 3 DVD — L'ABÉCÉDAIRE DE G. DELEUZE 3 DVD — LA GIFLE 3 DVD — A YOUNG DOCTOR'S NOTEBOOK — MATTHIEU RICARD

Disponibles dans les points de vente habituels et sur **www.editionsmontparnasse.fr**

SERVICE CLIENT ET QUALITÉ DE LIVRAISON RECONNUS

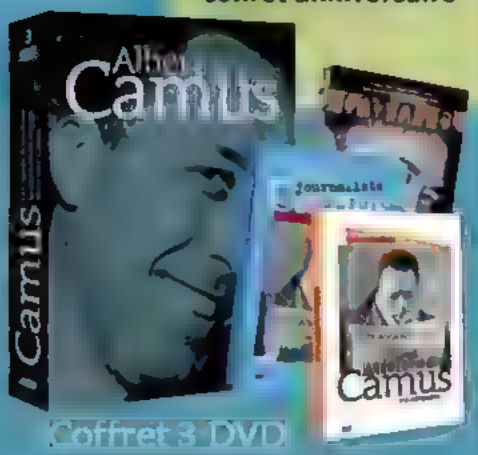
DVD VIDÉO

Retrouvez-nous

éditions montparnasse

Camus

1913-2013
coffret anniversaire



Coffret 3 DVD

• Le journalisme engagé
de Joël Calmet

• Vivre avec Camus
de Joël Calmet

nouveau DVD

Vivre
avec Camus
dans
les lecteurs
des quatre coins
du monde

Un étonnant documentaire qui donne en tout cas une sacrée envie : celle de relire Camus
Le Nouvel Observateur

CHLOE PRODUCTIONS

MAGAZINE

RADIO

● **LE CARNET D'OR** (France Culture, 17 h) par **Augustin Trapenard.** **7 décembre :** *Trois Fils*, vol. 1 de Ludovic Debeurme (Cornélius), *Tout cela n'a rien à voir avec moi* de Monica Sabolo (JC Lattès), *Anouck* d'Alice Rivières (Ding dong dong). ● **LE CARNET DU LIBRAIRE** (France Culture, 14 h 55) par **Augustin Trapenard.** **4 décembre :** *L'Architecture vue par les pigeons* de Basile Plumagile (Phaidon). **5 décembre :** *De zéro à Z* de Plonk & Replonk (Hoëbeke). **6 décembre :** *La Vérité sur Marie* de Jean-Philippe Toussaint (Minuit). **9 décembre :** *De certaines façons de mourir, t. 1. Les Années fletnes* de Rafael Menjivar Ochoa (Cénomane). *Manifeste incertain, t. 2* de Frédéric Pajak (Noir sur Blanc). **11 décembre :** *American Desperado - une vie dans la mafia, le trafic de cocaïne et les services secrets* de Jon Roberts et Evan Wright (13e Note). **12 décembre :** *Barrés ou la volupté des larmes* d'Antoine Billot (Gallimard). **13 décembre :** *Le Bal au Kremlin* de Curzio Malaparte (Gallimard). ● **VOX LIBRI-LES LIVRES ONT UNE VOIX** (Radio Notre Dame 100.7 FM & librairie La Procure, 11 h, par **Philippe Delaroche.** **3 décembre :** *Le Petit Arbre de Birkenau* de Maurice Benroubi (Albin Michel). **5 décembre :** *Le Nouveau Catholicisme* de Michel Crepu (La Revue des Deux Mondes). **10 décembre :** Raphaël Enthoven évoque *Œuvres* d'Albert Camus (Quarto/Gallimard). **12 décembre :** *Et ma bouche dira ta louange* de Michael Lonsdale (Philippe Rey). **17 décembre :** *Mudwoman* de Joyce Carol Oates (Philippe Rey). **19 décembre :** *De la fin des temps* suivi de *Espérance et histoire* de Josef Pieper (Ad Solem). **24 décembre :** *Hexagone* de Lorànt Deutsch (Michel Lafon). **31 décembre :** *Quelle histoire. Un récit de filiation (1914-2014)* de Stéphane Audoin-Rouzeau (Seuil).

TÉLÉ

● **DANS QUELLE ÉTAGÈRE** (France 2, tous les jours, 9 h 05) par **Monique Atlan.** **2 décembre :** *Noces de charbon* de Sophie Chauveau (Gallimard). **3 décembre :** *La Discrétion ou l'art de disparaître* de Pierre Zaoui (Autrement). **4 décembre :** *La Tête ailleurs* de Nicolas Bedos (Laffont). **5 décembre :** *Petites Scènes capitales* de Sylvie Germain (Albin Michel). **6 décembre :** *Au revoir là-haut* de Pierre Lemaitre (Albin Michel). **9 décembre :** *Avoir un corps* de Brigitte Giraud (Stock). **10 décembre :** *La Conjuration* de Philippe Vasset (Fayard). **11 décembre :** *La Saison de l'ombre* de Léonora Miano (Grasset). *Passion désert* de Philippe Frey (Arthaud). *L'Ecole des filles, l'école des garçons* de Daniel Picouly (Hoëbeke). ● **L'EUROPE DES ÉCRIVAINS** (Arte, tous les mercredis, à partir de 22 h 20) **27 novembre :** l'Espagne de Juan Goytisolo, Manuel Rivas et Bernardo Atxaga. **4 décembre :** La Hongrie de Péter Esterhazy et Péter Nádas. ● **AU FIELD DE LA NUIT** (TF1, 1 h) par **Michel Field.** **2 décembre :** *Sous le toit du monde* de Bernadette Pécassou (Flammarion), *La Mémoire du monde* de Stephanie Janicot (Albin Michel), *La Grâce des brigands* de Véronique Ovaldé (L'Olivier), *Riviera* de Mathilde Janin (Actes Sud). Invité théâtre Didier Benureau pour *Mon beau-père est une princesse* avec Michel Aumont et Claire Nadeau. **9 décembre :** *L'Esprit de l'ivresse* de Loïc Merle (Actes Sud), *Les Saisons de Louveplaine* de Cloé Korman (Seuil), *Girl Fight* d'Audrey Chenu (avec Catherine Monroy) (Presses de la Cité), *L'Extraordinaire Voyage du fakir qui était resté coincé dans une armoire Ikea* de Romain Puértolas (Le Dilettante), *La Tête ailleurs* de Nicolas Bedos (Robert Laffont). **16 décembre :** *Eclair de génie* de Christophe Adam, photos de Mathilde de l'Ecotais (La Martinière), *Tartes et Petits gâteaux* de Frédéric Anton et Christelle Brua (La Chêne), *Invitez-vous !* de Jacques Dupont (Grasset), *Des abysses à la lumière* de Gérald Passédat (Flammarion), *Osez la gourmandise* de Jean-Michel Cohen (Prisma), *Le Coq Rico. La cuisine des belles volailles* de Antoine Westermann (Marabout), *Pâtisseries au fil du jour* de Laurent Jeannin (Solar).

La Grande Librairie

Retrouvez François Busnel sur France 5, tous les jeudis, 20 h 35, rediffusion dimanche, 23 h

28 novembre : *Le Magnétisme des solstices. Journal hédoniste*, t. 5 (Flammarion) de Michel Onfray. *En cherchant Majorana* d'Etienne Klein (Equateurs/Flammarion). *Un sujet en soi* de Lionel Naccache (Odile Jacob) **26 décembre :** soirée aux Folies Bergère sur le thème Parce que lire rime avec rire ! (avec Eric Emmanuel Schmitt, Antoine Dulery, Guy Bedos, Michèle Laroque, Michel Leeb, Chris Esquerre, Mélissa Theuriau, Christian Hecq, Jacques Weber, Alexandre Astier, etc.)

● **CARNET DE ROUTE** **19 décembre :** sur France 5 20 H 35 de François Busnel intitulé Balade anglaise (avec Jonathan Coe, David Lodge, Ian McEwan et Graham Swift).

france5.fr

FRANCE 5

L'AGENDA

■ DU 26 NOVEMBRE AU 1er DÉCEMBRE

cette semaine dédiée à Arthur Lamothe et Michel Braun

Ateliers, ventes de livres, concerts et rencontres seront

■ DU 29 NOVEMBRE AU 1er DÉCEMBRE

A Aix-en-Provence : les Rencontres littéraires internatio-

Allumettes. Le samedi 30 novembre, table ronde « La fiction

native des Amis du Roi des Aulnes et du Centre franco-

allemand de Provence.

Programme complet : www.cfaprovence.com ;

www.leroidesaulnes.org

■ 3 DÉCEMBRE

nalistes : Alain Berenboom pour *Monsieur Optimiste*

corps mis à nu (Les Impressions nouvelles), Nathalie

Skowronek pour *Max, en apparence* (Arléa) et Isabelle

Wéry pour *Marilyn desossée* (Maelstrom/ReEvolution).

Bruxelles à Paris, recevra le lauréat.

Rens. : lesoir.be/prixrossel

■ DU 4 AU 18 DÉCEMBRE

Petit-Palais du musée des Beaux-Arts de la ville de Paris.

Des auteurs comme Dominique Fabre, Yves di Manno,

Marilyne Desbiolles, Jean-Michel Maulpoix seront présents

encore Félix Vallotton.

Rens. : www.m-e-l.fr/programmation.php

■ DU 6 AU 8 DÉCEMBRE

Dans le cadre de la 16e édition du Salon du Polar, la ville

de Morsang-Les-Corneilles organise des animations sco-

dessinée. Rens. : www.salondupolar.com/

■ DU 7 AU 8 DÉCEMBRE

Lire, présentera plusieurs rencontres, dont l'une avec Irène

Frain, la présidente de l'édition 2013 du Salon. Dimanche

Arnaud Viviant et Eric Naulleau sur le thème : A quoi sert

la critique littéraire ?

Programme complet sur http://salonlivrebb.blogspot.fr/

VILLE DE BOULOGNE-BILLANCOURT

Samedi 7
et dimanche 8
décembre 2013
de 14 h à 19 h

Salon du livre

ENTRÉE LIBRE

ESPACE LANDOWSKI
28, AVENUE ANDRÉ-MORIZET
BOULOGNE-BILLANCOURT

MÉTRO LIGNE 9 (MARCEL-SEMBAT)
PARKING HÔTEL DE VILLE

VILLE DE BOULOGNE-BILLANCOURT
Pierre-Christophe Baguet - Maire - Président de Grand Paris Seine Ouest

www.boulognebillancourt.com

L'EXPRESS LIRE: CANAL BD LIBRAIRIES
Crédit Mutuel
RTL

LE NATUREL DE LA SUÈDE

Le très célèbre *Voyage de Nils Holgersson* a permis à des milliers de lecteurs de découvrir un pays à la nature sauvage et préservée par ses habitants.

Paru en France en 1912, *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède* est, à l'origine, un livre de géographie commandé par une association d'enseignants pour faire découvrir leur pays aux enfants suédois. Un voyage initiatique qui permet de survoler un pays sauvage et méconnu, en compagnie d'oies migratrices.

Première femme à obtenir le prix Nobel de littérature, Selma Lagerlöf était plus qu'un auteur pour la jeunesse... L'écrivain japonais Kenzaburô Oé lui rendit hommage dans son discours de réception du prix Nobel en 1994, se souvenant de sa propre découverte de la Suède grâce à ce roman : « Il y a un demi-siècle, l'enfant de la forêt que j'étais lisait dans *Nils Holgersson* deux prophéties. La première était que moi aussi, un jour, je comprendrais le langage des oiseaux. La seconde était que je me lierais d'amitié avec une oie sauvage, que je m'envolerais avec elle très loin, si possible jusqu'à la péninsule scandinave. » (*Moi, d'un Japon ambigu*)

Il fallait un Japonais élevé au milieu des arbres (l'île de Shikoku, la mieux préservée de l'archipel) pour nous faire comprendre le lien particulier des Suédois avec la nature. Il éclaire des passages du texte de Selma Lagerlöf, en apparence naïfs : « Vous êtes sur l'îlot de Karl, dit le bélier. Il est situé au large de Gotland et seuls des moutons et des oiseaux de mer vivent ici. Les hommes nous approvisionnent en fourrage s'il neige en hiver et en contrepartie ils peuvent emporter certains d'entre nous quand nous sommes trop nombreux. » (p. 129)

Comme si, dans le Grand Nord européen, l'homme avait passé un pacte avec la nature. Au point de ne jamais rivaliser avec elle : « Il faut reconnaître qu'en Scanie l'homme a érigé de nombreux bâtiments magnifiques, mais jamais il n'a réussi d'aussi belles murailles que les rochers de Kullaberg. Ces falaises superbes, dressées face à une étendue de mer bleue dans un air vif et scintillant, sont si appréciées des gens que de véritables foules s'y rendent chaque jour durant tout l'été. » (p. 85)

Irriguée par la magie de *Nils Holgersson*, elle-même probablement influencée, indirectement, par le chamanisme traditionnel du peuple Sami, la littérature suédoise contemporaine conserve et entretient ce lien respectueux qui unit les Scandinaves aux éléments.

Dans *Le Fils du vent*, roman pourtant « africain », Henning Mankell peint une Suède en noir et blanc, paysages de neige survolés par les corneilles. « Un matin, une mouette s'était égarée dans la volée. [...] L'oiseau blanc était venu lui rappeler que la mer était là, quelque part, même s'il ne la voyait pas. » (p. 240) Dans ce conte, il est question d'un enfant venu d'Afrique, habitué au désert aride, découvrant en sortant pieds nus en plein hiver que le froid peut lui aussi brûler la peau.

L'exotisme existe bel et bien, en Suède, pour les étrangers en provenance du Sud.

Paru ce mois-ci dans Le Sentiment géographique, la nouvelle collection de Gallimard, *Les Anges de Millesgarden* est le récit du voyage en Suède d'un écrivain libanais, Alexandre Najjar, étonné par un monde aux antipodes du sien. « Mme de Staël avait sans doute raison : "Les saisons en Suède ? Il n'y en a que deux : l'hiver blanc en décembre et l'hiver vert en été !" »

Le visiteur du Levant flâne dans les rues enneigées de Stockholm, transi mais émerveillé par de curieux détails : « La plupart des passants ajoutent à leurs semelles une sorte d'étrier en caoutchouc muni de crampons (appelé *broddar* et vendu en pharmacie comme un médicament !) pour éviter de glisser. On dirait John Wayne chez les Lapons ! Vêtus de bonnets, de *galonbyxor* (pantalons imperméables) et d'anoraks ornés d'un petit objet phosphorescent appelé *reflex* qui, la nuit, signale leur présence aux automobilistes, ils vaquent à leurs occupations comme si de rien n'était. » (p. 31)

Malgré la rigueur du climat, les Suédois, on le sait, sont probablement le peuple qui respecte le plus l'environnement. « Les gens d'ici trient les ordures ménagères et rincent les boîtes de conserve avant de les jeter. [...] Les voitures en Suède sont souvent hybrides ou roulent au biogaz. [...]. Stockholm est la seule ville au monde où tous les bus carburent au bioéthanol. » (p. 98)

« La Suède, conclut Najjar, c'est *autre chose*. » Son récit « se veut d'abord un hommage à une nation qui, par son respect de l'homme et de la nature, se place aujourd'hui à l'avant-garde des nations civilisées ». Le modèle suédois tant vanté, naguère, par Pompidou, fait encore rêver.

Selma Lagerlöf
Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède
(Le Livre de poche)
Alexandre Najjar
Les Anges de Millesgarden
(Gallimard)
Henning Mankell
Le Fils du vent
(Points)

ILLUSTRATION STÉPHANE HUMBERT BASSET

1ÈRE CHAÎNE D'INFO DE FRANCE

BFM TV

NEWS 24/7

PRIORITÉ AU DIRECT

LE NOBEL : BONNE NOUVELLE POUR MISS MUNRO...

Le prix Nobel de littérature a été attribué, on le sait, à l'auteur de nouvelles Alice Munro. La première Canadienne à avoir séduit le gang suédois. J'aurais préféré sa compatriote Margaret Atwood, plus surprenante dans ses ruptures d'univers. Plus personnelle dans son mode d'écriture. Plus excitante et moderne, si l'on veut, dans le *work in progress* qu'est la littérature. Alice Munro me fait penser à ces bons élèves auxquels on n'a rien à reprocher, ou alors peut-être une certaine perfection appliquée dénuée d'accidents de parcours. Surestimée, Alice, comme le clame haut et fort Bret Easton Ellis ? Sans doute, mais réserves faites, il faut bien reconnaître que cet écrivain subtil sait tisser ses histoires pour plusieurs raisons : ses chutes sont toujours inattendues et pleines d'un sens qui se révèle après coup. Ses phrases glissent et s'enchaînent avec une apparente facilité, mais rien de tel en réalité. Sous les pavés lisses, la rage. Les images saisissent l'inquiétant en quelques mots. Exemple dans « Five Points » (tiré du recueil intitulé *Amue de ma jeunesse*) : « Neil conduit une vieille Mercury bleue, un bleu foncé qui, sous cette frondaison, peut se transformer en une mare ou en une tache sombre, marécageuse. » Miss Munro sait vous agripper par les yeux pour vous entraîner dans un monde sans attrait, une sorte de mélasse humaine brouillardeuse où tout est perdu avant que rien n'ait jamais vraiment commencé. Les critiques paresseux et moutonniers ont tort de la comparer à Tchekhov ou Carver, Alice Munro ne possède rien de l'amplitude universelle du premier ni du désespoir comprimé du second. Le monde de miss Munro a ceci de particulier qu'il est traversé de personnages aussi peu romanesques qu'attirants. Chez cette « human watcher », il s'agit plutôt de laisser parler des femmes (beaucoup) et des hommes (rarement), luttant comme ils peuvent pour passer de pas grand-chose à rien du tout, et réciproquement. Les familles vues comme des geôles asphyxiantes, les rapports homme-femme voués à l'inévitable échec, la vieillesse, la décrépitude, la solitude, l'abandon... les mères s'emmerdent, les enfants se débinent et les hommes passent ou trépassent, silhouettes souvent insignifiantes et secondaires.

Lorsqu'il arrive à tout ce petit monde de marcher en dehors des clous, de déserter leurs zones pavillonnaires asthéniques, tout peut se gâter, comme si le pot au noir attendait son heure en embuscade derrière un rideau de grisailles mollassonnes. « Sauvez le moissonneur » figurant dans le recueil *L'Amour d'une honnête femme* en est une assez juste illustration. Une femme et ses petits enfants égarés en voiture se retrouvent, malgré eux, poussés dans un taudis de bikers aux âmes de psychopathes sexuels. L'autre monde, l'envers du leur, mais, sans doute, l'enfer n'est pas celui que vous croyez...

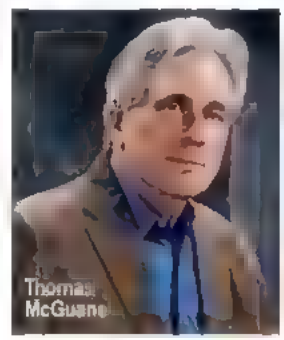
★★★ ***Amue de ma jeunesse,*** nouvelles traduites de l'anglais (Canada) par Marie-Odile Fortier-Masek, 366 p., Points, 7,20 €
★★★ ***L'Amour d'une honnête femme,*** nouvelles traduites de l'anglais (Canada) par Geneviève Doze, 448 p., Points Signatures, 10,30 €
★★★ ***Secrets de Polichinelle,*** nouvelles traduites de l'anglais (Canada) par Céline Schwaller-Balay, 380 p., Points, 7,60 €

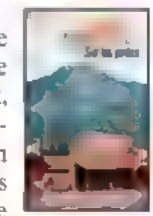
SUR LA TABLE

Thomas McGUANE

L'existence décalée du médecin Berl Pickett, tiraillé entre un esprit cartésien et des instincts plus primitifs dans une Amérique restée sauvage.

Grand passionné de pêche et de chevaux, Thomas McGuane signe son dixième roman, dont le décor est, une fois encore, le Grand Ouest américain. *Sur les jantes* met en scène un personnage complexe, ambigu et tiraillé entre deux conceptions de la vie : tantôt errante et chamanique dans les grands espaces du Montana, tantôt disciplinée, éclairée, comme le dicte son métier de médecin de campagne. Il s'appelle Berl Pickett, de son vrai nom Irving Berlin Pickett, un nom choisi par sa mère une chrétienne évangélique un peu folle et superstitieuse – en hommage au compositeur de *God Bless America*. Cet hommage plane ironiquement sur sa vie puisque Berl Pickett, à la fois narrateur et acteur de ce récit picaresque, enchaîne les mésaventures amoureuses et les désillusions existentielles sans jamais perdre pour autant son esprit critique.





Au seuil de la retraite, le vieux médecin du Montana se rappelle sa jeunesse bénie dans une nature hostile soumise aux vents violents où il n'était encore qu'un enfant idiot, puis tous les événements qui auront marqué sa vie : l'apprentissage de la chasse, la découverte de la sensualité, son entrée dans le milieu universitaire et le retour dans les Grandes Plaines. Il se décrit lui-même comme « un médecin sans cervelle que ses instincts poussaient à commettre un acte absurde après l'autre ». Cet arpenteur du Grand Ouest, loin d'être un simple perdant, est plutôt un désaxé sublime qui, comme le suggère avec brio McGuane, n'a rien oublié de sa nature primitive. **Bérengère Birée**

★★ ***Sur les jantes*** par **Thomas McGuane,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Amfreville, 504 p., 10/18, 9,10 €

STEPHEN COLLECTOR

10/18

LISEZ INSPIRÉ

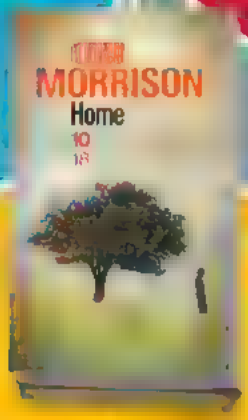
OFFREZ, PARTAGEZ !

« Une incantation poétique, émouvante aux larmes. »
Le Figaro Magazine

144 pages 6,60 €

« Son roman *Un jour* nous avait émus aux larmes ; *Pourquoi pas ?* nous fait pleurer de rire. »
Normandie Hoche, *Le Figaro Magazine*

456 pages 8,80 €

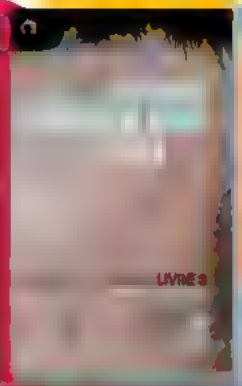


« La grande dame des lettres américaines à son meilleur. »
Christophe Mercier
Le Figaro littéraire

44 pages 6,10 €

« Je pars de ce roman à la fois romantique et de cœur dans une Angleterre conservatrice confrontée à [illegible] »
Evelyne Bloch-Dano
Marie Claire

[illegible] pages 8,50 €



[illegible] à se dévorer deux fois par an

[illegible]

« De l'apéritif au digestif, Herman Koch passe du vaudeville familial au roman noir. On sort de table estomaqué. »
Françoise Dargent, *Le Figaro littéraire*

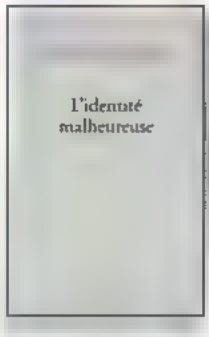
360 pages - 8,10 €

Le goût de Diderot
CHARDIN
DAVID
5 OCTOBRE 2013
12 JANVIER 2014
Musée Fabre
de Montpellier Agglomération
musée fabre
Fondation de l'Hermitage
www.museefabre.fr
Cette exposition est organisée à l'initiative et sous le patronage du Ministère de la Culture et de la Communication/Direction générale des patrimoines/Service des musées de France. Elle bénéficie à ce titre d'un soutien financier exceptionnel de l'État.
Montpellier Agglomération

PALMARÈS

2/ Douglas KENNEDY

Tout d'abord invité étranger du Salon du livre du Mans, il a enchaîné la présentation de son roman à la Foire du livre de Brive. Il a aussi été reçu sur le plateau de *La Grande Librairie* (France 5). *Cinq Jours*, dont *Lire* a publié des extraits, est l'histoire de Laura et de Richard, qui s'interrogent sur ce qu'ils désirent vraiment. La fidélité des lecteurs ne se dément pas. Belfond annonce atteindre en ordre d'impression 200 000 exemplaires.



3/ Alain FINKIELKRAUT

Un premier tirage de 20 000 exemplaires avait été prévu par les éditions Stock. Depuis, *L'Identité malheureuse* a été réimprimée sept fois, soit, au total, 75 000 exemplaires. L'auteur est passé à la radio (France Culture, Europe 1, France Info, RMC) et à la télé (France 5, Arte, France 2, BFM TV, France 3). Il a fait la couverture du *Point*.

9/ John le CARRÉ

A 83 ans, le plus fameux des auteurs de roman d'espionnage signe son vingt-troisième roman. *Une vérité si délicate* affiche un tirage de 70 000 exemplaires. *Lire* en a publié des extraits, en octobre. *Le Nouvel Observateur* lui a consacré sa couverture et huit pages d'entretien.

18/ Jonas JONASSON

Le premier roman de Jonas Jonasson, *Le Vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire*, a connu un succès inattendu, à la faveur d'un puissant bouche-à-oreille. Pour *L'Analphabète qui savait compter*, le premier tirage est de 100 000 exemplaires. *Le Parisien* lui a alloué deux pages. Le livre figure parmi le classement des best-sellers de *L'Express*, en sixième position à la mi-novembre. Remarquable quand on sait que les prix littéraires ont intégré cette liste !

8/ Alice MUNRO

Si *Fugitives* avait déjà été sélectionné pour la rentrée littéraire poche, le coup de projecteur du Nobel a donné une puissante impulsion aux ventes. Le premier tirage de 50 000 exemplaires écoulé, le livre a été réimprimé. Pas moins de 70 000 exemplaires ont été vendus depuis la remise du prix et une autre réimpression est en cours. La sortie en poche du recueil de nouvelles *Amie de ma jeunesse* a été avancée au 28 novembre.

LES MEILLEURES VENTES

Réalisé par [redacted]stat du 7 octobre au 3 novembre 2013 à partir des résultats de 400 points de vente, libraires et grandes surfaces spécialisées. F : fiction. NF : non fiction

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	Classement précédent Nb. de mois
F	1	Anna Gavalda	Billy	Le Dilettante	12/2
F	2	Douglas Kennedy	Cinq jours	Belfond	Entrée
NF	3	Alain Finkielkraut	L'identité malheureuse	Stock	Entrée
F	4	Romain Puertolas	L'Extraordinaire Voyage du fakir qui était resté coincé dans une armoire Ikea	Le Dilettante	1/3
F	5	Jean d' Ormesson	Un jour je me lirai sans en avoir tout dit	Robert Laffont	2/3
NF	6	Cécilia Attias	Une femme de vérité	Flammarion	Entrée
NF	7	Lorànt Deutsch	Hexagone. Sur les routes de l'histoire de France	Michel Lafon	28/2
NF	8	Antoine Compagnon	Un été avec Montaigne	Equateurs	4/4
F	9	John le Carré	Une vérité si délicate	Seuil	Entrée
NF	10	Matthieu Ricard	Plaidoyer pour l'altruisme. La Force de la bienveillance	NIL	22/2
F	11	Pierre Lemaitre	Au revoir là-haut	Albin Michel	7/3
F	12	Richard Ford	Canada	Editions de l'Olivier	5/3
F	13	Jaume Cabré	Confiteor	Actes Sud	10/2
F	14	Franck Thilliez	Puzzle	Fleuve Noir	Entrée
F	15	Yasmina Khadra	Les anges meurent de nos blessures	Julliard	21/3
F	16	Amélie Nothomb	La Nostalgie heureuse	Albin Michel	3/3
NF	17	Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot	La violence des riches. Chronique d'une immense casse sociale	Zones	11/2
F	18	Jonas Jonasson	L'Analphabète qui savait compter	Presses de la Cité	Entrée
NF	19	Françoise Héritier	Le Goût des mots	Odile Jacob	Entrée
F	20	E.L. James	Cinquante Nuances de Grey	JC Lattès	14/10
F	21	Karine Tuil	L'Invention de nos vies	Grasset	13/3
F	22	Laura Kasischke	Esprit d'hiver	Christian Bourgois	9/3
F	23	Alice Munro	Trop de bonheur	Editions de l'Olivier	Entrée
NF	24	Michel Druckar	De la lumière à l'oubli	Robert Laffont	Entrée
F	25	Chantal Thomas	L'Echange des princesses	Seuil	12/3
F	26	Gilles Legardinier	Et soudain tout change	Fleuve Noir	Entrée
F	27	Eric-Emmanuel Schmitt	Les Perroquets de la place d'Arezzo	Albin Michel	19/3
F	28	Christina Lauren	Beautiful stranger	Hugo	Entrée
NF	29	François Cheng	Cinq Méditations sur la mort, autrement dit sur la vie	Albin Michel	Entrée
NF	30	Entretiens avec Olivier Le Naire	Pierre Rabhi, semeur d'espoirs	Actes Sud	Entrée
F	31	Bernard Werber	Troisième Humanité (t.II): Les Micro-humains	Albin Michel	Entrée
F	32	Marie Dameusseaq	Il faut beaucoup aimer les hommes	P.O.L	23/3
F	33	R.J. Ellory	Mauvaise Etoile	Sonatine	Entrée
NF	34	Olivier de Kersauson	Le Monde comme il me parle	Le Cherche Midi	40/2
F	35	E.L. James	Cinquante Nuances plus sombres	JC Lattès	25/8
F	36	Laurent Seksik	Le Cas Eduard Einstein	Flammarion	16/3
F	37	Christophe Ono-dit-Biot	Plonger	Gallimard	34/2
F	38	Son Chalandon	Le Quatrième Mur	Grasset	20/3
NF	39	Hubert Reeves	Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve	Seuil	Entrée
NF	40	Frédéric Mitterrand	La Récréation	Robert Laffont	Entrée

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	Classement précédent Nb. de mois
NF	1	Anne-Sophie Girard et Marie Aldine Girard	La femme parfaite est une connasse !	J'ai lu	3/3
F	2	Julie Otsuka	Certaines n'avaient jamais vu la mer	10/18	Entrée
F	3	Hélène Grémillon	Le Confident	Folio	2/7
F	4	Gilles Legardinier	Demain j'arrête !	Pocket	4/8
F	5	Grégoire Delacourt	La Liste de mes envies	Le Livre de poche	1/5
F	6	Gillian Flynn	Les Apparences	Le Livre de poche	Entrée
F	7	J. K. Rowling	Une place à prendre	Le Livre de poche	Entrée
F	8	Alice Munro	Fugitives	Points	Entrée
F	9	Patrick Deville	Peste & Choléra	Points	Entrée
F	10	Jonas Jonasson	Le Vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire	Pocket	10/13

Offrez l'émotion

22,50 € - 592 pages
Disponible en eBook
Belfond | un département
Lisez les critiques

« Vous n'oublierez pas les histoires de Parwana, Roshi, Idris, Markos ou Adel. [...] Elles rappellent pourquoi on a tant besoin de la profondeur de la littérature pour déchiffrer notre monde. »

Jeanne de Ménibus - *Elle*

Au théâtre ce soir

Pierre Barillet

C'est dans un appartement du VII^e^ arrondissement de Paris que le célèbre auteur de vaudevilles reçoit autour d'un café et de quelques macarons dans une ambiance élégante. Toujours aussi vif, il évoque quelque quarante années de créations théâtrales et les plus grands comédiens de l'époque.

Il n'est pas du genre à dissimuler ses 90 ans, fêtés le 24 août dernier, et pourtant sa démarche vive, sa mémoire impeccable, ses yeux rieurs, affirment le contraire à chaque instant. Pierre Barillet vient nous ouvrir la porte de son appartement parisien : un élégant rez-de-jardin au cœur du VII^e^ arrondissement qui ne respire pas la nostalgie du passé mais un parfum d'élégance intemporelle. Cependant, les murs sont couverts de tableaux, photos, affiches et dessins qui rappellent une carrière sans précédent, une passion inaltérable pour le théâtre. Cafés et macarons accompagneront au fil des heures une conversation brillante comme les œuvres que ce génie du dialogue écrivit trente-cinq années durant avec son complice Jean-Pierre Gredy.

Barillet et Gredy : LE duo du divertissement, de la comédie spirituelle, du Boulevard dans le sens noble du terme, du vaudeville contemporain. Portés par des actrices françaises comme Sophie Desmarets, Jac-

Pierre Barillet occupe un duplex depuis quarante ans, composé d'un rez-de-jardin et d'un étage, au cœur d'un des plus beaux quartiers de Paris.

queline Maillan, Judith Magre, Maria Pacôme ou Danielle Darrieux et des comédiens tels Jean Piat, Jean Poiret, Jean Carmet ou Daniel Ceccaldi.

L'histoire commence en 1938. Pierre Barillet rêve de théâtre depuis son enfance. Chez lui, on ne s'intéresse pourtant guère au spectacle, ni son père, diamantaire parisien, ni sa mère, belle femme d'origine russe. C'est avec ses cousines qu'il crée des pièces, imagine des histoires à rebondissements, avant même d'atteindre l'adolescence. Il collectionne les programmes et les livrets comme des bibles, les serre dans des carnets qu'il conserve encore aujourd'hui. A 25 ans, le jeune homme a tous les culots et va sonner à la porte de Jean Cocteau. « C'était au premier étage du 19 place de la Madeleine, se souvient-il. J'avais fabriqué des albums de découpages sur Jean Cocteau. La porte s'est ouverte, on m'a fait entrer chez lui sans hésitation et je me souviens qu'il était en train de dessiner sur une grande table, que Jean Marais n'était pas loin… » Une amitié est en train de naître, elle ne se démentira pas. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les tableaux du salon comme ceux du bureau et de la chambre pour le certifier : dessins de Jean Cocteau, photos de Jean Marais, lettres de recommandation du maître au débutant, tout le confirme. Quand l'auteur d'*Orphée* s'installe rue Montpensier, près du Palais-Royal, Pierre Barillet y croise Colette passant en voisine et Christian Bérard qui lui ouvrira aussi les portes du succès. Bérard, peintre, décorateur, créateur de costumes pour *La Machine infernale*, *L'Aigle à deux têtes* ou *La Belle et la Bête*, au cinéma, est une personnalité mais aussi un ami fidèle et un guide astucieux pour celui qui rêve d'écrire des tragédies.

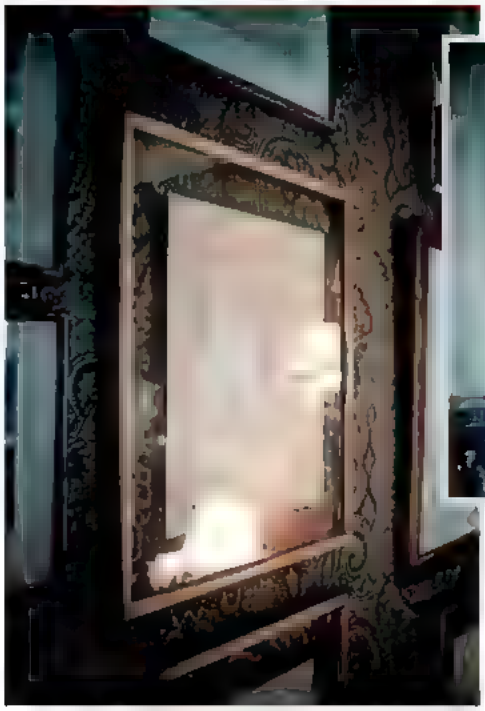
En 1947, encouragé par ses deux parrains, Cocteau et Bérard, Pierre Barillet se lance dans sa première création, *Les Amants de Noël*. Une œuvre sombre qui n'obtient qu'un succès mesuré. Vient alors la rencontre décisive avec Jean-Pierre Gredy. Les deux hommes se sont déjà croisés auparavant, évoquant leur amour du spectacle pour mieux se perdre de vue car Gredy rêve plutôt de cinéma, écrit des scénarios. C'est pour se distraire qu'ils envisagent ensemble leur première comédie, une histoire de bonnes qu'ils ont imaginée en pensant à leurs mères et leurs soucis domestiques. En 1950, *Le Don d'Adèle* est joué pour la première fois et deviendra rapidement un succès à la Comédie Wagram, avec Gaby Sylvia dans le rôle-titre sur une mise en scène de Jacques Charon de la Comédie-Française. Plus de mille représentations à Paris, puis en province, des succès en Angleterre et dans le monde entier, le duo est lancé et même récompensé par le prix Tristan-Bernard. Pendant trente-cinq ans, les deux complices sont « enchaînés par le succès ».

Mais la prison est dorée et les écrivains ne se disputeront jamais. A écouter Pierre, leur recette est simple. Ils se réunissent l'un chez l'autre, Jean-Pierre Gredy tient la plume, mais le travail se fait à deux, par échanges, ping-pong et rires. Dans les escaliers du duplex parisien où habite l'auteur depuis quarante ans, on peut découvrir les affiches les plus célèbres de l'époque, tapissant les murs des escaliers : *Fleur de cactus*, *Quarante Carats*, *Folle Amanda*, *Potiche*, *Lily et Lily*. Après Gaby Sylvia, c'est Sophie Desmarets qui devient leur interprète fétiche. La jeune femme incarne parfaitement la bourgeoise qui s'émancipe et elle emporte par son charisme et son abattage *Fleur de cactus*, au début des années soixante. En imposant Jean Poiret pour former un duo inédit, elle marquera longtemps les esprits. Les affiches étrangères en rappellent aussi le succès international. La pièce est montée partout dans le monde et les Américains lui font une place de choix dans les théâtres de Broadway avec… Lauren Bacall dans le rôle-titre. Bientôt, on verra une *Cactus Flower* jouée par Ginger Rogers, Joan Fontaine ou Lana Turner. Au cinéma, c'est Ingrid Bergman et Walter Matthau qui deviennent à leur tour mademoiselle Vignaut et le docteur Desforges.

Pour Barillet et Gredy, le rêve américain s'accomplit. « En fait, dit Pierre, nous nous étions inspirés de la comédie américaine pour écrire nos pièces bien françaises et ce qui nous attendait là-bas paraissait merveilleux. New York, Broadway, Hollywood, dans ces années 1950, étaient une autre planète. Je me souviens d'avoir ainsi dormi chez George Cukor dans le lit qu'avait occupé Vivien Leigh. Depuis, je retourne aux Etats-Unis tous les ans. » L'homme multiplie les anecdotes avec générosité : le trac de Sophie Desmarets avant de monter sur scène et la timidité de Jacqueline Maillan, cette « machine à rire », si drôle au théâtre et si triste dans la vie. Quand un passage lui paraît un peu sombre, elle n'hésite pas à y mettre son grain de sel comique.

Les années filent vite. « Au théâtre ce soir » à la télévision permet de revoir ces soirées de grands vaudevilles qui racontent aussi une époque et une société bourgeoise en parfaite santé. Les auteurs n'hésitent pourtant pas à surprendre leur public en imaginant des histoires de femme mûre au bras d'un gigolo comme dans *Quarante Carats*, devenu également un succès mondial. Ils malmènent gentiment leurs actrices en proposant ainsi *Peau de vache* à Sophie Desmarets qui endosse sans beaucoup d'hésitation le rôle d'une femme qui a la dent dure. Pierre Barillet se lève sans cesse de son canapé pour attraper dans la bibliothèque un dossier, une photo, un tableau. Voici quelques peintures de Christian Bérard, puis une œuvre de Picabia offerte par Bronia Clair. Vers la fin de sa vie, Bronia se confia à lui. Pierre en fit d'ailleurs, en 2012, un très beau livre. Cette belle Russo-Polonaise, épouse du cinéaste René Clair, ne pouvait oublier son amour de jeunesse, un dénommé Raymond Radiguet !

A aucun moment Pierre n'envisage de cesser d'écrire des histoires, vraies ou imaginaires. Jusque dans les années 1985-1990, le succès du duo les oblige à penser en permanence à la pièce suivante. *Potiche*, créé en 1980, ou *Lily et Lily* en 1985 continuent ●●●

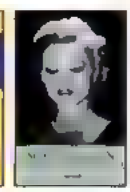


Un dessin de Jean Cocteau, à qui il sera lié par une amitié indéfectible L'affiche de *Potiche*, avec Jacqueline Maillan, un de ses plus grands succès, repris par François Ozon au cinéma. Ci-dessous, un portrait de Pierre Barillet par Harold Nicolson.

●●● d'attirer un public fan de Jacqueline Maillan. Mais, à partir des années 1990, le monde du théâtre commence à changer, tout comme le goût des spectateurs ou plus encore des organisateurs qui cherchent des productions moins chères, avec peu de comédiens sur scène. Si les œuvres de Barillet et Gredy continuent de tourner, on ne leur demande plus de nouveautés et Jean-Pierre Gredy se retire peu à peu. Aujourd'hui, à 93 ans, il ne sort plus de chez lui.

Mais pour Pierre, c'est le moment de travailler seul. Il écrit ses souvenirs, *Quatre Années sans relâche*, où il évoque ce monde vertigineux du spectacle en ces années de la drôle de guerre puis de l'Occupation. Il publie aussi des nouvelles, un roman, quelques pièces encore, ainsi qu'une biographie de la comédienne Simone Simon, qui incarna *La Féline*, le chef-d'œuvre de Jacques Tourneur. Femme enfant, bourreau des cœurs, son beau visage trône dans la bibliothèque. Jamais à court d'idées et d'envies, Pierre Barillet s'amuse : « Il y a quelques années, on se pinçait le nez en parlant de Barillet et Gredy, mais à présent… » Oui, à présent, on voit le cinéma français revenir vers lui avec l'adaptation de *Potiche* de François Ozon (auquel Pierre Barillet participa). Catherine Deneuve y incarne à son tour l'épouse docile qui prend le pouvoir dans l'entreprise de son mari. Et que dire de la « bible » qui sort chez Omnibus : dix pièces, plus de mille pages, une préface signée Olivier Barrot et des notices de Jacques Pessis pour présenter chacune des œuvres ! On y parle de « lettres de noblesse », de « pièces raffinées ». Quelques hommages se profilent et de jeunes comédiens du Français répètent discrètement « quelque chose ». Philosophe, Pierre Barillet sourit, propose un macaron, un café. En fait, il a dans ses tiroirs quelques inédits qui pourraient bien séduire les directeurs de théâtre. Rien ne presse. Après tout, il n'a que 90 ans.

Christine Ferniot
Photos Frédéric Stucin/Pasco pour *Lire*



★★★ ***Théâtre de Barillet et Gredy***, dix pièces, 1 248 pages, Omnibus, 31 €
★★ ***Simone Simon, la féline*** par Pierre Barillet, 240 p., Editions de La Tour verte, 15 €

Journal d'un poète

D'Irlande et d'ailleurs

L'Irlande demeure à nos yeux une *île mystérieuse*. Sa littérature nous a surtout évoqué Dublin avec Joyce, et nous avons quelques aperçus de son passé mythique et gaélique. Religieux aussi pour peu que l'on connaisse le long parcours de ses évangélisateurs parmi lesquels saint Colomban fait figure de voyageur universel, qui a traversé l'Europe entière et fondé le colombanisme. Cela suffirait à nous donner l'image — à vrai dire assez simpliste — d'un peuple de migrateurs perpétuels.

C'est une île où davantage qu'ailleurs survivent les mythes et les légendes. Les secrets de l'île innervent les œuvres de ses poètes d'aujourd'hui, comme jamais peut-être :

Nous avons toujours su qu'Orphée n'existait pas
en Irlande
Ni musique gardée aux portes de l'enfer.
Ni dieu pour en jouer.
Ni bêtes sauvages pour se coucher devant elle
en pleurant.

Je me rappelle pourtant un soir où le ciel
avait une noirceur d'outre-tombe à quatre heures
la glace ayant envahi toute la ville
et assis là nous parlions —
l'air faisant une couronne au-dessus de nos tasses
de thé.

Alors, tu as commencé à parler de nos dieux à nous.
De notre panthéon au cœur brisé.

Ces premiers vers de *La Poésie irlandaise* d'Eavan Boland, née à Dublin en 1944, invite les Dublinois à relever les traces de leur passé, que les exactions de l'Angleterre, les ravages de l'IRA, la querelle des catholiques et des protestants n'ont pas réussi à effacer.

De la poésie irlandaise, riche des paysages somptueux de l'île comme de ses légendes que l'on croirait encore en action dans l'esprit des habitants, nous ne connaissons guère que quelques vers glanés dans l'œuvre de Seamus Heaney, Prix Nobel de littérature, hélas décédé l'été dernier :

Séparés : le mot même rappelle la cloche
Sur laquelle tirait Malachy Boyle, le sacristain
In illo tempore *à Bellaghy*

Ou celle, funèbre, que je faisais sonner à Derry
Au collège lorsque venait mon tour, dont je sens encore
La force au creux de la main alors vivante

Et chaude, ma main que je ne t'ai pas senti soulever
Pour la serrer dans la tienne pendant tout le voyage
Car elle gisait lourde et molle comme la corde
d'une cloche

Seamus Heaney, cependant, me paraît moins « représentatif » d'une veine gaélique dont ses confrères tiennent la force de leur charme. Une prenante nostalgie, un goût de mort mêlé à la vie même, une espèce d'appréhension cosmique du paysage confèrent à leur poésie un *cachet* singulier. Ainsi le court poème de Michael Longley :

Quelque chose en toi d'inconsolable me frappe.
La chaussée pluvieuse réverbérant un soleil d'octobre.
Quelque chose d'ironique aussi, comme s'il était possible
De nous réchauffer les mains aux tas de tourbe jalonnant
la route.

Les bons poèmes sont construits avec autant d'effort,
Chaque motte reprise mainte et mainte fois. Michael, tes
Poèmes supportent la pluie battante comme le glacial
alléluia
De l'alouette, ou le chant d'automne du rouge-gorge.

Nous ne quittons l'Irlande que pour retrouver l'enfance (dont les poètes irlandais sont aussi très proches) en feuilletant les huit premiers titres d'une nouvelle collection présentée (et sans doute initiée) par Guy Goffette, et qui s'intitule simplement *Enfance en poésie*. La Fontaine, Hugo, Jabès, Prévert, Guillevic, Queneau y brillent parmi des illustrations d'une belle et rare vivacité. Seul le huitième auteur, Georges Jean, avec ses poèmes d'une puérilité académico-poussive, n'est pas à sa place dans ce panthéon. Mais tous les autres font merveille et témoignent de l'ardente nécessité de réhabiliter l'enfance envers et contre toute avanie technologique, la machinerie d'aujourd'hui n'étant qu'une tentative de plus de tuer l'innocence et les secrets de l'âge d'or. L'émerveillement légendaire n'a pas de prix.

On dirait que quelques éditeurs reprennent conscience de la nécessité, plus que jamais, de donner accès à la poésie. En témoignent les deux beaux albums consacrés par Omnibus à la France en poésie et aux chiens et aux loups, poèmes bien choisis assortis d'une imagerie originale et efficace. Voici, comme qui dirait, des idées de cadeaux.

★★★★ ***Poésie irlandaise contemporaine,*** anthologie bilingue par **Martine Chardoux** et **Jacques Darras,** préface de Jacques Darras, 340 p., Le Castor astral, 20 €
★★★★ ***Enfance en poésie*** par **Guillevic, La Fontaine, Edmond Jabès, Raymond Queneau, Jacques Prévert, Victor Hugo,** Gallimard Jeunesse, divers illustrateurs, chaque volume non paginé au prix de 5 €
★ ***Enfance en poésie,*** un volume signé **Georges Jean,** Gallimard Jeunesse, 5 €
★★★ ***La France en cent poèmes,*** textes réunis et présentés par Béatrice Mandopoulos et Albine Novarino-Pothier, nombreuses et superbes illustrations, 216 p., Omnibus, 28 €
★★★ ***Cent poèmes entre chiens et loups,*** textes réunis par Jean-Joseph Julaud, remarquables illustrations, 216 p., Omnibus, 29 €

Les 20 meilleurs LIVRES DE L'ANNÉE

C'est au Grand Palais à Paris, au sein de l'exposition *Georges Braque*, que les trophées 2013 des Meilleurs Livres de l'année ont été remis aux lauréats.

Svetlana ALEXIEVITCH

La Fin de l'homme rouge, ou le temps du désenchantement

traduit du russe par Sophie Benech (Actes Sud)

Celles et ceux qui ont lu *La guerre n'a pas un visage de femme*, sur les femmes soviétiques durant la « grande guerre patriotique » (1941-1945), ou bien *Les Cercueils de zinc*, sur la guerre russe d'Afghanistan, ou encore *La Supplication*, sur Tchernobyl après l'accident, ceux-là savent à quoi s'en tenir : Svetlana Alexievitch parle comme nul autre de ce que l'on nomme si justement le « malheur russe ». Autant dire que cette journaliste, née en 1948, écrivain de la perestroïka, honnie par la critique officielle mais soutenue par Gorbatchev – elle publie son premier livre sur les femmes en guerre en 1985 –, Svetlana Alexievitch donc, est de la trempe des plus grands.

Pourtant, si l'on se contente de dire la matière et la manière de son dernier livre, rien ne permet d'augurer un tel résultat. La matière, c'est la Russie d'aujourd'hui, qui reste celle de « l'homme nouveau » d'hier, l'*Homo sovieticus*. La manière, ce sont des centaines d'heures d'entretiens avec des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, des méchants, des idiots, des innocents, des bourreaux, des victimes… On peut donc redouter le pire, c'est-à-dire devoir lire une copieuse enquête sociologique dont le résultat serait par ailleurs connu : les Russes sont nostalgiques de la tyrannie soviétique ; pour autant ils ne songent pas un instant à la restaurer. Et c'est bien ce que *La Fin de l'homme rouge* nous dit. Seulement, par la magie de la transfiguration littéraire, en l'écrivant, Svetlana Alexievitch nous bouleverse.

Si la grande littérature russe, c'est l'alliage de la « grande histoire » traitée en fresque et de pauvres histoires d'hommes et de femmes dévastés par le malheur, si la grande littérature russe, ce sont des destins qu'on ne conduit pas, des amours brisées, un fatalisme qui accable, un théâtre de la cruauté et une attente désespérée de la rédemption, alors *La Fin de l'homme rouge* y a sa place, au tout premier rang.

FABER-CASTELL JAMIN PUECH

Les lauréats ont reçu des stylos Ondoro et des crayons à papier Excellence de Graf von Faber-Castell de la société Faber ainsi que des accessoires de maroquinerie de la dernière collection Jamin Puech

Pierre LEMAITRE

Au revoir là-haut

(Albin Michel)

Auteur reconnu de polars et de thrillers, Pierre Lemaitre a parfaitement réussi son changement de focale. *Au revoir là-haut* inaugure à sa façon les prochaines commémorations du début de la Grande Guerre. Et dépeint comment, entre l'armistice et le début des Années folles, la France préféra ériger des monuments aux morts plutôt que de trouver une place, un logis et un travail aux survivants de la victoire. Le roman s'ouvre sur une scène de bataille de quarante pages, ce 2 novembre 1918, et témoigne d'emblée d'une écriture sidérante, implacable dans le détail et dans le rythme. Décidée en haut lieu français, cette bataille est un carnage. Trois des survivants seront les personnages principaux du livre : le lieutenant d'Aulnay-Pradelle, les soldats Albert Maillard et Edouard Péricourt, ce dernier ayant jambe et visage arrachés. Au sortir de la guerre, les anciens commandants se reconvertissent dans une fumeuse économie de paix : le bois des sépultures et la pierre des cimetières. Et les rescapés non gradés rament.

Politiquement incorrect, *Au revoir là-haut* repose sur une vision originale. Et Lemaitre de bâtir une histoire faite de vengeances, de retournements, où les histoires familiales éclairent le roman national. Basé sur l'histoire – vraie – des Martyrs de Vingré, voilà un roman simple mais dense, ample narrativement et de haute facture stylistiquement. Le genre de roman, rare, qui réunit un public avide d'histoires et d'évasion comme un lectorat attentif à la belle plume.

FINALISTES

- ***Faber*** par Tristan Garcia (Gallimard)
- ***La Grâce des brigands*** par Véronique Ovaldé (L'Olivier)

Les 20 meilleurs LIVRES DE L'ANNÉE

Joyce Carol OATES

Mudwoman

traduit de l'anglais (États-Unis) par Claude Seban (Philippe Rey)

Mudwoman est la confession d'une femme tragiquement vulnérable – Meredith Ruth Neukirchen, alias M.R. – qui semble pourtant être une battante, du moins pour la vitrine. Présidente d'une prestigieuse université américaine, première femme à occuper ce poste, elle est, à 41 ans, une sorte d'icône. Progressiste, intègre, éloquente, titulaire d'un doctorat de philo, elle s'apprête, en octobre 2002, à aller prononcer un discours devant des têtes pensantes, dans les Adirondacks. Un voyage lourd de sens, pour elle, car cette région désolée est celle où elle a grandi. Et où se sont embourbés ses souvenirs, un cortège de cauchemars qui remontent à ce jour funeste d'avril 1965 où, à l'âge de 3 ans, elle fut abandonnée dans les marécages nauséabonds par une mère démente, avant d'être miraculeusement sauvée de la mort par un braconnier puis adoptée par un couple de quakers. Ce passé si traumatisant ne cessera de hanter M.R., qui livre un combat bouleversant pour ne plus être une « mudwoman » – une fille de la fange – et pour échapper aux limbes ténébreux d'une enfance sacrifiée. Un roman magistral, où notre condition est confrontée à la sauvagerie la plus sordide et où une naufragée s'escrime à marcher vers la lumière, vers son salut, afin de transformer en or la boue de ses origines.

FINALISTES

- ***Une fille, qui danse*** par Julian Barnes (Mercure de France)
- ***Esprit d'hiver*** par Laura Kasischke (Christian Bourgois)

Kevin POWERS

Yellow birds

traduit de l'anglais par Emmanuelle et Philippe Aronson (Stock)

Né en Virginie au sein d'une famille d'ouvriers, Kevin Powers s'est engagé dans l'armée à l'âge de 17 ans, en 1997. Après une préparation militaire dans le New Jersey, il a rejoint une unité de mitrailleurs à Tal-Afar, en Irak, où il a combattu pendant treize mois, de février 2004 à mars 2005. De cette guerre, qui a fait de lui un écrivain, il a tiré un récit effroyable dont le titre s'inspire d'un hymne américain, *Yellow birds*. « J'ai écrit ce livre pour expliquer ce que j'ai vécu au niveau physique, psychologique et émotionnel », a dit Powers, qui retrace les multiples opérations militaires à Tal-Afar. John Bartle, son narrateur, est un bidasse qui débarque brutalement dans le bourbier irakien, « une sale petite guerre » qui « allait faire de son mieux pour tous nous tuer ». Au jour le jour, il dresse l'inventaire d'un enfer célinien auquel n'échappera pas son copain Murphy, retrouvé atrocement mutilé au pied d'un minaret. A son retour en Amérique, Bartle ne sera plus qu'une ombre, « une espèce d'infirme » obsédé par la disparition de son frère d'armes et par les carnages auxquels il a assisté dans le feu et le sang, le vacarme des bombes et l'incessant tonnerre de la violence. Entre roman et reportage, *Yellow birds* est une description implacable des ravages de la guerre chez un jeune soldat talonné à chaque instant par la mort, alors qu'il n'est pas encore tout à fait un homme.

FINALISTES

- ***La Constellation du chien*** par Peter Heller (Actes Sud)
- ***Le Dernier Arbre*** par Tim Gautreaux (Seuil)

Delphine COULIN

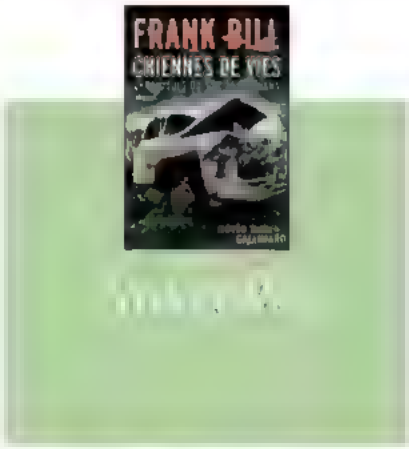
Voir du pays

(Grasset)

Ce n'est pas son coup d'essai, puisque cette écrivain et réalisatrice de 40 ans signe là son cinquième livre. Mais Delphine Coulin révèle véritablement l'étendue de son talent et de son inspiration dans *Voir du pays*. Elle s'y empare avec brio d'un thème jusqu'alors peu exploité par la fiction française, levant au passage certains tabous : les séquelles des soldats français récemment de retour d'Afghanistan, le rapport des femmes à la guerre et, surtout, les abus commis contre elles par leurs coreligionnaires. C'est peu dire que ses deux héroïnes, Aurore et Marine, 25 ans, inséparables depuis le lycée et promptes à rejoindre de concert le 3e Rima (régiment d'infanterie de marine) de Vannes, n'avaient pas vraiment conscience de ce qui les attendait en acceptant de partir pour l'Afghanistan. Elles ne pensaient qu'à « voir du pays », comme tous leurs camarades, et vont finalement passer six mois dans la vallée de la Kapisa, le « trou du cul du monde ». Six mois de cauchemar, de blessures au corps et à l'âme, au terme desquels l'armée leur accordera un « sas de décompression » de trois jours à Chypre, dans un hôtel cinq étoiles. Mais le souvenir de la violence persiste. Une violence qui va ressurgir… *Voir du pays* est assurément un roman très fort.

FINALISTES

- ***Trois Grands Fauves*** par Hugo Boris (Belfond)
- ***Une faiblesse de Carlotta Delmond*** par Fanny Chiarello (L'Olivier)



Frank BILL

Chiennes de vies
Chroniques du sud de l'Indiana

traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Isabelle Maillet (Série Noire/Gallimard)

Elu par *Lire* Meilleur Livre de l'année 2012 pour *Le Diable, tout le temps*, Donald Ray Pollock a trouvé un digne émule avec Frank Bill. Un parfait inconnu qui débarque en France avec un recueil de nouvelles que l'on prend de plein fouet. Il faut le suivre dans une région où l'on carbure au bourbon et à la bière dans des mobile homes qui sentent l'odeur de graisse de bacon et de cigarettes. Un petit coin de paradis où l'on pêche le poisson-chat dans la Blue River, où la chasse aux ratons laveurs semble être aussi populaire que « le cantique du dimanche chez les baptistes ».

Les héros de Frank Bill se débattent comme ils peuvent avec le monde hostile qui les entoure. Ne pas s'étonner de trouver là des trafiquants de drogue, un bipolaire, un ancien soldat ayant combattu en Afghanistan ou une femme capable d'enfoncer une fourchette dans la jugulaire d'un Indien… Brutal, sanglant et noir, *Chiennes de vies. Chroniques du sud de l'Indiana* regorge de brut et de fureur. Amateurs d'alcools forts, ce livre est pour vous.

FINALISTES

‹ ***Autorisation de pratiquer la course à pied*** par Franck Courtès (JC Lattès)
‹ ***Volt*** par Alan Heathcock (Albin Michel)

Loïc MERLE

L'Esprit de l'ivresse

(Actes Sud)

Un roman que l'on reçoit comme un coup de poing, et qui vous laisse sonné, abasourdi par son ampleur et sa puissance. Ancien professeur en collège à Argenteuil, Loïc Merle a su retenir dans *L'Esprit de l'ivresse* les leçons des émeutes de 2005 pour dresser le grand roman de la France d'à côté, ce pays mosaïque proche de l'éruption. Un banal contrôle policier va bientôt mettre le feu aux poudres et lancer le peuple sur les pavés, prémices d'une Grande Révolte et d'un nouvel avenir. Construit autour de trois voix aux identités distinctes – un vieil Arabe fatigué, une pasionaria exaltée, un Président en fuite –, le roman dessine les contours d'un espoir incertain, d'une renaissance fantasmée.

Menant sa barque avec la maestria d'un grand ancien, mais la rage d'un jeune premier, Loïc Merle signe ainsi un premier roman dense, exigeant, qui vient mettre des mots sur ces plaies qui n'en finissent plus de ronger la société française – l'identité, l'exil, la pauvreté, la violence. Sans jamais sombrer dans le roman à thèse ni dans le nihilisme béat, il exalte surtout le goût du vivre ensemble, la restauration des liens humains. Bref, la renaissance collective d'une nation.

FINALISTES

● ***Potentiel du sinistre***
par Thomas Coppey (Actes Sud)
● ***Palladium*** par Boris Razon (Stock)

Philippe RAHMY

Béton armé

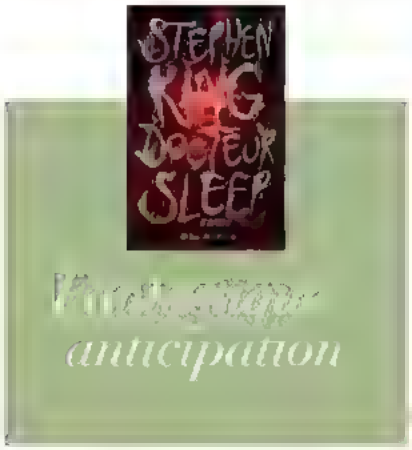
(La Table Ronde)

Souvenons-nous de lord Byron, affligé d'un pied bot. L'acuité et la profondeur du regard d'un écrivain en voyage ne sauraient dépendre de l'étendue de ses forces physiques, de son pas alerte ou de sa résistance à la fatigue. Par une curieuse coïncidence, il se trouve un poète suisse, Philippe Rahmy, pour illustrer, sur le mode de la « mobilité réduite » et du sentiment de précarité qu'éprouve quiconque est atteint de la maladie des os de verre, certain *Eloge de la faiblesse*, signé du philosophe suisse Alexandre Jollien. L'émotion qu'il sécrète ne procède pas du seul contraste entre, d'un côté, 24 millions de Shanghaiens allant et venant en tous sens et, de l'autre, un homme friable qui ne peut passer d'un lieu à un autre qu'en souffrant d'être transporté avec précaution, elle naît surtout de l'extraordinaire coefficient d'attention et de vigilance, communes chez l'enfant et perdues chez l'adulte, induit par sa condition. Sans quoi il ne percevrait pas les quatre tons distincts qu'émet un rameau d'acacia sous la semelle d'un passant ou d'un pneu de vélo. « Shanghai et moi avons le même goût pour la violence, note Philippe Rahmy. Nous nous sommes construits par accidents successifs. » De ses fractures, il a tiré le portrait d'une mégalopole et l'autoportrait d'un homme à la fidélité incassable. Le jury du prix Wepler (Mention spéciale) et la rédaction de *Lire* ne s'y sont pas trompés.

FINALISTES

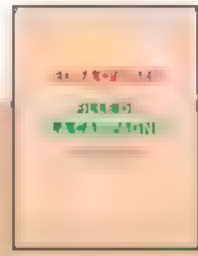
‹ ***Remonter la Marne***
par Jean-Paul Kauffmann (Fayard)
‹ ***Immortelle Randonnée***
par Jean-Christophe Rufin (Guérin) ●●●

Les 20 meilleurs LIVRES DE L'ANNÉE



Stephen KING
Docteur Sleep
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Nadine Gassie (Albin Michel)

Une année placée sous le signe du King : en mars, nous eûmes *22/11/63*, uchronie autour de l'assassinat de Kennedy, où le maître du suspense revenait sur les fondements culturels de son pays et de son œuvre. Et, en octobre, Stephen King donnait une suite à *Shining* (1977). Ni lui ni nous n'avions oublié Danny Torrance. L'enfant est devenu adulte. Installé dans une ville du New Hampshire, il soulage, grâce à ses visions, les souffrances des patients d'une maison de retraite. Mais il a également reproduit le modèle paternel : lui aussi est alcoolique. Ce roman est un livre à deux faces. D'un côté, le récit poignant d'un homme hanté par son addiction, avec une émotion portée à ébullition. La rencontre de la jeune Abra Stone, dotée elle aussi d'un « shining », réveille bientôt chez Danny l'envie de vivre. Et de se battre. Pour la jeune fille, précisément, poursuivie par des touristes en apparence inoffensifs, et qui se révèlent être une horde macabre de morts-vivants se nourrissant du « Don des enfants ». Certes, *Docteur Sleep* est manichéen. Mais quelle maestria narrative, grâce à laquelle King nous déroute, nous retourne toujours, et fait claquer ses effets spéciaux, sa provocation, sans oublier un réalisme poisseux et un hypnotisme ahurissant ! Le passé revient toujours, et en voici une preuve à plusieurs lames.



Edna O'BRIEN
Fille de la campagne
traduit de l'anglais (Irlande)
par Pierre-Emmanuel Dauzat
(Sabine Wespieser)

Rebelle, énergique et surtout libre, Edna O'Brien n'a jamais rien cédé. Aujourd'hui, à 82 ans, elle se penche sur son passé, préférant le terme « Mémoires » à celui d'« autobiographie ». Sa vie commence sous la pluie irlandaise, dans une campagne boueuse où les femmes baissent les yeux. La jeune Edna quittera son village au plus vite pour s'installer à Dublin, puis à Londres. Elle rêve d'écrire mais lorsqu'elle rédige en quelques semaines *Fille de la campagne*, elle n'imagine pas la tempête qu'elle soulève en évoquant la condition des femmes de son pays d'origine. Pourtant rien n'arrête cette rousse volontaire, ni les crachats irlandais, ni son divorce. Après les années de souffrance viendront celles d'un Swinging London joyeux et ludique. Comédiens, écrivains, musiciens défilent dans ces pages pleines d'anecdotes savoureuses mais lucides. On y croise Norman Mailer, Paul McCartney ou Marlon Brando dans un tourbillon de drogue, sexe et rock'n'roll. Au temps de la fête succédera celui de l'écriture jusqu'à cette *Fille de la campagne* qui l'oblige à revivre des instants heureux et des moments insoutenables. Le résultat est magnifique comme un puissant roman d'amour où s'invitent la grande Histoire et les détails minuscules. Ceux qui mettent les chairs à vif et le cœur en miettes.

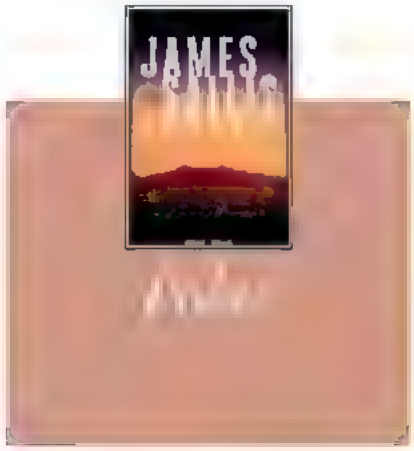
Troy BLACKLAWS
Un monde beau, fou et cruel
traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Pierre Guglielmina (Flammarion)

Né dans la province du Natal, il a grandi et étudié au Cap, avant de partir enseigner en Angleterre, à Vienne, à Francfort, puis aujourd'hui à Luxembourg. Ainsi, Troy Blacklaws est un Sud-Africain très européen. En France, il se révéla avec *Karoo boy* (2006), situé au Cap en 1976. C'était son deuxième roman, le premier étant paru en France en 2008 : *Oranges sanguines*, situé à la même époque mais en territoire zoulou. *Un monde beau, fou et cruel* tourne la page en nous plongeant dans un pays à la gueule de bois. Le sien, toujours, mais en 2004. L'apartheid est fini depuis dix ans, mais d'autres inégalités ont surgi, et le racisme demeure, dilué mais démultiplié. Le roman a deux lieux d'action : Le Cap et la frontière entre Zimbabwe et Afrique du Sud. Deux « héros », aussi : Jérusalem, surnommé Jero, métis, musulman, jeune étudiant au Cap, cherchant sa place dans un monde de dealers. Et Jabulani Freedom Moyo, ancien professeur d'anglais au Zimbabwe, chassé de son collège pour s'être moqué publiquement des chemises du président Mugabe. Fuyant vers l'Afrique du Sud voisine, il est enlevé par des trafiquants d'êtres humains. *Un monde beau, fou et cruel* est un roman des frontières, un western noir, un roman politique, dans lequel Blacklaws manifeste son talent poétique et emporte le lecteur. Ici, fiction égale émotion.

FINALISTES
- ***Les Insulaires*** par Christopher Priest (Denoël)
- ***Dans la cité engloutie*** par José Carlos Llop (Jacqueline Chambon)

FINALISTES
- ***Ailleurs*** par Richard Russo (Quai Voltaire)
- ***Chronique d'hiver*** par Paul Auster (Actes Sud)

FINALISTES
- ***La Femme à 1000°*** par Hallgrimur Helgason (Presses de la Cité)
- ***La Lettre à Helga*** par Bergsveinn Birgisson (Zulma)



James SALLIS

Le tueur se meurt

traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Christophe Mercier et Jeanne Guyon
(Rivages)

Tueur à gages épuisé par la maladie, Chrétien sent la mort qui s'approche et l'empêche même de régler son ultime contrat. Le policier Sayles enquête sur un meurtre sans y croire vraiment. D'ailleurs, croire en quelque chose ne fait plus partie de ses objectifs. Jimmie, gamin d'une dizaine d'années, vit seul dans une maison trop grande depuis que ses parents l'ont abandonné et passe sa vie sur Internet. Ces trois personnages ne sont pas des héros, plutôt des survivants qui se débrouillent comme ils peuvent, un jour après l'autre. Ils n'ont rien en commun mais finiront par se croiser dans cette ville de Phoenix cernée par le désert, étouffante comme un tombeau. Dans ce roman, James Sallis accompagne des silhouettes en fin de course, des hommes et des enfants hantés par la perte. Cet universitaire, spécialiste de Chester Himes et traducteur de Raymond Queneau, est décidément un auteur atypique. Tantôt il met en scène son héros récurrent, le détective noir Lew Griffin, tantôt il imagine un polar nerveux avec un héros mutique comme *Drive* adapté triomphalement au cinéma. Mais avec *Le tueur se meurt*, la poésie prend le pouvoir dans une histoire qui flirte avec la tragédie classique, hypnotique comme un morceau de jazz, familière et pourtant déroutante.

FINALISTES

- ***Une vérité si délicate*** par John le Carré (Seuil)
- ***Une terre si froide*** par Adrian McKinty (Stock)

Stephen GREENBLATT

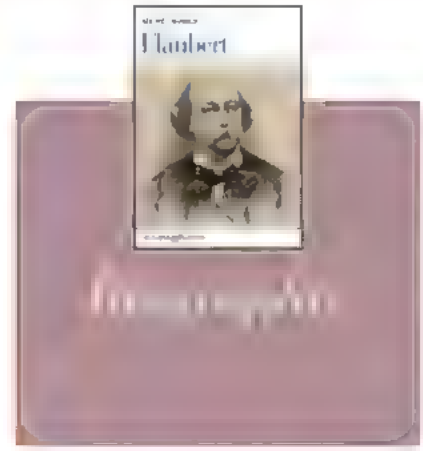
Quattrocento

traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Cécile Arnaud (Flammarion)

C'est l'histoire d'un livre qui changea la face de notre monde. Ordinairement, on attribue une telle brillante faculté aux textes qui nous offrent quelques révélations divines. Là, c'est l'exact inverse. Le livre dont il s'agit est le *De natura rerum*, de Lucrèce, qui, en vers latins, sublimes dit-on, chante les leçons d'Epicure. Il nous dit donc que nous n'avons rien à expier sur terre, que nous sommes la mesure de toute chose, que la raison guide nos pas et qu'au fond aspirer au bonheur ici-bas n'est pas une si mauvaise idée puisque de toute façon on ne risque rien à la poursuivre. A l'aube du XV[e] siècle, une telle philosophie sent le soufre mais, surtout, le livre est promis à la critique rongeuse des souris dans quelques obscures bibliothèques de monastères perdus. Et c'est là que commence le récit enlevé de la recherche et du sauvetage de l'œuvre de Lucrèce par un passionné de livres antiques, un certain Le Pogge, Florentin et, par ailleurs, secrétaire de papes de son état. Il faut bien du talent à Stephen Greenblatt, brillant universitaire américain, pour faire de cette histoire érudite des idées qui sont aux principes de notre Renaissance la matière d'une aventure haletante. Car, pour que *De natura rerum* soit la pierre de touche de notre modernité, il ne suffit pas que le livre soit sauvé de l'oubli, il faut encore qu'il échappe aux bûchers. Bref, il y a du *Nom de la rose* dans ce *Quattrocento*-là. Plaisir de lire garanti.

FINALISTES

- ***Bonaparte*** par Patrice Gueniffey (Gallimard)
- ***Dans les pas du Petit Timonier*** par Adrien Gombeaud (Seuil)



Michel WINOCK

Flaubert

(Gallimard)

A Flaubert, ce géant ronchon, ce génie maniaque, ce monument national, il fallait une biographie ample, généreuse, empathique, mais justement critique, littéraire, et aussi historique, complexe mais pas compliquée. Après Clemenceau et madame de Staël, Michel Winock, désormais passé maître dans l'exercice biographique, nous offre tout cela sans se ménager. Comme tout est passé au crible, amours, fortune, voyages, amitiés, correspondance, politique, sociabilité, labeur, c'est peu dire que l'on ne s'ennuie pas. Que ceux qui ont gardé le souvenir des amphigouris sartro-freudiens à propos de *L'Idiot de la famille* se rassurent. Pour expliquer la vie et l'œuvre du grand homme, Michel Winock utilise la classique et paisible grille de lecture qu'offre à tous les biographes Hippolyte Taine, avec sa martingale du « milieu » et du « moment ». Pour comprendre Flaubert, il faut considérer son milieu, la bourgeoisie, et son moment, le XIX[e] siècle. La bourgeoisie et Flaubert, quelle histoire ! Il la conchie – le bourgeois est celui qui pense « bassement » – mais il en est, socialement, politiquement. Et puis Flaubert et son siècle, quelle fusion ! Sa vie est au cœur du long XIX[e]. Il connaît ses trois grands soubresauts, 1830, 1848, 1870. Sous le signe hautain de l'Art pour l'Art, l'œuvre veut n'avoir rien à voir avec ce siècle. Mais qui ne voit, avec le biographe, qu'elle en révèle les plus profonds ressorts ?

FINALISTES

- ***Un été avec Montaigne*** par Antoine Compagnon (Equateurs)
- ***Sept Femmes*** par Lydie Salvayre (Pernn)

●●●

Jared DIAMOND

Le Monde jusqu'à hier

(Gallimard)

Déjà auteur des best-sellers *Le Troisième Chimpanzé*, *Effondrement* et *De l'inégalité parmi les sociétés* (prix Pulitzer en 1998), Jared Diamond s'est imposé comme l'un des essayistes et des vulgarisateurs les plus marquants de notre époque. Son nouveau livre, *Le Monde jusqu'à hier*, ne déçoit en rien cette réputation, bien au contraire. Grand connaisseur de la Nouvelle-Guinée et des populations papoues, Diamond étudie depuis un demi-siècle le comportement des sociétés traditionnelles. Un objet de fascination dont il décrypte dans ce livre les modes de vie, passés et présents, les traditions culturelles, les mécanismes sociaux. Et s'il déplore leur caractère belliqueux ou leur violence envers les plus faibles, ce n'est que pour mieux vanter leur régime alimentaire, bien plus sain que le nôtre, l'éducation de leurs enfants, leur système de justice réparatrice, ou leur « paranoïa constructive » face aux dangers de l'existence. En pointant les qualités oubliées des peuples premiers, Jared Diamond nous éclaire ainsi sur les défauts de notre modernité triomphante. Et ouvre la voie à une réflexion individuelle et collective vers un autre avenir. Salutaire !

Lire l'entretien de Jared Diamond page 92.

FINALISTES

- ***L'Economie du bien et du mal*** par Thomas Sedlacek (Eyrolles)
- ***Petite Histoire de la germanophobie*** par Georges Valance (Flammarion)

Etienne KLEIN

En cherchant Majorana

(Editions des Equateurs)

En mars 1933, un génie de la physique, se perd entre Palerme et Naples. Disparition volontaire ? Accident ? Ettore Majorana (auquel l'écrivain sicilien Leonardo Sciascia avait consacré un récit) a alors moins de 40 ans. Il refuse la reconnaissance, la gloire, la vie. Pourtant, dès sa jeunesse, tout le monde reconnaît ses dons exceptionnels pour les mathématiques. Ses premiers maîtres l'orientent vers la physique, alors en pleine révolution quantique. Mais le jeune homme, qui couvre de notes ses petits carnets, refuse de publier. De jouer le jeu.

Etienne Klein, physicien connu, spécialiste du temps et de l'espace, a passé des années à scruter la vie du Sicilien surdoué. Il a tout consulté, rencontré les derniers témoins, visité les lieux où Majorana a travaillé, souffert, rêvé peut-être. Klein en a tiré un livre troublant, document de science et biographie très humaine. Le prophète, qui avait prédit la découverte, notamment, des neutrinos, de la matière noire, écrit en 1933 qu'il renonce. A quoi ? Klein envisage toutes les hypothèses. Et nous laisse bouleversés.

FINALISTES

- ***Un sujet en soi. Les neurosciences, le Talmud et la subjectivité*** par Lione Naccache (Odile Jacob)
- ***Notre troisième cerveau*** par Jean-Michel Oughourlian (Albin Michel)

Chloé CRUCHAUDET

Mauvais Genre

(Delcourt)

A l'origine, *La Garçonne et l'Assassin*, l'essai de deux historiens (paru en 2011 chez Payot et réédité en poche il y a quelques mois) retraçant l'histoire de Louise et de Paul, jeune couple de prolétaires très amoureux dans le Paris des années 1910 et dont la vie sera bouleversée par la Grande Guerre. Au final, ce roman graphique époustouflant de finesse et d'éloquence qu'en a tiré Chloé Cruchaudet, 37 ans, déjà remarquée pour *Groenland Manhattan*, prix René-Goscinny en 2008.

Mauvais Genre raconte comment Paul, condamné pour avoir déserté l'enfer des tranchées, décide de se dissimuler… sous les traits d'une femme. Le voilà donc qui rase sa moustache et se travestit en « petite dame » plus vraie que nature, avec la complicité et les conseils de Louise, afin de pouvoir circuler incognito. Mais vivre à deux sur la carte d'alimentation de son épouse, petite main dans un atelier de couture, « c'est pas tenable ». Louise a alors l'idée de faire engager Paul, rebaptisé Suzanne, à l'atelier. Le patron comme les employées n'y voient que du feu. Mais ce rôle de composition lui pèse, et Paul se met à traîner la nuit, du côté du bois de Boulogne où les mœurs sont très libérées. Louise ne le supporte pas… Entre confusion des genres et traumatismes de la guerre, Chloé Cruchaudet restitue une histoire d'amour singulière et tragique avec un sens de la mise en scène admirable.

FINALISTES

- ***In God We Trust*** par Winshluss (Les Requins Marteaux)
- ***Villa Mauresque - Somerset Maugham et les siens*** par Floc'h & Rivière (La Table Ronde)

Jean-Christophe RUFIN
Immortelle Randonnée
lu par Vincent Schmitt,
Audiolib, 1 CD MP3

Superbe, cette rencontre du texte d'un grand écrivain et de la voix d'un magnifique interprète ! Ancien élève de Gérard Desarthe et de Michel Bouquet, Vincent Schmitt est spécialiste des dramatiques sur France Culture. Peu de lectures sont à ce point aussi justes, aussi soucieuses de laisser au texte seul le soin de se faire apprécier. Le récit de Jean-Christophe Rufin, lui, est étonnant. Impossible de ne pas remarquer ce météore apparu en avril dernier dans notre ciel littéraire ! *Immortelle Randonnée. Compostelle malgré moi* est un livre dont l'ambiguïté est aussi fascinante que savoureuse. « En partant pour Saint-Jacques je ne cherchais rien et je l'ai trouvé », écrit l'auteur. A mi-chemin entre la célèbre phrase de Pascal et celle de Picasso, celle de Jean-Christophe Rufin devrait faire à son tour fortune. Phrase terrible, caustique, désobligeante sans doute pour nombre de pèlerins. Entre la décision du voyage et son terme, jamais l'auteur ne se départit d'un esprit qui doit autant à la grande tradition française des moralistes du XVII[e] siècle qu'aux *Mythologies* de Roland Barthes. On pense au regard d'un Fellini et on se souvient que le cinéaste était un lecteur de Kafka.

Pam MUÑOZ RYAN
Le Rêveur
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Pascale Houssin, ill. Peter Sis (Bayard)

Neftali aime inventer des mondes, admirer la nature, ranger les mots dont il apprécie la sonorité dans son « tiroir à mots », et surtout écrire. Il deviendra l'immense poète Pablo Neruda, ami de Salvador Allende et Prix Nobel de littérature. C'est à la lecture de ses Mémoires que l'Américaine hispanophone Pam Muñoz Ryan eut l'idée de dessiner les contours de l'enfance du diplomate chilien. A partir de quelques épisodes biographiques connus, la romancière s'est approchée de la vie du Prix Nobel. Une santé fragile, une belle-mère protectrice et un père tyrannique font que le jeune Neftali quitte peu la chambre, rêvassant, collectionnant les scarabées et griffonnant dans ses cahiers. Au grand dam du maître de maison ! Grâce à son oncle, directeur d'un journal local, il publiera quelques articles faisant naître en lui l'homme de lettres engagé autant qu'il déclenchera les foudres paternelles. Etudiant, il prendra un pseudonyme pour vivre pleinement sa passion. Ponctué de courts textes issus du *Livre des questions*, ce roman enchante car il prouve que rien n'arrête une vocation. « Je suis la poésie sillonnant le grand bleu [...] je cherche un cœur sans méfiance. Regarde. Regarde-moi. » Plus qu'un fil tissé vers l'univers de Neruda, *Le Rêveur* constitue une passerelle où poser le pied pour entrer en Poésie.

Gérald PASSÉDAT
Des abysses à la lumière
(Flammarion)

Gérald Passédat, le chef tri-étoilé du Petit Nice, à Marseille, a révolutionné la cuisine méditerranéenne. Sa cuisine tout en parfums trouve sa richesse dans son « potager marin ». Ce génie du produit de la mer développe l'esprit du large et la saveur des produits rapportés par ses amis pêcheurs.

Comme dans une plongée sous-marine, son beau livre de recettes est classé par paliers : du rivage aux abysses. De la haute couture, comme cette « baudroie ligotée », boutonnée d'olives vertes et noires. Tout est sublimé, tout donne l'eau (iodée) à la bouche : lobes d'oursin en tomate filtrée, seiche au vinaigre de miel et brunoise de mangue, poulpe « lentement cuit » au teppanyaki, cigales de mer (ici appelées chambris) à l'huile de noisette, daurade « jus de la tante Nia » (fenouil, aubergines, citron confit, losanges de laurier...) ou encore carpaccio (beau comme un tableau) de coquillages à l'écume d'eau de mer (quand les beignets de girelles flirtent avec le parfum des algues).

A l'opposé des caricatures sudistes, le chef retranscrit toute l'intensité de la luminosité marseillaise. A la fois dans les assiettes de son restaurant et dans ce bel ouvrage superbement décoré, grâce aux photos naturalistes de Richard Haughton.

FINALISTES
- ***J'accuse... !*** par Emile Zola. Lu par Jacques Weber, Editions Thélème, 1 CD
- ***Bussy Rabutin. L'Esprit libertin du XVII[e] siècle. Lettres et Mémoires.*** Lu par Marcel Bozonnet, Frémeaux & Associés, 3 CD

FINALISTES
- ***Bacha Posh*** par Charlotte Erlih (Actes Sud junior)
- ***Calpurnia*** par Jacqueline Kelly, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Diane Ménard (L'Ecole des loisirs/Médium)

FINALISTES
- ***Epices & Roellinger*** par Olivier Roellinger, Christian Lejalé et Vincent Lejalé (Imagine & Co)
- ***Japon, la cuisine à la ferme*** par Nancy Singleton Hachisu (Philippe Picquier)

LITTÉRATURE

Comme chaque année, *Lire* vous propose une sélection de beaux livres, sur des thèmes très divers – de la peinture à la nature –, ou d'ouvrages plus spécialisés – histoire ou cinéma. A offrir ou à s'offrir. Bonnes fêtes.

ÉLOGE DE LA FOLIE **Erasme,** traduit du latin par Claude Blum.

Un volume sous coffret, 352 p., Diane de Selliers, 195 € jusqu'au 31 janvier 2014, ensuite 230 €.

Chaque année, les éditions Diane de Selliers publient un joyau de la littérature universelle, avec des illustrations qui en éclairent la portée. Après l'Apocalypse de saint Jean, le *Râmâyana* de Valmiki et *Le Cantique des oiseaux* d'Attâr, voici l'un des textes les plus audacieux et les plus illustres de la Renaissance, *L'Eloge de la Folie*, un essai qu'Erasme de Rotterdam composa en latin en 1509, après en avoir conçu les grandes lignes au cours de ses voyages à travers l'Europe, entre l'Allemagne et l'Italie. Aucune œuvre n'eut autant d'influence que celle-ci, puisqu'elle fut l'un des catalyseurs de la Réforme avant de devenir le bréviaire d'une humanité en quête de sa propre libération spirituelle, tout au long du XVIe siècle. Mêlant le burlesque et l'allégorie, Erasme y donne la parole à la déesse de la Folie en lui faisant faire son propre éloge, un éloge malicieux que le « prince des humanistes » transforme peu à peu en satire virulente : belle occasion, pour lui, de dénoncer les travers des théologiens aveugles, des faux érudits, des moines bornés ou des courtisans serviles de son époque, autant de cibles qui résument les superstitions et les débordements d'une société encore prisonnière des ténèbres moyenâgeuses – et incapable d'incarner les véritables idéaux chrétiens. Habilement dissimulé derrière les masques grimaçants de la folie, Erasme finit par plaider pour une nouvelle sagesse afin que les lumières du savoir triomphent de l'obscurantisme – et son ironie joyeuse n'a pas pris la moindre ride, comme si ce texte vieux de cinq siècles était notre contemporain. Remarquablement mis en scène par Diane de Selliers, cet *Eloge de la Folie* est illustré par près de 200 peintures de la Renaissance du Nord : toute la magie flamande, de Bosch à Bruegel en passant par les 82 dessins de Hans Holbein réalisés dans les marges de la seconde édition de l'ouvrage, en 1516 à Bâle. Un bonheur pour l'œil et pour l'esprit. **André Clavel**

A signaler la parution de l'intégralité des *Adages* d'Erasme, soit 5 volumes sous coffret, 5 440 p. Les Belles Lettres, 199 €

ITALIE, LE GRAND TOUR **Giovanni Fanelli et Barbara Mazza,** 352 p., Nicolas Chaudun, 50 €

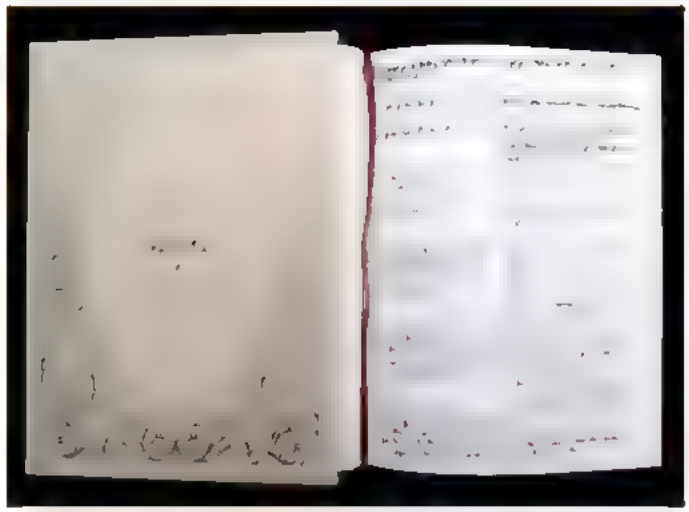
Au XIXe siècle, pour parfaire ses humanités, il fallait accomplir le « Grand Tour ». Artistes, écrivains et amateurs d'art se lançaient sur les routes d'Europe, préfigurant ainsi les premiers touristes. De toutes les destinations, l'Italie était la plus courue, pour la beauté de ses villes, ses sites antiques, son soleil. Cet élégant ouvrage raconte cette « odyssée culturelle », à travers 150 photographies anciennes, la plupart sépia, commentées avec des citations de Nietzsche, Barrès, Shelley, Dumas, Gautier, Stendhal, Zola ou Maupassant. Les grandes plumes de l'époque éclairent les images sur papier argentique, comme ce porche du palais des Doges vu par Henry James : « Vous traversez le portique orné avec un sentiment d'habitude et d'amitié, et le désir d'une ambiance fraîche et sombre. » Ou cette remarque de Mark Twain : « Tout le monde connaît l'image du Colisée : tout le monde reconnaît instantanément ce carton à chapeau à trous et à fenêtres dont un morceau a été rogné. » Du lac de Côme à Palerme, en passant par Rome, Florence, Ostie, Capri ou Pompéi, illustrations et textes dévoilent une Italie éternelle, miraculeusement préservée. **Tristan Savin**

GALERIE DE JONCKHEERE

BEAUX LIVRES

Un fou, huile sur bois attribuée à Jan Metsys, 40,5 x 31 cm, in *Eloge de la Folie*, Editions Diane de Selliers

LITTÉRATURE



LA BELLE ET LA BÊTE, LE MANUSCRIT Jean Cocteau,

Editions des Saints-Pères, 139 €

C'est une maison toute récente, née à la rentrée 2012 : les Editions des Saints-Pères. Une jeune structure spécialisée dans le bel ouvrage : reproduction d'un manuscrit marquant ou mythique, du fac-similé haut de gamme, des séries limitées à mille exemplaires numérotés à la main, imprimés sur papier luxueux et présentés dans un coffret frappé au fer à dorer. Après le manuscrit original d'*Hygiène de l'assassin* d'Amélie Nothomb en 2012, et de *L'Ecume des jours* de Boris Vian au printemps dernier, voici celui du scénario de *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau, dont on commémore le cinquantième anniversaire de la mort. Classé « trésor national » par l'Etat français, il a été acquis par le musée des Lettres et Manuscrits en 1996. Vous pouvez devenir un des mille collectionneurs à en disposer, ou à l'offrir. Daté de 1945, le manuscrit est structuré en deux parties : les indications narratives et techniques dans la colonne de gauche, les dialogues à droite. Ecriture, dessins et ratures donnent accès au processus mental et artistique à l'œuvre. Un accès aux coulisses d'une œuvre augmenté d'autoportraits et d'un texte rare, *Pas de bonne affaire sans amour*. Plus qu'une rareté : une petite magie. **Hubert Artus**

Disponible sur le site des Editions des Saints-Pères (www.lessaintsperes.fr), et en commande dans les librairies.

BIBLIOTHÈQUES, UNE HISTOIRE MONDIALE James W. P. Campbell et Will Pryce,

traduit de l'anglais par Odile Menegaux, Jezabel Traube et Christian Vair

336 p., Citadelles & Mazenod, 89 €

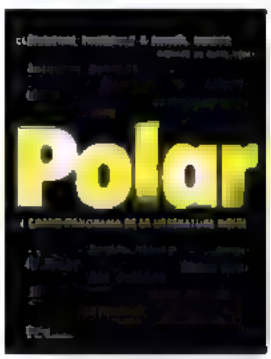
Etudiant en architecture, James W. P. Campbell s'était aperçu qu'un livre général sur l'architecture des bibliothèques n'existait pas. Il décida de le réaliser lui-même et de relater l'histoire de ces temples du savoir. Depuis la Mésopotamie ancienne jusqu'au Japon contemporain, leur architecture dut non seulement s'adapter à la transformation du livre mais surtout célébrer la conception que les hommes se firent de la culture. Conçu d'abord pour le regard, ce livre magnifique nous enseigne notamment que, devant les splendeurs austères ou baroques des grandes bibliothèques européennes, la nostalgie est un sentiment autorisé d'homme libre. **Jérôme Serri**

POLAR. LE GRAND PANORAMA DE LA LITTÉRATURE NOIRE

Clémentine Thiebault et **Mikaël Demets,**

230 p., Editions de la Martinière, 35 €

Sous le terme générique de « polar », les genres littéraires se déclinent à l'infini : roman noir, énigme, thriller, espionnage, mystère, judiciaire, historique ou encore policier. Si les dictionnaires, essais et encyclopédies ne manquent pas, réunissant toutes les œuvres et les auteurs avec sérieux, le *Grand Panorama* de Clémentine Thiébault et Mikaël Demets prône fièrement le parti pris. Il ne cherche pas l'exhaustivité mais une réflexion plus contemporaine, accompagnée d'une iconographie résonnante. En complément des grandes thématiques – le fait divers, l'histoire, le complot, la guerre, les déviances, le racisme, le capitalisme, la nature, la ville, la musique... –, on peut lire des portraits et des interviews d'auteurs français et étrangers qui sortent des sentiers battus. Histoire de rappeler que le polar est vivant et actuel. Populaire, au meilleur sens du terme. **Christine Ferniot**



PEINTURES MURALES EN FRANCE, XIIE-XVIE SIÈCLE

Robert Dulau et **Géraldine Albers**, 336 p., Citadelles & Mazenod, 150 €

De l'art du Moyen Age on connaît l'enluminure, la sculpture, le vitrail, moins la peinture murale. Aussi Robert Dulau et Géraldine Albers ont-ils raison de consacrer le premier chapitre de leur très beau livre à l'histoire de la réhabilitation de cette peinture. Cette redécouverte a débuté avec le regain d'intérêt pour le Moyen Age au XIXe siècle et s'est poursuivie jusqu'en 1937 avec la création au palais du Trocadéro d'une galerie de copies. Il s'agissait de proclamer l'antériorité de l'art français sur l'art italien. S'inscrivant dans cette tradition, nos deux auteurs introduisent leur propos en ces termes : « Au patrimoine culturel de la France on n'associe pas spontanément l'art de la fresque et des peintures murales, comme on le fait volontiers dans l'évocation de l'Italie avec Cimabue et Giotto, Simone Martini ou les frères Lorenzetti... Il existe pourtant bien en France des œuvres prestigieuses qu'un long oubli de la période médiévale contribua à éloigner de notre regard et de notre compréhension. » Suivent quinze chapitres traitant chacun d'un haut lieu de cet art français de la fresque. Peut-être y a-t-il une raison plus fondamentale à la situation en retrait de cet art ? Aussi conseillera-t-on la lecture du *Monde chrétien* d'André Malraux, absent de la bibliographie. Trois pages magistrales s'attachent en effet, au début du chapitre III de son introduction, à expliquer ce qui fait précisément notre « déception, souvent inavouée, devant l'ensemble de la peinture murale du Moyen Age ». Il faut donc avoir sous les yeux ces pages incontournables et le livre somptueusement illustré de Robert Dulau et Géraldine Albers. **J.S.**

VÉRONÈSE Alessandra Zamperini,

traduit de l'italien par Denis-Armand Canal, 350 p.,
Imprimerie nationale, 120 € jusqu'au 31 janvier 2014, ensuite 144 €.

On apprécie habituellement moins Véronèse (1528-1588) que ses contemporains. Il suffit toutefois d'ouvrir le livre d'Alessandra Zamperini pour se convertir immédiatement à son œuvre. Certes les grandes scènes religieuses ne nous touchent pas toutes ; dans certaines d'entre elles cependant, dont la magnificence nous laisse souvent indifférents, un détail isolé par le livre nous enthousiasme comme s'il nous révélait soudain la braise d'un chromatisme couvant sous le sujet, la singularité d'une écriture se déchaînant secrètement dans une forme. Comment ne pas aimer follement ces manches dont les plis font comme des empilements de bracelets, ces perles qui sous prétexte d'accrocher la lumière font des taches plus claires dans une chevelure ramassée en chignon ? Comment ne pas se laisser subjuguer par les remous des tissus qui répondent aux déchirements d'un ciel aussi nuageux que théâtral. A la Renaissance les scènes religieuses et celles de la mythologie se sont rejointes dans une même fiction, dans un même imaginaire qui appelait l'admiration comme le surnaturel avait, au Moyen Age, appelé la foi. Il y eut Florence. Il y eut Rome. Il y eut enfin Venise qui donna à cet irréel l'ampleur d'un immense poème dont la couleur était le plus puissant moyen. C'est d'elle et de son lyrisme que Véronèse et ses contemporains attendaient l'évidence d'un songe éclatant qui pût rivaliser avec la prose du monde. **J.S.**

PEINTURE/ BEAUX-ARTS

RAVENNE

Massimiliano David, traduit de l'italien par Nathalie Scholz, 288 p., Hazan, 115 €

Ravenne est avant tout la « ville des mosaïques ». Elle n'en reste pas moins une ville romaine qui, en tant que résidence impériale, joua un rôle politique majeur au Ve siècle. Massimiliano David, professeur d'archéologie antique à l'université de Bologne, nous fait découvrir dans le livre somptueux qu'il lui consacre la stratification des mémoires qui en font la singularité. Si le mausolée de Galla Placidia, le baptistère des Orthodoxes, la Chapelle archiépiscopale et les trois basiliques sont des trésors d'art byzantin bien connus, ce livre nous les revisite d'une manière exceptionnelle. Pavements, chapiteaux, mosaïques, architectures, sarcophages sont photographiés et mis en page de façon éblouissante. La double page à fond perdu associant pour le seul plaisir des yeux une mosaïque de « la ville paradisiaque » et un mur de briques du VIe siècle est peut-être la secrète signature d'un ouvrage qui, page après page, ne cesse de nous émouvoir.

Jérôme Serri

LE LIVRE DES MIRACLES Edition supervisée par Till-Holger Borchert et Joshua P. Waterman, 560 p., Taschen, 99,99 €

Le Livre des miracles porte mal son titre. En effet, on ne compte plus les catastrophes naturelles et les visions apocalyptiques dans ce somptueux ouvrage, qui reproduit un étrange manuscrit du milieu du XVIe siècle, emblématique de la période de la Réforme protestante. A la requête d'un mécène resté inconnu, ce recueil de gouaches commentées créé dans la cité d'Augsbourg compte près de deux cents représentations de phénomènes paranormaux ou de célèbres morceaux de l'Ancien Testament. L'arche de Noé et les exploits de Moïse ouvrent ce *Livre des miracles*, au ton naïf et aux couleurs saisissantes, avant d'enchaîner avec une longue série de scènes mystérieuses, qui auraient eu lieu entre l'Antiquité et le XVIe siècle (sans oublier quelques descriptions de l'Apocalypse selon saint Jean). Et tant et tant de passages de comètes et d'invasions de locustes. Les éruptions volcaniques, les tremblements de terre et les dragons survolant la Bohême ont des airs de punitions divines. Le Créateur peut toutefois avoir le sens de l'humour : voyez cette poule quadrupède, cette jument mettant bas un lièvre ou ce raisin poilu... Le Soleil (souvent souriant) peut avoir rendez-vous avec la Lune même si la météo n'est pas toujours aussi clémente – il peut pleuvoir du sang... Outre le fac-similé, cet élégant *Livre des miracles* nous est proposé dans un beau coffret noir, avec un livret revenant sur la genèse de cet objet décidément inclassable. Et à l'attrait aussi inexplicable que son contenu.

Baptiste Liger

MARCEL BROODTHAERS, LIVRE D'IMAGES 320 p., Flammarion, 65 €

« Pour Marcel Broodthaers, la moule est parfaite. Elle est à elle-même son propre monde et son propre modèle. [...] Vidée de sa valeur d'usage, cette moule est désormais vouée à n'être qu'un objet manipulable et interchangeable, c'est-à-dire un "objet d'art". » Ce digne héritier de Duchamp, né en 1924 à Bruxelles, ne commencera sa carrière de plasticien qu'à partir des années 1960 en enfouissant ses recueils de poésie dans du plâtre. Son œuvre va se situer dans le décalage créé entre le texte et l'image, utilisant la poésie – la sienne et celle de Mallarmé ou de Baudelaire – et la littérature associées à la peinture et aux matériaux les plus inattendus : coquilles d'œuf et de moule, et des supports très divers : photos, films, dessins... Ce riche livre d'images choisies par la fille de l'artiste rend ainsi compte d'une œuvre protéiforme et iconoclaste, associée au surréalisme, dont l'humour est toujours aussi corrosif.

Véronique Matrat

Floc'h INVENTAIRE
Conversation avec Jean-Luc Fromental
40 ans de création de cet artiste inclassable.
45 €

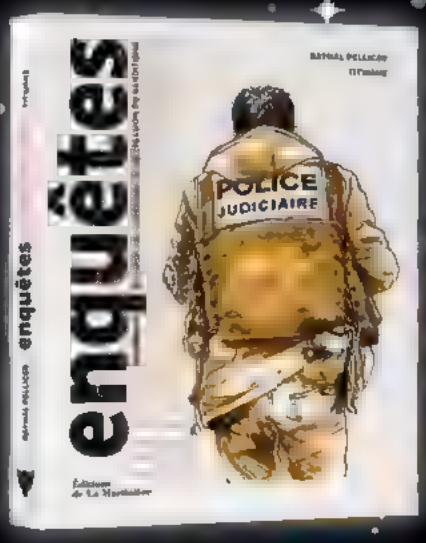
Propagande
Fabrice d'Almeida
50 méthodes de propagande décryptées en images.
40 €

Overdose de dinde et de marrons glacés?

MAIS TANT DE BELLES RAISONS D'AIMER NOËL!

Enquêtes générales
Raynal Pellicer & Titwane
Un roman graphique au cœur de la Police judiciaire.
35 €

Marguerite Duras
Laëtitia Cénac
Portrait illustré d'une icône de la littérature.
32 €



Polar
Clémentine Thiébault
Cartographie du roman noir sous toutes ses facettes.
35 €

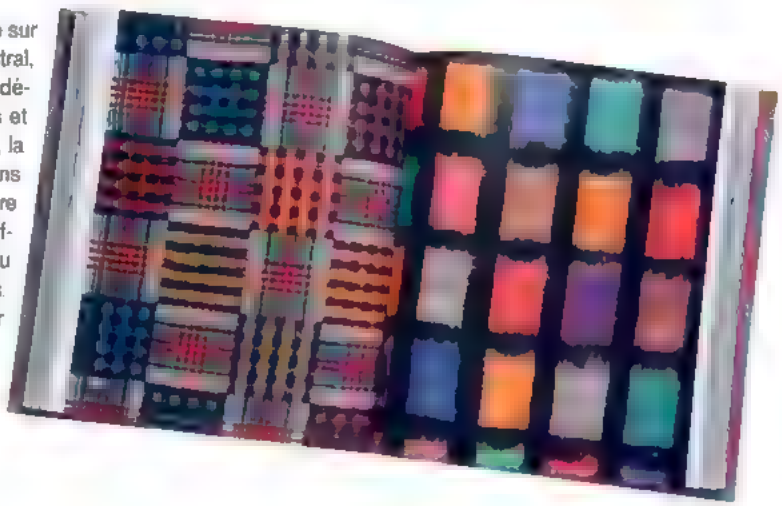
Retrouvez-nous sur...
www.editionsdelamartiniere.fr
@ed_lamartiniere

Éditions de La Martinière

MODE/ART DE VIVRE

TEXTILES. L'ART DES COULEURS ET DE LA FORME Mary Shoeser,

Traduit de l'anglais par Guy Ledoré, 568 p., Flammarion, 75 €



En retraçant l'histoire du textile, Mary Shoeser insiste sur la dimension esthétique de cet art unique et ancestral, longtemps considéré comme mineur ou simplement décoratif. Les nombreuses illustrations de textiles anciens et contemporains de son livre en révèlent à la fois la beauté, la richesse créative, et l'importance culturelle et spirituelle. Sans se perdre dans des analyses techniques trop pointues, l'auteure invite à regarder les textiles comme autant de textes à déchiffrer, mais aussi comme des surfaces expressives où le jeu de la forme et des couleurs opère directement sur les sens. Un beau livre, à l'effet quasi hypnotique, qui plonge le lecteur dans l'univers enchevêtré de cet art visuel autant que sensoriel où les fibres sont comme des extensions de la voix et de la peau humaines. **Bérengère Birée**

ROMAN D'UNE GARDE-ROBE. LE CHIC D'UNE PARISIENNE DE LA BELLE ÉPOQUE AUX ANNÉES 30

Textes de Sophie Grossiord, Charlotte Lacour-Veyranne, Jean-Charles Vimaux, Jacqueline Dumaine, Charlotte Piot et Eléonore Richer, 226 p., Paris Musées, 35 €

L'élégance parisienne n'est pas seulement une image publicitaire pour la Fashion Week, comme nous le prouve Alice Alleaume. Alice fut première vendeuse chez Chéruit, place Vendôme, de 1912 à 1923. C'est sa garde-robe qui est présentée et surtout son évolution, au rythme de la mode du Paris du début du XX[e] siècle. Le livre fait écho à l'exposition organisée, hors les murs, par le Palais Galliera au musée Carnavalet, jusqu'au 16 mars 2014. Cette collection de vêtements et accessoires est une des plus complètes de l'époque. Elle réunit des robes Chéruit, Lanvin et Worth, grands noms de la couture, mais aussi chaussures, sacs, chapeaux et même maillots de bain et pyjamas. Si Alice est influencée par sa mère Adèle, « couturière en robes », et par Hortense, sa sœur aînée, première vendeuse chez Worth, elle a su ensuite se distinguer par la sûreté de son goût. Grâce aux modèles sortis de son armoire, c'est tout le monde de la couture que l'on découvre. Et lorsqu'on ferme le livre, on se sent comme drapée d'un des ensembles d'Alice. **Laure Blanchelande**

LE MONDE SELON KARL

Edité par Jean-Christophe Napias sous la direction de Patrick Maunès, 176 p., Flammarion, 25 €

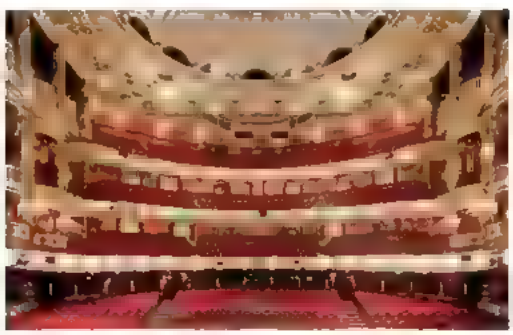
Comme le souligne si justement Patrick Maunès dans sa préface, le prince absolu du prêt-à-porter est un « irrégulier ». Un « forcené du présent ». Un « esprit libre » doté du « sens de la pique et de la pointe ». Le très cultivé Karl Lagerfeld, dont on savoure toute l'intelligence et tout l'humour dans cet élégant volume relié avec plus de 80 illustrations. On y découvre un étonnant autoportrait de l'excentrique qui ne boit pas de boissons chaudes, prétend ne jamais manger, déteste les vacances, milite pour la journée de quarante-huit heures, fonctionne à l'instinct. Et qui affirme malicieusement : « Etre heureux ? Non, je ne suis pas si ambitieux. » **Alexandre Fillon**

MUSIQUE

TOUT VERDI Sous la direction de **Bertrand Dermoncourt**, 896 p., Bouquins/Robert Laffont, 30 €

A l'image qui exprime l'homme que fut Giuseppe Verdi (1813-1901) et son œuvre, le portrait peint en 1886 par Giovanni Boldini, qui immortalisa son caractère énergique, volontaire et intraitable, il faudra associer *Tout Verdi*, l'ouvrage collectif qui les décrit et les explique sous les angles de la création, des sources, de la réception et de l'influence. Biographie, œuvre musicale, correspondance : les contributeurs tirent le meilleur de la science « verdienne » accumulée. Le préfacier, Dominique Fernandez, tire, lui, le meilleur d'une colère. L'écrivain et académicien moque les mélomanes qui font la fine oreille au prétexte que Verdi aurait sacrifié au style « pompier » (à propos, par exemple, des trompettes d'*Aïda*) alors que leur échappe la portée satirique de l'effet. Hugolien à ses débuts, plus classique sur la fin, Verdi aurait pu se laisser terrasser par les drames et les échecs. Il les surmonta magistralement. En digne fils de l'Italie, plus qu'en romantique, lui qu'insupportaient la pusillanimité et les jugements hâtifs des gens de l'Opéra de Paris. « Je crois à l'inspiration, écrivait-il à Camille du Locle ; vous autres, à la facture. » **Ph.D.**

LES PLUS BEAUX OPÉRAS DU MONDE **Guillaume de Laubier** (photographies) & **Antoine Pecqueur** (textes), 240 p., La Martinière, 45 €



Offrez-vous une excursion au cœur de trente grands théâtres ou opéras, de Bayreuth à Moscou, de Londres à Venise, de Chicago à Oslo. Enjeux de fierté nationale, tous exaltent le grandiose. Laissez-vous bercer par les couleurs et les tons, or et rouge, tandis que la froideur du métal et du cristal concerte avec la chaleur du bois et du velours. Musicien (spécialiste du basson) et journaliste (*Mezzo*, *Classica*), Antoine Pecqueur souligne les évolutions architecturales, telles que les balcons ouverts, en galerie (introduits par Victor Louis pour le Grand Théâtre, à Bordeaux). Ces hauts lieux de culture rivalisent avec les lieux de culte, à l'instar du théâtre Farnèse, à Parme, joyau de la Renaissance, où flotte une atmosphère coliséenne, comme si le rappel de la grossière cruauté des jeux du cirque donnait plus de prix aux délices, chuchotées ou clamées, de l'art lyrique. **Ph.D.**

CINÉMA

INGRID BERGMAN sous la direction d'Isabella Rossellini et de Lothar Schirmer, 532 p., Actes Sud/Institut Lumière, 78 €

« Je me suis toujours considérée comme un cheval de cirque. » C'est ainsi que se voyait Ingrid Bergman, dans un entretien avec John Kobal, reproduit en introduction de l'extraordinaire beau livre qui lui est consacré. « Ma vie semble fantastique, ajoute-t-elle, parce que je n'ai jamais eu vraiment à me battre pour réussir. » Et pourtant, le destin de la comédienne suédoise ne s'ouvrait pas sous les meilleurs auspices, elle qui fut orpheline de mère à trois ans, et de père neuf ans plus tard. La famille est d'ailleurs au cœur de cet ouvrage – supervisé par Lothar Schirmer et Isabella Rossellini –, à l'image de la célèbre photo, quasi sulpicienne, de David Seymour, représentant l'actrice, son mari Robert Rossellini et leurs trois enfants. Si la vie amoureuse de la star est évoquée (saviez-vous qu'elle avait eu une aventure avec Robert Capa ?), cet album laisse surtout la part belle à la carrière, entre l'Europe et Hollywood de la star de *Casablanca*, grâce à des photos de film (certaines furent détournées par Andy Warhol) ou de tournage très glamour. Après lecture, comment ne pas avoir envie de revoir *Les Enchaînés* de Hitchcock (que l'actrice éconduit, sans qu'il lui en tienne rigueur), *Elena et les hommes* de Renoir ou *Sonate d'automne* de l'autre Bergman ? L'expérience est d'autant plus troublante que l'on voit, au fil des pages, le visage d'Ingrid Bergman évoluer, atteindre une beauté proche de l'abstraction et, lentement, pas à pas, se faner. Les paillettes n'empêchent pas l'émotion. **Baptiste Liger**

PASOLINI ROMA sous la direction de Jordi Ballo, 264 p., Flammarion/Skira/La Cinémathèque française, 35,50 €

« Approcher Pasolini, dans ses rapports avec la ville de Rome, c'est entrer de plain-pied dans tout ce qui le constitue et le définit : la poésie, la politique, le sexe, l'amitié, le cinéma. » Tiré de la préface du catalogue de l'exposition *Pasolini Roma*, ce petit résumé donne une idée précise des liens entre le créateur d'*Accattone* et sa chère cité. Mêlant portraits de famille, documents de tournage, photos de film et œuvres picturales diverses, cet objet laisse aussi la part belle aux textes, aussi bien des extraits de correspondances que des entretiens ou des poèmes. En parallèle, on imagine que Pasolini aurait adoré *Les Invisibles* (Hoebeke), petit album du cinéaste Sébastien Lifshitz (connu pour le film éponyme) qui compile de nombreux et touchants clichés de couples homosexuels, pris entre 1900 et 1960. **B.L.**

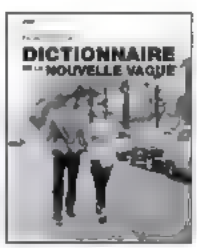
MICHAEL CIMINO – LES VOIX PERDUES DE L'AMÉRIQUE

Jean-Baptiste Thoret, 294 p., Flammarion, 21,90 €

Une biographie classique était prévue au départ : celle d'un cinéaste célébré pour *Voyage au bout de l'enfer* (1979), massacré pour *La Porte du paradis* (1980), ignoré depuis. Mais son auteur, Jean-Baptiste Thoret, fut invité à suivre Cimino en voiture. Résultat : un voyage cérébral dans un Ouest à la fois réel et fantasmatique, sorte « d'endroit mystérieux où l'homme blessé vient guérir de ses blessures psychologiques et artistiques ». Un ouvrage thématique et cinéphilique, où Cimino raconte ses films par leurs décors. **Hubert Artus**

DICTIONNAIRE DE LA NOUVELLE VAGUE

Noël Simsolo, 496 p., Flammarion, 28 €



La somme de Noël Simsolo constitue le récapitulatif idéal d'une Nouvelle Vague que le critique fait naître avec Balzac et se poursuivre aujourd'hui avec Arnaud Desplechin. Ce *Dictionnaire* épatant emballe avec son refus des vaches sacrées, ses entrées sur des grands noms de l'époque oubliés et sa manière de montrer les échos de la vague à travers le monde. **Alexandre Fillon**

PHOTO

KENNEDY. CHRONIQUE D'UN DESTIN

Jacques Lowe, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alain Bories, 256 p., Gallimard, 29,90 €

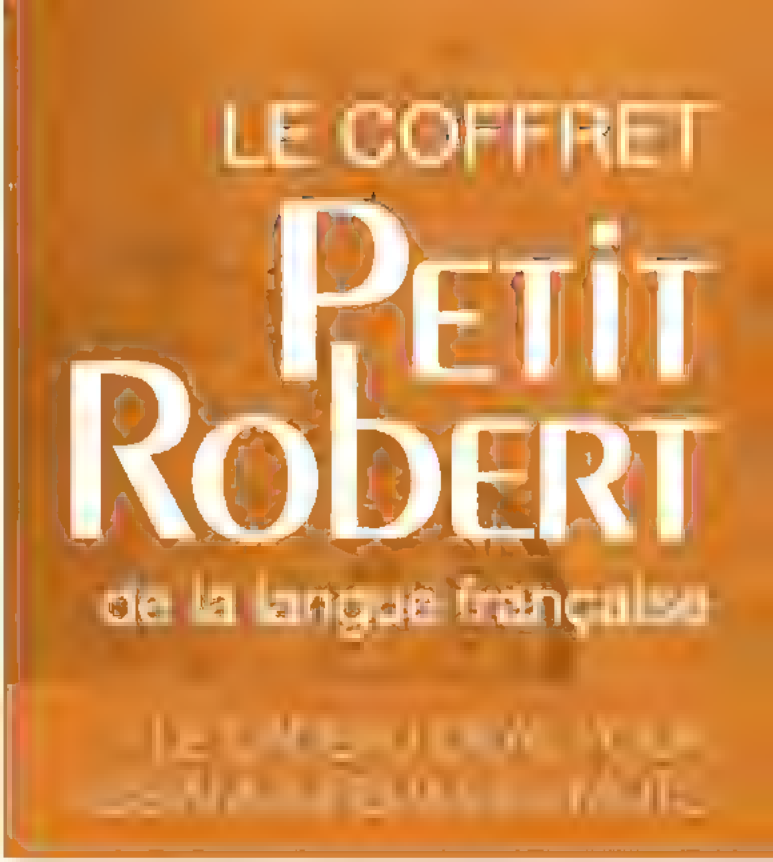
Parmi la somme d'ouvrages consacrés à John Fitzgerald Kennedy pour marquer les cinquante ans de son assassinat à Dallas le 22 novembre 1963, celui-ci est le plus remarquable, dans tous les sens du terme. Il présente en effet plus de 250 photos réalisées par le photographe personnel de JFK depuis 1958, Jacques Lowe, d'origine allemande, qui a largement contribué au mythe du président « le plus photogénique du siècle », comme l'écrit Marc Dugain en préface de cet album très émouvant. Car, au-delà des images officielles, nombre de planches-contacts et de tirages inédits, miraculeusement retrouvés dans diverses collections, montrent l'intimité du couple Kennedy sans voyeurisme aucun. Un livre plein de vie, pas un mausolée...

Delphine Peras

LA MAISON AUX QUINZE CLEFS

Frank Horvat, 320 p., Terre Bleue, 55 €

Contrairement à d'autres photographes ayant une griffe immédiatement reconnaissable, il est difficile de définir le style de Frank Horvat. Depuis près de soixante-dix ans, ce caméléon de l'image, ayant abordé toutes les techniques, a aussi bien touché au reportage qu'à la mode, aux portraits qu'aux photographies de sculptures – quitte à déplacer les codes des différents genres. L'une des bonnes idées de *La Maison aux quinze clefs* est justement de montrer les différentes facettes d'Horvat à travers des fils conducteurs parfois surprenants qui, finalement, se recoupent : « lumière », « condition humaine », « œil à œil », « pas à sa place », « autoportraits », etc. On admirera particulièrement ses portraits d'arbres, ses jeux de faux-semblants, ses visages si expressifs. Voici les clefs... **B.L.**



OFFERT

1 an d'accès à l'édition numérique
+ un carnet d'écriture

LE ROBERT
www.lepetitrobert.fr

YouTube

ILLUSTRATION

INVENTAIRE Floc'h, 224 p., La Martinière, 45 €

Son style graphique est chic et inimitable. Le bel *Inventaire* de Floc'h que propose La Martinière est une somme rêvée à ne pas manquer et à garder précieusement dans sa bibliothèque. Le portrait idéal d'une œuvre et de son créateur, servi par une maquette et une mise en pages impeccables. Au fil d'une riche conversation avec son « cher Fromental », l'illustrateur et peintre remonte le cours de sa riche carrière. Fils d'imprimeur, enfant des années 1960, Floc'h s'est toujours défié de l'air du temps et a tenu sa ligne. On navigue avec le plus grand plaisir entre *Le Rendez-Vous de Sevenoaks* paru en 1977 et *Villa Mauresque*, sous-titre *Somerset Maugham et les siens*, publié cette année. Deux sommets cosignés avec François Rivière. Passe par la bande dessinée, où il dit n'avoir jamais été heureux, celui qui ne craint que l'apesanteur s'est montré aussi à l'aise dans l'épure que dans le détail. Jamais dans l'ironie ou la caricature, Floc'h aime les mises en abyme et ne cache pas son goût pour le faux et l'illusion. Comme en attestent ses couvertures du *New Yorker* et de *Lire* ou ses affiches de films d'Alain Resnais et de Woody Allen. **Alexandre Fillon**

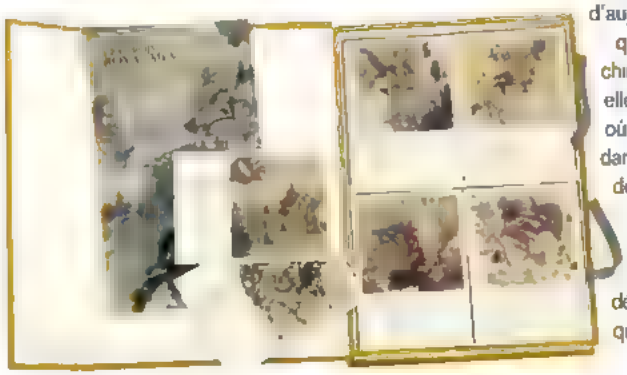
TOUT GASTON Franquin, 4 volumes sous coffret, Dupuis, 199 €

M'enfin ! Seize ans après la mort de Franquin, voilà donc la toute première intégrale *Gaston Lagaffe*, livrée dans un somptueux coffret. Soit près de mille gags déroulés dans l'ordre chronologique, et dans leur format d'origine : strips de 1957 à 1959, demi-planches à l'italienne jusqu'en 1966, et grand format au fil de deux tomes courant de 1966 à 1996. L'occasion pour l'amateur de gaffes en tout genre de redécouvrir l'univers de ce génial antihéros en jeans et espadrilles, flanqué d'acolytes aussi mémorables que Prunelle, De Mesmaeker, Longtarin, mademoiselle Jeanne, ou encore Jules-de-chez-Smith-en-face. Compagnon de ce coffret pesant son poids de boîtes de conserve, un livret de 32 pages revient sur l'histoire éditoriale du rêveur Gaston, ainsi que sur l'entreprise de recolorisation de l'œuvre, présentée pour la première fois, telle que Franquin le désirait. Une somme indispensable – à condition, évidemment, de bien vouloir y mettre le prix... « Rogntudju ! » **Julien Bisson**

LES TROIS ROYAUMES 30 tomes, Editions Fei, 89 €

Les éditions Fei avaient proposé l'an dernier un superbe coffret réunissant l'intégralité de l'un des quatre grands classiques de la littérature chinoise, *Au bord de l'eau*, en version dessinée. Cette publication hors norme, très risquée, s'était vendue comme des petits pains. Ils rééditent (c'est le mot) l'aventure en sortant ce nouveau coffret, rassemblant trente livrets de format oblong, représentant un total de 3 960 pages. La version ici traduite date de 1956. Comme la précédente, elle témoigne de l'effort du pouvoir maoïste pour populariser une histoire ambiguë, dont on voit bien qu'elle pouvait servir les desseins du régime communiste en étalant au grand jour les turpitudes de l'ancien régime.

Même sans cette instrumentalisation-là, *Les Trois Royaumes* constituent un réservoir inépuisable de récits de ruses stratégiques et de prouesses épiques dans lequel l'imaginaire populaire n'a jamais cessé de puiser depuis plusieurs siècles. Quant à la leçon que le lecteur d'aujourd'hui peut en retenir – qu'il soit occidental ou chinois –, elle est d'époque, elle aussi : voici un monde où, loin de toute transcendance, règnent les rapports de forces, mâtinés seulement d'une sorte de mélancolie crépusculaire qui saisit les héros se découvrant, au final, en vainqueurs vaincus. **P.O.**



QUELQUES COLLECTIONNEURS Pierre Le-Tan, 128 p., Flammarion, 20 €

Collectionner est le seul sport qui convient à Pierre Le-Tan. Lequel tient ce goût d'un père peintre qui l'emmenait chez les antiquaires et au marché aux puces. Le dessinateur croise rencontres et souvenirs tout en brossant le portrait de quelques excentriques portés sur les verreries, les céramiques ou les papiers froissés. L'occasion de dire l'importance de la découverte et de l'acquisition, et le côté éphémère de toute collection. **A.F.**

HUMOUR

MANIFESTE AU BUREAU

Claire Faÿ, 110 p., Les Arènes, 11,90 €

Voilà le livre parfait pour se venger des collègues toxiques... ou pour se marrer un grand coup dans l'open space ! En une centaine de tracts détachables, ce *Manifeste au bureau* propose de passer pour vous les messages qui fâchent : « Cherche carotte pour avancer », « Tais-toi je t'écoute », ou encore « Non aux mails le w-e ». A distribuer sans modération ! **J.B.**

COMMENT DEVENIR UN NINJA GRATUITEMENT ?

Josselin Bordat et **Olivier Laude,** 160 p., J'ai lu, 5 €

Que celui qui n'a jamais fait une recherche stupide sur un moteur de recherche jette la première pierre à Josselin Bordat et Olivier Laude. Les deux complices ont en effet recensé et compilé dans *Comment devenir un ninja gratuitement* ? plus d'un millier de requêtes improbables sur tout et n'importe quoi – si possible, en dessous de la ceinture... Tiens, à quoi ressemble un « éplucheur honnête » ? Ou un « fisc fucking » ? **B.L.**

DE ZÉRO À Z

Plonk & Replonk, 96 p., Hoëbeke, 19,50 €

Reconnu d'inutilité publique, Plonk & Replonk est un collectif d'artistes suisses, producteurs de cartes postales, collages et autres fariboles. Leur ouvrage est publié sous la caution morale de sa majesté Helvetus IV. Il permet de redécouvrir des métiers d'antan, comme baffeur de requins, ou les jeux insouciants du Berry : la course aux zèbres. Ou encore de croiser un ogre importuné par les nains du jardin botanique... On l'aura compris, Plonk & Replonk sont des génies de l'absurde. Daniel Pennac l'écrit dans sa préface : avec eux, les Suisses se marrent et se remarrent. Ce livre n'est pas nécessaire. Il est indispensable en ces temps moroses. **Tristan Savin**

VOYAGES

JAPAN BOOK Jean-Luc Toula-Breysse et Véronique Durruty, 224 p., La Martinière, 38 €

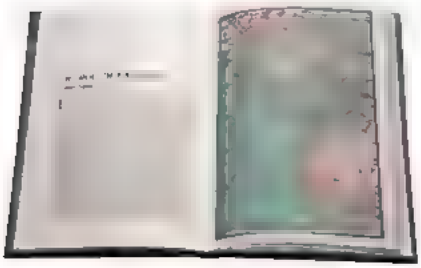
Son titre l'indique : c'est un carnet de voyage nippon. Avec beaucoup d'images. Jean-Luc Toula-Breysse, journaliste spécialiste de l'Asie, auteur de livres sur le bouddhisme, et la photographe Véronique Durruty l'ont voulu « intime et subjectif ». De « l'esprit kimono » à la cérémonie du thé, de l'incarnation du beau aux bains publics ou du shinto au fugu, rien ou presque de ce qui constitue la singularité de l'archipel n'est oublié : saisons, volcans, mangas, kawaï, lolitas, unité sociale, « aliments », robots humanoïdes du futur. Ni la culture, ni la gastronomie (du bento à l'umami, cette « cinquième saveur »), ni la religion, ni même les drames. On y apprend, notamment, que la fleur de cerisier, « image fugace de la vie », est l'emblème des samouraïs. Ou encore que le buto, « danse des ténèbres » toujours en mouvement, fut notamment influencé par Lautréamont et Artaud. Des focus sont consacrés à des particularités éclairantes, comme le cinéma pornographique, ou, dans un autre genre, Tsukiji, le plus grand marché au poisson du monde, « ventre de Tokyo ». L'originalité de la mise en page et des prises de vue nous fait redécouvrir un peuple fascinant, que l'on croit parfois connaître mais qui continue à nous échapper. Un pays « mystifiant », comme l'écrivait Nicolas Bouvier, qui y séjourna longtemps. Comme le dit un adage zen cité en exergue : « L'homme le plus averti est celui qui ne sait rien. »

Tristan Savin

ATLAS DES LIEUX MAUDITS

Olivier Le Carrer, 134 p., Arthaud, 25 €

Journaliste passionné de cartographie, Olivier Le Carrer a eu l'amusante idée de recenser les contrées infréquentables du globe. Son inventaire joliment illustré en comporte une quarantaine, du triangle des Bermudes à la fameuse maison hantée d'Amityville, mais aussi une réserve zambienne envahie de chauves-souris, une forêt japonaise dévolue aux suicides, la maudite Vallée des Rois, un coin du Sahara réservé aux naufragés, un lagon empoisonné des Maldives... Légendes, superstitions et phénomènes mystérieux qui inciteraient presque à partir à l'aventure.



T.S.

ANGKOR : NAISSANCE D'UN MYTHE

sous la direction de **Pierre Baptiste** et **Thierry Zéphyr,** 304 p., Gallimard, 49 €

L'exposition présentée au musée Guimet à Paris constituait déjà un des temps forts de l'automne culturel. Son catalogue se montre à la hauteur de l'événement, et vient rendre justice à cette passionnante rétrospective du travail de Louis Delaporte sur le site d'Angkor. Explorateur et marin, ce dernier entreprit de constituer dès 1873 la première collection d'art khmer : statues, moulages, dessins et plans. Une mission qui contribua à donner naissance au mythe d'Angkor, célébré lors des Expositions coloniales, et magnifiquement restitué dans cet ouvrage au gré de quelque 380 illustrations et détails architecturaux. Un panorama historique et artistique époustouflant.

J.B.

LISBONNE sous la direction de Luisa Braz de Oliveira,

1 170 p., Bouquins/Robert Laffont, 32 €

À la fois anthologie et dictionnaire, ce volume très complet raconte l'histoire de Lisbonne et propose des promenades littéraires dans la capitale portugaise. Poètes et écrivains lusophones (Fernando Pessoa, Roberto Soares, Antonio Tabucchi) mais aussi français (Michel Déon, Jean Giraudoux, Olivier Rolin) nous entraînent dans le labyrinthe lisboète, explorent l'âme d'une cité mystérieuse, port ouvert sur le monde et métropole baroque.

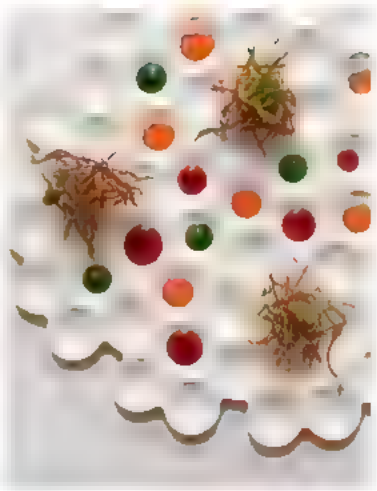
T.S.

Sous le sapin, des cadeaux qui vous parlent.

PLUS DE 500 LIVRES AUDIO À DÉCOUVRIR EN LIBRAIRIE ET SUR [illegible]

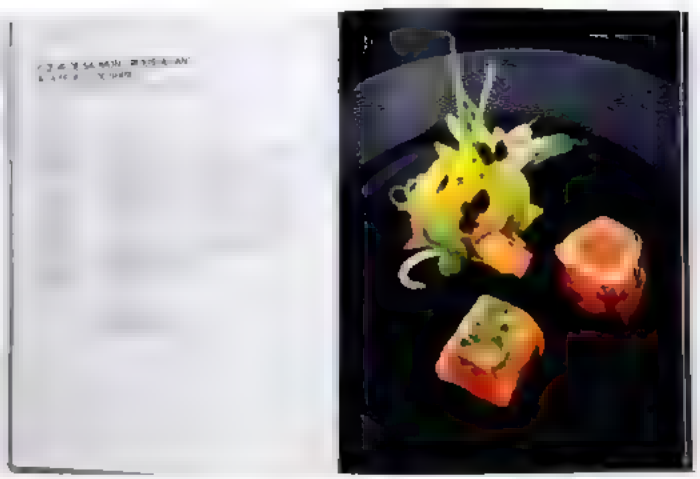
audiolib
écoutez, c'est un livre !

CUISINE



JEAN-FRANÇOIS PIÈGE Photographies de Stéphane de Bourgies, 240 p., Flammarion, 55 €

« Il est des livres dont le souvenir habite toute une vie », écrit le très médiatique chef Piège (révélé au grand public par l'émission *Top Chef*). Dans son cas, il s'agit de livres de cuisine : « La recette crée une complicité entre le lecteur et l'auteur, entre le goûteur et le cuisinier », explique-t-il en avant-propos de ce bien bel ouvrage dans lequel il livre ses créations et son histoire. Ancien chef des Ambassadeurs (restaurant de l'hôtel Crillon), Jean-François Piège avait obtenu trois étoiles en secondant Alain Ducasse au Plaza Athenée, puis directement deux étoiles en 2011 pour le nouvel établissement parisien qui porte son nom. Il était peu après désigné « chef de l'année » par ses pairs. Son livre est construit en plusieurs menus distincts : grignotages (« moment essentiel qui débute chaque repas »), règles du jeu (« combinaisons d'une inspiration et d'une logique culinaire »), signatures et essentiels. Le dressage des assiettes, très étudié, révèle l'inventivité de ce perfectionniste : associations originales mais accords parfaits, inspiration champêtre et maîtrise. Les photographies épurées du portraitiste Stéphane de Bourgies mettent parfaitement en valeur la singularité des plats. Comme cette truffe blanche servie sur des pâtes à la farine de châtaigne, avec un bouillon de poule beurre noisette (on en salive). Et pour démontrer l'utilité des livres de cuisine, le chef engage son lecteur à s'approprier ces (300) belles recettes inédites. **Tristan Savin**



LE CINQ Eric Briffard et Chihiro Masui

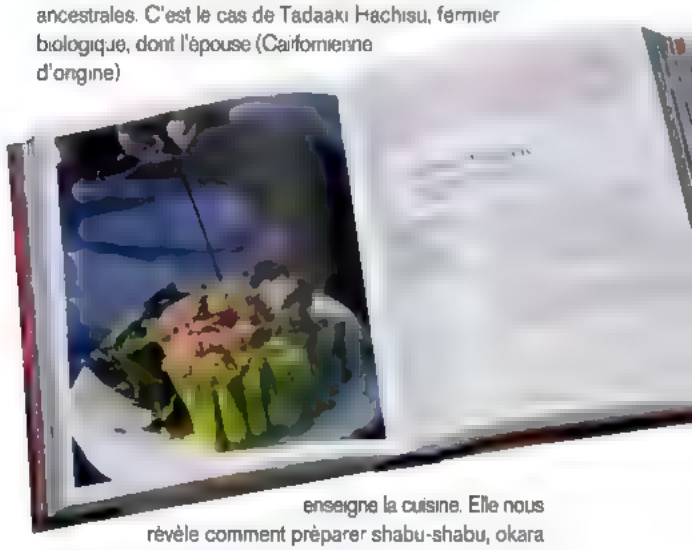
Photographies de Richard Haughton, 352 p., Glénat, 39 €

Voici un livre à la hauteur d'un chef bi-étoilé – en l'occurrence celui du Cinq, le restaurant du prestigieux palace parisien George V. Eric Briffard. Elégance, luxe discret, qualité des photos, mise en page soignée... On peut en dire autant de sa cuisine : qualité des produits, dressage parfait, légèreté omniprésente. Produits de la mer et légumes sont à l'honneur. Lotte en chemise d'aigues non, saint-jacques marinées navet kabu au cédrat, lapereau aux poulpos et salicornes, crevette obsiblue courgette violon au sésame : on se régale à chaque page de ce pavé (de saumon cru).

Comme le souligne son ancien mentor, Joël Robuchon, dans la préface, Briffard, bien que Bourguignon et Meilleur Ouvrier de France (en 1994), est influencé – et c'est tant mieux – par la cuisine nippone : son style est épuré, artistique. A l'image de cet ouvrage impeccable, réédition plus abordable d'un succès de librairie. **T.S.**

JAPON, LA CUISINE À LA FERME Nancy Singleton Hachisu, 388 p., Philippe Picquier, 43 €

Lorsque Philippe Picquier, éditeur spécialisé dans les ouvrages consacrés à l'Asie, publie un beau livre, il ne fait pas les choses à moitié. Celui-ci, richement illustré, au dos relié de toile, préfacé par Joël Robuchon (qui le qualifie de « véritable encyclopédie moderne »), nous fait découvrir un Japon méconnu. Celui des fermes (eh oui, il en reste) où l'on pratique encore les techniques culinaires ancestrales. C'est le cas de Tadaaki Hachisu, fermier biologique, dont l'épouse (Californienne d'origine)



enseigne la cuisine. Elle nous révèle comment préparer shabu-shabu, okara sauté aux légumes, chou-fleur au miso et au sésame, bonite grillée au gingembre, papillotes de bar au saké, sorbet à la prune... On s'y croirait. **T.S.**

DESIGN

L'ARCHITECTURE DANS LES ARBRES

Collectif, 512 p., Place des Victoires, 39 95 €

Qui n'a pas rêvé de vivre perché au sommet des arbres, d'écouter les oiseaux et de tutoyer les nuages ? Terrasses élevées, refuges pour penseurs, cabanes pour enfants, maisons hors norme ou châteaux miniatures, tout peut être imaginé. Pour ces cinquante projets, situés pour la plupart dans les pays anglo-saxons et au Japon, les architectes se sont éclatés. Même les échelles et les escaliers d'accès sortent des sentiers battus. Des nids de branches tressées aux lodges luxueux, des observatoires enroulés autour des troncs aux chambres de bois et corde pour deux frères, il n'y a pas de limites à la créativité. Comme si les branches et les feuilles avaient une action magique sur les constructeurs. **Françoise Monier**

800 AVIONS DE LÉGENDE

322 p., Larousse, 34.90 €

Relatant dix périodes, des années 1880 à nos jours, du ballon des frères Montgolfier (1783) à l'Airbus A 350-800, cet album de conception (très) britannique met l'accent sur les plus puissants et plus innovants aérostats, aérones et engins spéciaux. La version française est le fruit de quatre traducteurs. L'ancien pilote de chasse Pierre-Alain Antoine en a assuré l'adaptation. Il faut saluer l'iconographie, ses plans variés (de la silhouette à l'aperçu, de l'aperçu au micro-détail), l'entrelacement du récit épique (les pionniers, les débuts de l'aviation commerciale, la course aux records, le franchissement du mur du son, les énergies alternatives), du récit technique (les moteurs de légende) et du corollaire architectural (la conception des aéroports). Hélas, le maître d'ouvrage ne traite pas équitablement tous les constructeurs, français notamment. Deux pages sur l'Eurofighter Typhoon, aucune image du Rafale. Cette réserve mise à part, quel jeune ou grand enfant serait insensible à la beauté de tant de prodigieux coucous ? **Ph.D.**

Nouveauté en librairie

LES MOTS CROISÉS du PETIT ROBERT

Cahier 2

LES MOTS CROISÉS du PETIT

Cahier 1

LES MOTS CROISÉS du PETIT ROBERT

Tout l'univers du Petit Robert en 50 grilles thématiques

A PARAÎTRE EN AVRIL 2014

DÉJÀ DISPONIBLE

Un véritable parcours d'énigmes à travers
50 grilles thématiques
les monuments du monde, Jules Verne, la conquête de l'espace, l'Égypte antique, l'histoire de France, les peintres .

Le Robert des jeux de lettres

LE ROBERT

Le Robert

HISTOIRE

UNE JOURNÉE AU MOYEN ÂGE

Arsenio et Chiara Frugoni, traduit de l'italien par Lucien d'Azay, 292 p., Les Belles Lettres, 25,50 €

Chiara Frugoni est une médiéviste qui a à cœur de « réhabiliter » un Moyen Age qui n'est pas moyenâgeux. Les siècles obscurs ont leurs Lumières. Chiara Frugoni l'a démontré savoureusement dans son *Moyen Age sur le bout du nez* (Les Belles Lettres, 2011). Ne doit-on pas, en effet, à cette période les lunettes, le papier, les banques, les boutons de culotte, les fourchettes, les spaghettis, le purgatoire et même le père Noël ? Un jour le père de Chiara, Arsenio, grand médiéviste lui aussi, écrivit un simple article, mais lumineux : « Histoire d'une journée dans une ville au Moyen Age ». Sa fille reprend les intuitions du père, les illustre – plus de 500 reproductions de tableaux et de fresques –, les commente et les développe. Un pieux et somptueux hommage filial. **Marc Riglet**

FEMMES DE DICTATEUR. L'ALBUM

Diane Ducret, 290 p., Perrin, 29,90 €

Ils s'appelaient Mussolini, Staline, Hitler ou Mao, tous dictateurs mais aussi tyrans domestiques, inquiets de renvoyer une bonne image virile au reste du monde. Leurs femmes, épouses ou maîtresses, ne sont souvent que de vagues prénoms sur des photos floues : grandes bourgeoises amoureuses, anciennes starlettes, paysannes un peu frustes ou jeunes militantes fiévreuses. Diane Ducret poursuit sa passionnante galerie de tableaux entamée en 2011. Elle a nourri de photos rares et de documents étonnants. Les petites fiancées ont désormais un visage, souriant ou docile, sensuel ou triomphant. A chaque page, l'ego démesuré de ces Duce, Kaiser ou Guide nous saute plus vivement aux yeux, entre ricanement et répulsion. **Christine Ferniot**

LE PROPRE ET LE SALE

Georges Vigarello, 280 p., Seuil, 39 €

S'il existe des livres destinés à être lus dans les toilettes, d'autres sont idéaux pour la salle de bains. C'est le cas du dernier bijou de Georges Vigarello, *Le Propre et le Sale*. Après avoir écrit sur les pratiques de santé, la beauté ou l'obésité, ce grand spécialiste du corps nous propose une histoire illustrée de l'hygiène depuis le Moyen Age, qui met en lumière le « polissage de la conduite » et l'« accroissement de l'espace privé et de l'autocontrainte ». A travers des toiles d'individus au bain ou des gravures de magnifiques toilettes féminines, on découvre les différentes approches des ablutions (esthétiques ? médicales ? sociales ?), les changements dans les rapports au linge et à l'eau (et sa domestication) et les interprétations de la netteté de la peau. Du travail propre. **B.L.**

BAÏONNETTE AUX CRAYONS. CARICATURES ET PROPAGANDE DE LA GRANDE GUERRE

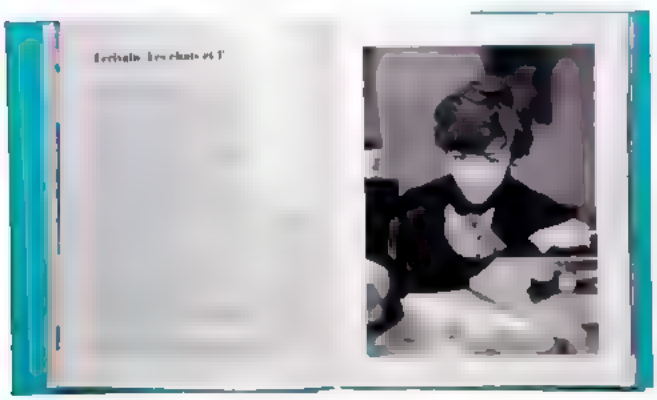
Jean-Pierre Auclert, 208 p., Grund, 29,95 €

La propagande, la Première Guerre mondiale ne l'a certes pas inventée. C'est pourtant à cette période qu'elle va culminer en ce « bourrage de crâne » que les mouvements pacifistes de l'entre-deux-guerres n'auront de cesse de fustiger. La *Baïonnette aux crayons* de Jean-Pierre Auclert offre un choix ordonné de ces caricatures où l'habileté des artistes n'a d'égale que l'outrance du propos. Ordonné thématiquement et chronologiquement, on commence donc, côté Français et Anglais, par les mains coupées des enfants belges, le bombardement de la cathédrale de Reims, le torpillage du *Lusitania*... Les artistes allemands ne sont pas en reste qui, en septembre 1914, dessinent prématurément leur entrée dans Paris, ou plus tard se livrent à des variations racistes sur les troupes issues des empires coloniaux français et britannique. On reste frappé par la fréquence du procédé de la bestialisation. Il semble qu'il n'y ait pas d'animal assez répugnant pour représenter l'adversaire. Certains, dont je suis, découvriront les talents de dessinateur de presse d'un certain Jim qui croque comme personne les casques à pointe. Ce Jim-là, c'est Jean Cocteau. **M.R.**

NATURE/ANIMAUX

DICTIONNAIRE AMOUREUX DES CHATS Frédéric Vitoux, 256 p., Plon/Flammarion, 29,90 €

Avec une patte de velours, il faut savoir esquiver les reproches. Ainsi, lorsqu'il s'est lancé dans son *Dictionnaire amoureux des chats*, Frédéric Vitoux savait qu'il était face à un sujet inépuisable : « Qui saurait donc explorer toutes ses apparitions dans la peinture, la musique, la littérature, la poésie, que sais-je ? Qui donc prétendrait percer ses secrets psychiques et anatomiques ? Remonter sa généalogie, retracer l'évolution de ses rapports avec l'homme, d'un millénaire, d'une civilisation ou d'un continent l'autre ? » Dès lors, qu'importe l'exhaustivité pourvu qu'on ait le plaisir. Sur les 141 entrées du volume original, l'académicien en a retenu une cinquantaine, savamment illustrées avec des formats pleine page, dans ce beau livre impeccablement maquetté. Parmi les centaines de races existantes, Vitoux a notamment retenu le maine coon (qui l'impressionne par « sa majesté, sa robustesse, sa prestance »), l'abyssin, le siamois (cet « incorrigible bavard »), le mystérieux chartreux et le méconnu manx. Si le cinéma et les dessins animés (Grosminet et Tom) ne sont pas oubliés, la littérature se taille la part du fauve, avec de longs développements consacrés à Colette, Baudelaire, Patricia Highsmith ou Paul Léautaud (ce grand misanthrope qui dit avoir eu 300 chats !). Et on aura une tendresse toute particulière pour l'évocation de Bébert, cet admirable matou de gouttière qui fut le compagnon de Louis-Ferdinand Céline – ils étaient « félins » pour l'autre, ces deux-là... **B.L.**



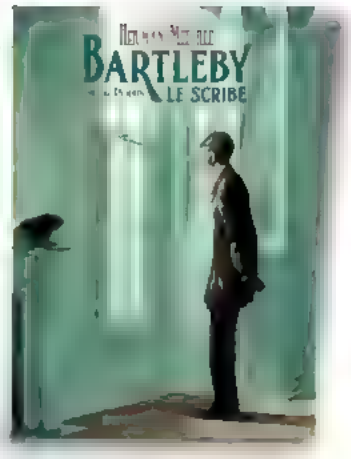
LES TUEURS Patrick Reumaux et Xavier Carteret, 168 p., Klincksieck, 99 € jusqu'au 31/12, ensuite 150 €

Des centaines d'espèces de champignons sont toxiques, allant jusqu'à vous dévorer le foie sans espoir de guerison. La preuve : raconté par le grand poète et traducteur Patrick Reumaux, le dernier repas du mycologue Julius Schäffer qui croit se régaler de lactaires délicieux, amoureusement mitonnés par sa femme, avalant, en fait, des paxilles mortels. A-t-il été trompé, comme tant d'autres, dans les sous-bois odorants où les champignons se cachent sous les feuilles en décomposition ? La réponse est peut-être dans une salle méconnue du Muséum d'histoire naturelle, où une bibliothecaire sévère vous initie aux secrets de ces êtres ni légume ni fruit, mais à la chair irrésistible pour les amateurs. Xavier Carteret, mycologue philosophe et artiste, a saisi la beauté de ces peaux de soie et de velours, de ces bouquets subtilement colorés. Pas étonnant qu'on se laisse berner par les ammanites, agarics, cortinaires et trichiomes, si proches de leurs cousins comestibles qu'on les déguste sans confession. **Françoise Monier**

VOLCANS. DU FEU ET DE L'EAU Michel et Anne-Marie Detay, 208 p., Belin, 30 €

Gaz, cendres brûlantes, pierres, lave incandescente... les volcans font peur quand ils se déchaînent. Mais ils fascinent, tant leurs manifestations sont spectaculaires. Il y en a des milliers, dont la plupart sous les océans, par lesquels s'épanche le magma, cette masse visqueuse cachée sous les croûtes continentales et océaniques. Imprévisibles, les éruptions créent des formes étonnantes, cônes et calderas, coulées et tunnels, geysers et lacs acides colorés. Les auteurs, experts et photographes, ont passé des années à traquer les manifestations de ces colères où se mêlent l'eau et le feu. Paysages désolés d'Ethiopie, autour de l'Erta Ale avec son lac de lave bouillonnant, géants des tropiques en Indonésie et au Congo, volcans d'Italie, en apparence endormis. Leur territoire préféré reste l'Islande, où plus de 200 volcans sont prêts à s'allier aux glaciers pour dégager de monstrueux panaches de fumée, comme ce fut le cas en 2010. **F.M.**

JEUNESSE



BARTLEBY LE SCRIBE Herman Melville, traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne-Sylvie Homassel, illustré par Stéphane Poulin, 64 p., Sarbacane, 22 € (dès 11 ans)

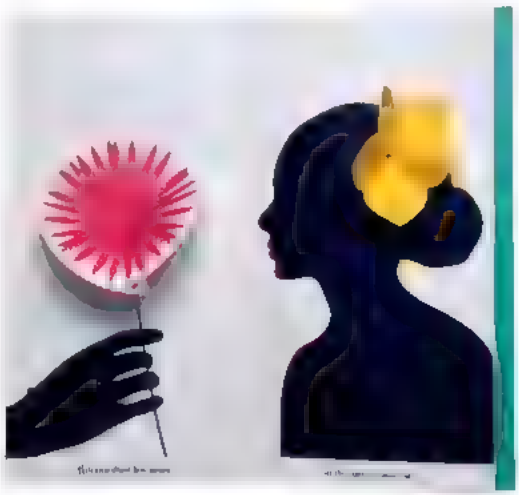
Essayez donc de faire lire un classique à un adolescent ! Pas évident, n'est-ce pas ? Saluons cette initiative des éditions Sarbacane de bien emballer un grand texte, superbement illustré, en grand format, pour chaque Noël. Après avoir posé Jarn Riel, Arthur Conan Doyle, Mark Twain et Alexandre Dumas sous le sapin, c'est au tour de Herman Melville et son Bartleby à la célèbre réplique « *I would not prefer to* ». Wall Street, XIXe siècle. Un homme de loi tranquille qui compte déjà deux copistes dans son étude, Dindon et La Pince, engage un jeune homme pour faire face à une charge de travail accrue. Se prêtant bien au job les premières semaines, le nouveau copiste aux allures spectrales se refuse peu à peu à toute tâche par un simple et doux « J'aimerais mieux ne pas. » Stupeur, compassion et désemparement, le juriste aimera mieux, lui, botter en touche plutôt que d'affronter le scribe récalcitrant. Quitte à être obsédé par la situation absurde. Les thématiques de ce texte fascinant sont nombreuses : refus de l'autorité, rébellion passive, résignation, repli sur soi… Que cherche Bartleby ? Rien, justement. Étrange paradoxe, il renonce mais reste là. Il sera intéressant de voir comment résonne cette nouvelle auprès des lecteurs d'aujourd'hui, au-delà des piteuses méthodes de management du narrateur ! Ce texte ne renvoie-t-il pas, notamment, à l'éternelle question : quel sens donner à sa vie ? **Nathalie Riché**

L'ENFANT QUI SAVAIT LIRE LES ANIMAUX Illustré par Zaü sur un texte d'Alain Serres, 106 p., Rue du Monde, 25,80 € (dès 7 ans)

Voici un objet de toute beauté. Qui sent bon l'encre fraîchement imprimée, le papier et l'enfance. C'est un bestiaire saisissant que cette petite centaine de portraits d'animaux illustrés à l'encre de Chine rehaussée de lavis ocre ou rouge, par Zaü, au sommet de son art. Un enfant sauvage parcourt la savane, inlassablement. Chemin faisant, il apprend de chaque animal qu'il rencontre. Du guépard, il apprend la vitesse ; de l'éléphant, qu'il peut soulever des montagnes ; du vol des oiseaux, à regarder au loin mais aussi à écouter le silence et le vent. Que cherche ce « pieds-nus » ? À retrouver les siens, un parcours initiatique parmi le monde animal pour mieux réapprendre son humanité. L'auteur et éditeur Alain Serres et l'illustrateur Zaü nous montrent la chaîne qui nous relie tous à la nature, une leçon qui remonte à la nuit des temps, transmise magistralement. **N.R.**

VOIR LE JOUR Emma Giuliani, 26 p., Les Grandes Personnes, 12,50 € (dès 4 ans)

Amateurs de pop-up, ouvrez vos mirettes ! Vous serez éblouis par le raffinement de celui-ci. En ouvrant rabats et volets, les délicates ombres chinoises révèlent des fleurs aux couleurs éclatantes. À travers cette symbolique végétale, Emma Giuliani signe un premier ouvrage prometteur et nous convie à un véritable hymne à la vie. Entre livre d'artiste et album pour enfants, *Voir le jour* est une ode à la beauté dans ce qu'elle a de plus fragile et de plus essentiel aussi. Le dahlia rouge est porteur de l'amour, la couronne de pâquerettes suggère le jeu et le temps de l'enfance, la violette souligne celui du souvenir, et la marguerite, au creux de laquelle se niche une coccinelle, devient la vie qui va et qui résiste. Prouesse graphique, cet album universel émerveillera à tout âge. Et décorera les étagères puisqu'il se déplie en une apothéose florale. **N.R.**



CARNET DE ROUTE

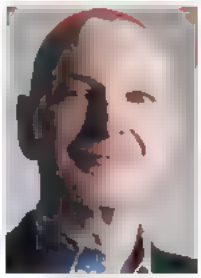
Ateliers cinéma en Rhône-Alpes

En son fief de Savoie, une pédagogue organise depuis 2010 des ateliers pour tous ayant pour but la création, de A à Z, d'un court métrage.

Alors que le nouveau Camion des mots sillonne les routes de France pour initier les 8-15 ans aux richesses de la langue française par le biais de la vidéo, Audrey Martenon trace un chemin similaire avec un public souvent plus âgé (adolescents et jeunes adultes principalement). Au sein de groupes scolaires, d'associations et de collectivités, « les participants apprennent à travailler ensemble. Pour tenir la route, un film implique coopération et solidarité ! » lance la pédagogue avec enthousiasme. Après avoir commencé toute jeune dans une association qui proposait des projections de films dans les centres de détention, la Savoyarde passe ses diplômes universitaires avant de partir hors de nos frontières pour se former à la production audiovisuelle. « Forte de ces expériences, j'ai décidé de revenir à mes premières amours, le partage et la pédagogie autour du cinéma, et je me suis lancée ! » ajoute-t-elle. Audrey Martenon travaille notamment main dans la main avec un autre poids lourd, le Camion école de la Savoie qui propose une scolarisation itinérante et ponctuelle aux gens du voyage. Ensemble les jeunes créent une série de courts métrages où ils s'amusent des a priori négatifs qui planent sur leur population. « Pour la CAF de Bonneville (Haute-Savoie), j'ai travaillé avec un groupe de femmes qui voulaient évoquer leur condition : mère au foyer, femme active, etc. » précise Audrey Martenon, qui dit être inspirée par les écrits du psychiatre et psychanalyste Serge Tisseron (voir ci-contre), éminent parrain du Camion des mots. Preuve que décidemment notre poids lourd n'en a pas fini de se faire des compagnons de route ! ● DAVID ELBAZ

ULYSSE LEFEBVRE

3 questions à...



DR

SERGE TISSERON,
psychiatre, psychanalyste et auteur de *3 6 9 12. Apprivoiser les écrans et grandir* (Eres)

> *Que pensez-vous de la nouvelle version du Camion des mots ?*

Je trouve l'idée formidable ! Elle correspond à ce que l'on sait de l'existence d'intelligences complémentaires chez l'être humain : l'une, verbale, qui permet de raconter les choses, et l'autre, visuelle, qui permet de s'orienter dans un espace. Il pourrait être rebaptisé Camion des mots *et des images !*

> *En quoi l'expérience du Camion des mots exerce-t-elle le regard de l'enfant ?*

On accorde souvent trop de crédit aux images. C'est bien que les enfants s'initient au fait que le cinéma est une construction et jamais le reflet du monde. Ce qui importe, c'est autant ce qui est filmé que les intentions de celui qui filme.

> *Quel est pour vous le bon usage des technologies numériques dans une démarche éducative ?*

Dans les espaces numériques tout est en vrac ! C'est pourquoi il faut construire les repères de l'intelligence narrative. Le support livre est une base qui permet de décomposer et d'apprendre des logiques dont on a besoin, comme une boussole. ● D. E.

CADAVRE EXQUIS...

Le nouveau jeu du Camion des mots continue. Contribuez à l'histoire en donnant une suite à la phrase :

« ...un chien jaune au volant... » *Théo, CM1*

A vous de jouer ! Pour participer au Cadavre exquis et avoir la chance de voir votre phrase publiée dans les carnets de route du Camion des mots et sur le site camiondesmots.fr, allez directement sur la page www.camiondesmots.fr/jeux

Prochaines étapes

28-29 novembre	Tinth-Saint-Léger (59)
2 décembre	Tinth-Saint-Léger (59)
3-4 décembre	Lille (59)
5-6 décembre	Fréville-Escarbotin (80)
9-10 décembre	Mazingarbe (62)
12-13 décembre	CC du Pays du Saintois (54)
17 décembre	Hagondange (57)
19-20 décembre	Mont-Saint-Martin (54)

POUR QUE VOTRE VILLE DEVIENNE VILLE-ÉTAPE,
MERCI D'APPELER FANNY OU JULIE AU 01 42 61 10 71
AVEC LE SOUTIEN DE : MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE • MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION • RENAULT TRUCKS

Us et coutumes en exil

Brina SVIT

S'interrogeant sur l'identité, la jeune femme suit les traces des réfugiés slovènes en Argentine et enquête sur les survivances de leur culture, sur leur adaptation à un nouveau milieu.

Le premier visage qui apparaît en noir et blanc au détour d'une page est celui de Rok Fink. Il ne sourit pas pour la photo, montre un profil théâtral, œil perçant, bouche serrée et légèrement tombante. Chauffeur de taxi à Buenos Aires tout en préparant un diplôme de psychologie, il est surnommé « l'hidalgo de la rue Bartolomé Mitre ». Rok est slovène et ouvre la galerie de portraits composant le nouveau livre de Brina Svit. *Visage slovène* est son huitième ouvrage et le sixième écrit en français. Ce texte n'est pas tout à fait un roman, ni vraiment un reportage ou une enquête, comme c'est souvent le cas chez cette auteure née à Ljubljana mais installée à Paris depuis plus de vingt ans.

Après la mort de sa mère, Brina Svit ressent le besoin de partir pour Buenos Aires « où vivent encore 30 000 Slovènes et leurs descendants ». Une partie de ces émigrés a fui le fascisme italien des années 1930 quand l'autre décidait d'échapper au régime communiste après la Seconde Guerre mondiale. Les Slovènes d'Argentine se sont donc retrouvés dans la même ville, mosaïque un peu étrange, déchirée par des convictions politiques opposées quand l'exil les réunit. Mais la narratrice n'est pas venue là pour juger les bons et les mauvais migrants, elle cherche des témoins, tente d'approcher des souvenirs, des traditions, des émotions. Elle veut leur parler à tous et entendre de leur bouche ce que signifie le mot « identité ». Soudain, un autre voyageur s'impose, tel un invité surprise un certain Gombro, alias Witold Gombrowicz, écrivain polonais qui débarqua dans le port de Buenos Aires en 1939. Surpris par la déclaration de guerre, il décida brusquement de rester, laissant repartir le bateau qui devait le conduire en Europe. Il passa vingt-quatre ans à Buenos Aires, rédigeant des lettres, des chroniques, un journal. Polonais ou Slovènes, tous ceux qui débarquaient dans ce port argentin après des semaines de traversée étaient surnommés, pour simplifier, les « Polacos », en raison de leur peau et de leurs cheveux clairs. Ensemble, ils séjournaient systématiquement à l'hôtel de Inmigrantes. Les Slovènes et Gombro, personnages de littérature et de réalité, sont donc les héros « polacos » de Brina Svit, entraînés dans une ronde folle entre le stade de la Boca, le marché d'Abasto, San Justo ou la villa Eslovena.

Brina Svit construit des ponts entre les mondes.

Chercher des témoins, approcher des souvenirs

A travers ses livres, Brina Svit construit des ponts afin de relier des mondes trop longtemps séparés. Adolescente, à Ljubljana, elle apprenait par cœur des maximes en français pour perfectionner la langue et répétait souvent : « Je suis solide comme le Pont-Neuf. » Dans son précédent livre, *Une nuit à Reykjavik* (réédité en Folio), elle unissait la capitale de l'Islande et celle de l'Argentine le temps d'une histoire d'amour et de danseur de tango argentin. Cette musique, cette danse, disons plutôt cet art de vivre, est souvent un élément de liaison entre ses œuvres. Ainsi Coco Dias rencontré un soir à Paris devient le héros de *Coco Dias ou la Porte Dorée* quand il propose à Brina de lui raconter sa vie en échange de cours de tango. Entrechoquer le vrai et le faux, le hasard et l'évidence, les lieux et les dates, fait partie du projet littéraire de Brina Svit. Et si l'un des chapitres de *Visage slovène* s'intitule « Les Constructeurs de ponts », c'est pour mieux poursuivre son obsession.

A la fin de son roman-enquête, l'auteure se rend dans une école slovène de Buenos Aires, au cœur d'une banlieue plutôt laide. Elle veut photographier des visages nouveaux. Auparavant, elle a pris le thé et mangé des gâteaux avec de petites dames enthousiastes, des couples volontaires, des vieillards pleins de larmes. Elle a écouté le passé, entendu les anecdotes. Maintenant, elle est en quête de jeunes sourires lumineux mais s'interroge sur son objectif. Veut-elle retrouver dans ces portraits juvéniles « une sorte de slovénité innocente, inoffensive, pas encore figée dans la forme, pas prise dans quelque idéologie que ce soit » ? Brina Svit n'en a donc pas fini avec le concept d'identité. Demain, elle le cherchera encore, recueillant des témoignages pour écrire une autre histoire. Une fiction poétique et spirituelle sur un air de bandonéon, entre Paris, Buenos Aires, Reykjavik ou Ljubljana. **Christine Ferniot**

★★★ *Visage slovène* par **Brina Svit**, 160 p., Gallimard, 14,90 €
★★★ *Une nuit à Reykjavik*, 208 p., Folio, 6 €

HÉLIE/GALLIMARD

Le verbe sorti de chair

Jean-Yves CENDREY

Rattrapé par une pathologie du monde actuel, Cendrey en sort grandi et signe un de ses plus beaux livres.

Une photo sépia, un nuage noir dont s'extraient deux volatiles, dans un ciel rouge sang dominant des barres urbaines. Collez-y un mot, « Schproum », et un sous-texte, « Roman avorté et récit de mon mal ». Forcément, on s'y penche. D'autant qu'on a bien lu : Jean-Yves Cendrey est l'auteur. Selon le Petit Robert, « schproum » est un nom masculin, un terme familier comme l'est « barouf », et qui signifie « protestation » ou « dispute violente ». Faire du schproum, c'est mettre le souk. A bien y lire, c'est ce qu'a toujours fait Cendrey, dans une œuvre autofictionnelle (on se rappelle *Les Jouets vivants*, en 2005, où il évoquait un cas de pédophilie dans une école de son village) devenue plus romanesque en 2007 lors de son emménagement à Berlin : *Honecker 21* (2009) et *Mélancolie vandale* (2012) étaient des fictions berlinoises et politiques. *Schproum*, qui depuis sa gestation devait porter ce titre, devait en être la continuité. Un « roman fauve » qui répondait au précédent, sous-titré « roman rose ». Les soixante premières pages de *Schproum* sont, d'ailleurs, l'histoire mouvementée des relations entre deux familles berlinoises d'origine polonaise, associées dans une entreprise, que sexe et argent vont pousser à l'affrontement. C'est alors que Cendrey opère un arrêt : « En janvier 2012, j'en étais là de *Schproum* alors sous-titré « roman fauve », et qui ne s'écrivait pas trop mal en dépit de funestes interférences dont je viens d'incorporer divers échos italiques, dans le cadavre qu'il est, et, sauf extraordinaire, qu'il demeurera. »

On s'était aperçu, par ces phrases baroques et écorchées, aux articulations stridentes, qu'il se passait quelque chose. A la page soixante-deux, on saut. L'auteur souffrait de maux étranges et inexpliqués. A ce moment, l'ouvrage met le roman sous sarcophage. *Schproum* sera le récit d'une expérience authentique, l'écrivain y consignant tant bien que mal le détail d'une série de troubles physiques inquiétants, maux de tête, jambe bloquée, nuque en feu, vertiges, aphasie. Cendrey entre alors en quête, guerroie contre ce mal intérieur. C'est alors que le livre devient autre chose qu'un cri personnel, et se fait croisade contre le déni administré à cette souffrance qui est la sienne, devenue récemment sujet à la mode : l'électro-sensibilité. Voici le récit d'une douleur qui empêche de vivre et d'écrire. Voici la victoire du verbe : un livre.

Hubert Artus

★★★ *Schproum* par **Jean-Yves Cendrey,** 208 p., Actes Sud, 19,80 €

Ces petits riens

Emmanuelle PAGANO

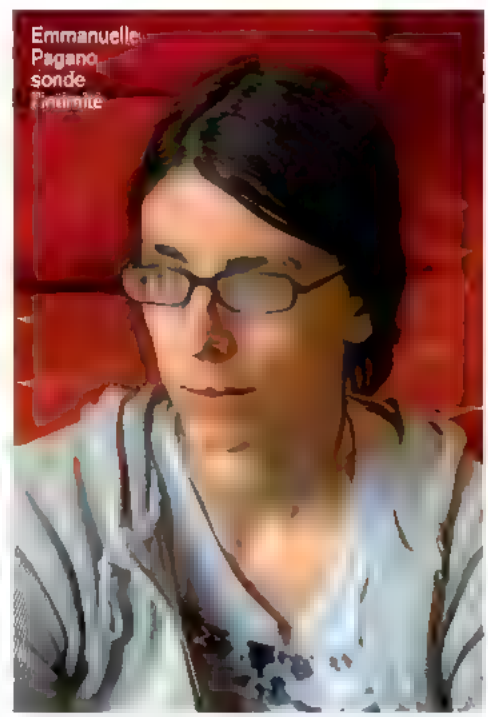
La romancière compose un paysage amoureux tissé de sensations et d'émotions au moyen de scènes fugaces et sensibles. Très poétique.

Des voix s'élèvent, se croisent, se répondent. *Nouons-nous*, le très beau nouveau livre d'Emmanuelle Pagano, assemble page à page les fragments et les pièces d'un puzzle étrange. L'écrivaine donne à voir et à entendre des hommes et des femmes anonymes, adroits ou maladroits, heureux ou malheureux. Tous et toutes sont aux prises avec un sujet éternel et complexe : l'amour, le rapport à l'autre et aux sentiments. Au programme, on s'en doute, des rencontres, des attentes, des étreintes, des disparitions, des séparations.

On croisera un danseur, un mathématicien, un saxophoniste professionnel. Une femme dont le visage se marque lorsqu'elle est émue de voir un certain homme. Une comédienne. Une « élagueur » professionnelle. Une dame qui avoue ne pas savoir aimer « sans faire de prévisions ».

Emmanuelle Pagano, qui vit et travaille sur le plateau ardéchois, parle de ce qui nous unit et de ce qui nous sépare. « Je ne crois pas que ça se partage, la mémoire, l'enfance », lit-on d'ailleurs au détour d'une page. Elle connaît nos manies et nos habitudes. La « petite tristesse de sept heures du soir ». L'inquiétude qu'entraîne parfois l'amour. Ou les « choses de rien » qui ont pourtant toute leur importance. Elle s'attache aussi en chemin aux corps et à la sexualité. Aux odeurs et aux sensations. Aux gestes et aux mots de tous les jours. Cela pourrait être banal, cela ne l'est jamais, bien au contraire.

Avec une incroyable finesse et une grande justesse, l'auteure des *Adolescents troglodytes* (P.O.L, 2007) et *L'Absence d'oiseaux*



★★★ *Nouons-nous* par **Emmanuelle Pagano,** 208 p., P.O.L, 16 €

d'eau (P.O.L, 2010, réédité en Folio) sonde l'intime, l'intimité. Aussi romanesques que poétiques, les petites tranches d'existence qu'elle orchestre avec un rare talent nous vont droit au cœur. Un cœur qui s'emballe ou se serre, suivant les moments. De temps à autre, la folie et l'étrange font leur apparition dans ces brèves rencontres ou dans ces longues histoires. Il faut l'accepter, c'est aussi ça la vie. Cette drôle de matière qui file parfois entre les doigts comme du mercure. Une fois *Nouons-nous* refermé, texte aussi singulier qu'envoûtant, on n'a qu'une seule envie. L'offrir au plus vite à ceux que l'on aime.

Alexandre Fillon

H.BAMBERGER/P.O.L

Journal intime

Hubert LUCOT

Sa femme avec qui il a tout partagé est malade. Les souvenirs affluent au gré des déambulations de l'auteur.

L'œuvre est de longue haleine, exigeante et fascinante à la fois. Il n'est pas trop tard pour plonger dans une aventure littéraire que son auteur reconnaît « noueuse et coupée des salons ». Venu au monde un 29 avril il y a sept décennies, Hubert Lucot est entré à quarante-cinq ans dans ce qu'il appelle « la catégorie des écrivains publiés ». Avec *Autobiogre d'A.M 75*, que P.O.L reprend aujourd'hui en format poche précédé de *Hervé* et suivi de *Mê*. Un petit livre étonnant où l'on découvrait détaillée l'histoire d'amour qui le lie à sa femme, Anne-Marie L., née Anna-Maria B. à Gabès, épousée en août 1958. Depuis Lucot n'a cessé de faire régulièrement paraître des volumes singuliers qui bousculent ce qu'on appelle communément l'autofiction ou l'écrit intime.

★★★ *Je vais, je vis* par **Hubert Lucot,** 658 p., P.O.L, 26 €

Le dernier en date, *Je vais, je vis*, est magistral et plein comme un œuf. A.M., Tunisienne-Marseillaise à qui l'écrivain déclarait jadis dans un pré alpin : « Je crois que je vous aime » et avec qui il a partagé plus d'un demi-siècle de vie commune, y tient le premier rôle. Cette dernière a de graves soucis au pancréas et au foie. Doit se plier à des visites chez le radiologue et le cardiologue. Entamer un lourd traitement afin d'endiguer le sale cancer qui lui impose scanners et chimiothérapies.

Toujours au côté d'A.M , Hubert Lucot continue d'avancer vaille que vaille. Il note ses rêves, achète une baguette au levain rue de Turenne, observe les êtres et les couleurs, parle de Marcel Proust avec son ami Eugène Nicole. Se rend au Monoprix, au marché d'Aligre. Traverse Paris en autobus. Croise de plus en plus de pies. Reste attentif aux remous de l'actualité.

Le voilà qui remonte le temps, laisse venir à lui les souvenirs, les émotions. Evoque comment il est arrivé à sortir de « la maladie alcoolique » et de « la pratique des comptoirs ». Le lecteur l'écoute rappeler des scènes, des moments et des époques. Un déjeuner d'anniversaire au bord du lac d'Enghien ; les prouesses de l'OGC Nice des années 1950 ; le jeune homme Hubert de vingt ans qui lisait Beckett et Robbe-Grillet ; Jean-Edern Hallier visité dans son manoir breton en 1958 ; ou bien l'acteur Lee Marvin attablé dans un café devant un vin blanc en 1985

Extrêmement incarné, touchant, sobre et sans pathos, *Je vais, je vis* est la clé d'entrée idéale dans une bibliographie qui mérite amplement d'être explorée. En un mot, lisez Lucot ! **Alexandre Fillon**

Du côté d'Ornans

David BOSC

Une évocation très incarnée et sensuelle du peintre Gustave Courbet, de son œuvre et de son exil en Suisse après la Commune.

De tout temps, la Suisse servit de refuge pour les artistes. Elle l'a été notamment pour Gustave Courbet. Le peintre, chef de file du courant réaliste, qui a tant déchaîné les passions avec *L'Origine du monde*. David Bosc s'en empare à la fin du mois de juillet 1873. Alors qu'il quitte Ornans, sa ville natale du Doubs, et qu'il franchit la frontière avec ses rouleaux de toile, ses boîtes de couleurs, son chevalet et son élève, le jeune Marcel Ordinaire.

Lorsque s'ouvre ce beau et lumineux livre qu'est *La Claire Fontaine*, Courbet se voit comme mort, tué par la Commune de Paris dont il a, avec ardeur, soutenu l'action. Il choisit de laisser derrière lui « la colonne Vendôme et les emmerdements ». Il faut rappeler que l'artiste engagé avait souhaité voir déplacer ladite colonne vers les Invalides et non l'abattre, comme le décidèrent ses camarades de la Commune. Qu'il fut tenu pour responsable de son déboulonnage, purgea une peine de prison et fut ensuite sommé de la faire relever à ses frais.

Déjà auteur de *Sang lié* (Allia, 2005) et de *Mulo* (Allia, 2009), David Bosc lève le voile sur un épisode méconnu de la vie de Courbet, sur ses d'années d'exil en Suisse. Le fanfaron passe d'abord par Neuchâtel, puis Genève, « où vivaient les deux tiers de la proscription, soit cinquante communards », Vevey et enfin La Tour-de-Peilz, sur les bords du Léman, où il va s'éteindre le 31 décembre 1877.

Le romancier cerne Courbet, qui travaillait principalement sa peinture à l'huile au couteau à palette, avec la plus grande des finesses. Voici que l'on approche au plus près un Courbet dont le plaisir était la baignade « dans tous les courants, ruisseaux, fleuves et lacs qui n'étaient pas saisis par le gel ou annulés par la sécheresse ».

Sous la plume élégante et précise de Bosc ressurgissent toutes les nuances de l'homme, avec sa bedaine et sa barbe de sapeur, qui aimait rire et faire rire. L'opiniâtre qui a exercé sans relâche sa liberté. L'amateur de bonne chère avec du sang plein les veines. Le sensuel, sans cesse émerveillé par la joie d'être au monde, qui posait sur la nature « un regard droit, à hauteur d'existence, sans escamoter ni le ciel ni le sol ». **A.F.**

★★★ *La Claire Fontaine* par **David Bosc,** 116 p., Verdier, 14 €

W.BOSC/OPALE

Fugue des poètes

Guillaume STAELENS

Un premier roman brillant, qui rapproche les destins de Kurt Cobain et d'Arthur Rimbaud.

Guillaume Staelens

★★★
Itinéraire d'un poète apache par **Guillaume Staelens,** 388 p., Viviane Hamy, 22 €

Le rock a son « Club des 27 » : les Janis Joplin, Jim Morrison, Brian Jones, Jimi Hendrix, Amy Winehouse ou Kurt Cobain, tous disparus à 27 ans. La poésie, elle, a son maudit des 37 : Rimbaud, celui par qui arriva le vers libre, mort à cet âge. On sait l'admiration que la chanteuse américaine Patti Smith porte au poète français. Or, voici qu'un roman hexagonal mène Rimbaud sur les rives du grunge américain. *Itinéraire d'un poète apache* revisite la figure et tout le parcours rimbaldiens, à l'aune de cette culture. Un repère pour toute la fameuse « génération X », celle qui avait 20 ans dans les années 1990. Celle de l'auteur, Guillaume Staelens, et de son personnage central, Nicolas Stanley, né un 20 octobre 1974, soit cent vingt ans, jour pour jour, après Rimbaud.

Signé par un quadra originaire de Seine-Saint-Denis, ce premier roman transpose la figure rimbaldienne dans le monde de la fin du XX[e] siècle. Né en Californie d'un père riche héritier et d'une mère indienne, Stanley dévora les écrits de Poe, de Thoreau, de Stephen King, avant de découvrir la culture pop : les comics, le rock indé, puis le grunge. Au début des années 1990, Stanley est un surdoué rebelle, mais aussi un garçon sans cause. Beatnik après l'heure, il prend non pas la route mais tous les espaces : du Grand Nord à la Patagonie en partant de Seattle, et passant par le Grand Nord, le Mexique, le Brésil. De 1991 à 2011, il sillonnera le continent américain. Son errance devient un roman politique, générationnel et culturel. Rythmé par les événements des Amériques (Bush père, Clinton, l'Aléna, Lula et Chavez, puis Bush Jr, le 11 Septembre) autant que par les musiques et les courants artistiques du monde d'alors. D'une balle tirée par une amante aux différents stades de la fugue et des trafics, la vie de Stanley est sciemment calquée sur celle de Rimbaud – le roman s'achève d'ailleurs lorsqu'il a 37 ans. Mais Stanley n'est pas que réincarnation littéraire : malicieux, Guillaume Staelens ouvre son roman avec une première partie décalée, et le conclut sur une pirouette. En 1991, le premier roman de Jean Teulé était une relecture de la vie du poète (*Rainbow pour Rimbaud*, Pocket). En 2013, Staelens offre un double hommage : Rimbaud, Cobain. Une vista politique et poétique. Un tour de force.

Hubert Artus

Extension du domaine de la chute

Pierre LAMALATTIE

Clone littéraire et ami de Michel Houellebecq, Pierre Lamalattie réussit une satire sociale.

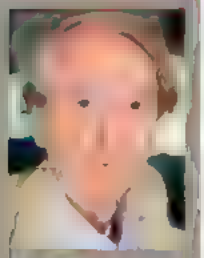
Ça ressemble à du Houellebecq, ça a le goût du Houellebecq mais ça n'est pas du Houellebecq : voilà ce que, spontanément, peut penser le lecteur des livres de Pierre Lamalattie, se disant que, tout ça, c'est au fond un peu la même limonade... Une telle appréciation pourrait sembler réductrice, si l'auteur – remarqué en 2011 grâce à *121 curriculum vitae pour un tombeau* – n'avait pas été un proche du géniteur des *Particules élémentaires*. Anciens camarades de promotion à l'Institut national d'agronomie dans les années 1970, tous deux ont d'ailleurs tourné ensemble un court-métrage et Lamalattie aurait été le modèle de Houellebecq pour le personnage de Jed Martin, dans *La Carte et le territoire*. Mais, même sans connaître ces paramètres biographiques, la proximité entre la star des lettres et son ami semble plus qu'évidente, dès les premières lignes de *Précipitation en milieu acide*. Aussi bien le regard sociologique sur le quotidien, que le ton désabusé ou l'écriture ironico-dépressive.

★★
Précipitation en milieu acide par **Pierre Lamalattie,** 386 p., L Editeur 19 €

Regardez Pierre : à 49 ans, cet employé banal enchaîne les CDD chez Right-In-The-Middle-Consulting, sans être sûr d'être reconduit dans ses fonctions. Avec son épouse Béné, ils forment un couple presque modèle, qui subit l'usure naturelle du temps et du désir – ce qui agace cette femme au tempérament volontariste. En effet, « ne pas faire l'amour trois fois par semaine revenait pour Béné à intégrer le troisième âge », alors rien de tel qu'un petit DVD porno à la maison... La Saint-Sylvestre se rapproche, et Madame a envie d'un réveillon avec les Pontgibaud et les Gros-Claudal avec, au menu, un brochet – poisson pourtant d'un « faible intérêt gastronomique ». Ce qui n'est pas sans laisser notre Droopy un peu sceptique, sa chère Béné ayant « retenu du féminisme cette chose simple mais essentielle : s'en tenir à une stricte incompétence culinaire »... Alors qu'on lui propose de devenir médiateur lors de l'hypothétique fermeture d'une cidrerie en Normandie, ce grand amoureux des femmes rousses trouve un début d'épanouissement dans ses promenades, au Champ-de-Mars et, surtout, dans l'atelier d'écriture de Bernard, fréquenté par une certaine Hellen... S'il souffre de l'ombre tutélaire de Houellebecq et d'un côté un peu « démodé », *Précipitation en milieu acide* propose un savoureux portrait de personnage, sublimé par des scènes satiriques parfois aussi drôles que touchantes. Et qui donneraient (presque) envie de concocter un brochet au cidre...

Baptiste Liger

DR



BIOGRAPHIE

Ce Normand, né en 1947 à Villers-sur-Mer, a décroché le prix Goncourt avant même d'avoir 30 ans, pour son quatrième roman, *Les Flamboyants*, en 1976. Agrégé de lettres et professeur, l'ex-étudiant de la Sorbonne est devenu un écrivain prolifique et l'écriture foisonnante souvent baroque, aux accents exotiques comme dans *Colin Le Tyran étoilé*, ou érotiques avec notamment *Le Baiser de la pieuvre*. Chroniqueur littéraire au *Figaro*, Patrick Grainville creuse aussi une veine plus autobiographique dans *La Main blessée* et signent un thriller prémonitoire des événements du 11-Septembre, *Le Jour de la fin du monde*, une femme dans *Tes cache*.

Bison

Patrick GRAINVILLE

Bison
par **Patrick Grainville,**
324 p. 20 €
Copyright Seuil.
En librairie
le 2 janvier 2014.

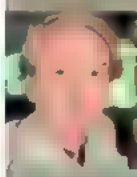
LE LIVRE On le savait féru de peinture, s'intéressant aussi bien à Egon Schiele qu'à Zao Wou-ki. Après deux romans déclinés autour de cet art, *L'Atelier du peintre* et *Le Baiser de la pieuvre*, Patrick Grainville y revient aujourd'hui à travers la vie du peintre américain George Catlin (1796-1872). *Bison* est aussi, surtout, une épopée sur les Indiens des Plaines : lorsque leur délégation se rend à Washington en 1828 pour négocier des traités, Catlin est ébloui par la superbe de leurs cavaliers. Ni une, ni deux, il renonce à sa carrière d'avocat et de portraitiste renommé de généraux comme de citadins huppés. Il quitte son confort et sa femme, qui l'attendra avec patience, et enfourche son cheval pour galoper le long du Missouri et du Mississippi à la rencontre de dizaines de tribus. La Grande Prairie est vierge. Les colons pas plus que les cow-boys ne l'ont encore envahie. Des millions de bisons y paissent en paix. Armé de sa palette et de son pinceau, Catlin est le premier à saisir sur le vif l'épopée des Indiens dont il réalise de majestueux portraits. Prompt à recueillir une considérable moisson d'objets, il en remplira son fameux « musée indien » qui fascinera quelques années plus tard George Sand et Baudelaire. Une fascination que relaie aujourd'hui Patrick Grainville, reconstituant avec passion le séjour de Catlin chez les Sioux, relatant leurs rites et leurs coutumes que cet Américain sans préjugés a voulu sauvegarder de toutes ses forces, immortaliser magnifiquement. Le romancier laisse libre cours à son imagination, autant qu'à sa plume. « Les mots sont des arcs tendus et des flèches claires », écrivait-il dans *La Main blessée*. On ne saurait mieux dire à propos de *Bison*. **D.P.**

A.D. CROUAZANIA

En plein soleil, l'eau jaillissait d'un amoncellement rocheux piqueté de saules et de pins. Il s'approcha pour se rafraîchir. Il atteignait le pied de la cascade quand il vit la robe étalée sur une roche. Il recula, regarda autour de lui : nul signe particulier, nul village alentour. Il se courba, se glissa entre les taillis, longeant la rivière où se succédaient des séries de larges bassins clairs. Il s'arrêta, écouta, épia, puis reprit sa course furtive au ras des herbes, derrière les troncs. Rien, nul bruit hormis la rumeur de la cascade. Sur le qui-vive, il continua sa progression. Il rampait, frôlait les pierres. Tout à coup s'ouvrit une grande échappée d'eau. Alors il vit la jeune fille qui nageait sur le côté en essors souples et rapides. Sa chevelure flottait derrière elle et tirait sur sa nuque. Il était stupéfait de la surprendre, ainsi, toute seule. Les jeunes filles avaient coutume de se baigner en groupe, à proximité des villages. Et elles étaient chaperonnées par de vieilles femmes ou des frères. Un fond de graviers émergea. Elle se dressa, recueillit ses cheveux déployés, les tordit, les essora et les sépara en deux pans qu'elle noua. Puis elle scruta la rivière en marchant à petits pas. Quelques poissons filèrent. Elle projeta ses mains en avant et se mit à en pourchasser d'autres, elle s'approchait ainsi des berges. Il se recroquevilla davantage. Elle courait maintenant, rieuse, et tentait d'attraper les flèches argentées qui fusaient entre ses jambes, les nageoires surgissaient, les dos frétillants, puis les proies disparaissaient. Elle s'immobilisa, nue, d'assez grande taille. Son visage exprimait une joie extrême. Elle s'étira et se mit à chanter en avançant plus doucement, courbée, les yeux rivés autour d'elle. Il était stupéfait par son audace, son impudeur, sa liberté. Indigné et fasciné. Elle plongea brusquement les bras dans la rivière et sortit une truite ruisselante et dorée dans la lumière. Elle la serrait dans ses mains et commença de tournoyer dans une danse de victoire sans interrompre son chant. Bouche bée, le sourcil froncé, il assistait à ce spectacle extraordinaire. Elle rejoignit la rive de son côté. Il se cacha. Elle remonta le long du cours d'eau en enjambées musclées. Il la suivit, bondissant, concentré. Elle arriva auprès de sa robe. Elle cassa le cou de la truite, la posa le temps d'enfiler le vêtement. Alors il fonça sur elle. Elle se retourna effarée mais déjà il l'empoignait de toutes ses forces. Elle comprit qu'il était inutile de se débattre, de crier. Elle se figea toute contractée de surprise et de peur. Il l'entraîna, la poussa entre les taillis. Un cheval était attaché à un arbre. Il lui fit signe de l'enfourcher à cru. Il s'élança, se cala derrière elle, détachant la longe de sa monture sans relâcher l'étau de ses bras. Le cheval avait parcouru une courte distance dans le lacis de la rivière quand le poney de la jeune fille apparut à son tour. Il s'en approcha, le libéra de sa corde tout en le saisissant au licol. Le cheval hennit, se cabra mais il réussit à l'emmener dans sa course. Ils sortirent du sous-bois. Là, il fit signe à la prisonnière de serrer le poney tout contre leur monture.

La prairie s'étendait devant eux, parsemée de collines vertes. C'était la fin du printemps. L'herbe était criblée de fleurs et d'arbousiers. Ils chevauchèrent longtemps sans un mot. Il avait reconnu une Crow. Il ne lui parlait pas. Il la serrait en galopant. Elle était toute tendue d'angoisse sous le vent. Au crépuscule, ils atteignirent le campement et dépassèrent les sentinelles disposées alentour. Les chevaux qui paissaient le long de la rivière dressèrent la tête, certains hennirent en apercevant leurs congénères. Il y eut une turbulence de femmes, d'enfants et des jappements de chiens que l'Indien traversa. Des hommes éparpillés regardèrent leur chef qui tenait une squaw sur sa monture. Des vieux, des femmes avec leurs bébés dans des berceaux accrochés à leur dos. Il chevaucha ainsi au petit trot jusqu'à son wigwam. Il sauta, attrapa par les hanches sa prisonnière qui atterrit d'elle-même. Il la précipita à l'intérieur de sa tente.

Dans le matin rouge, les sentinelles aperçurent de loin l'étrange équipage. Les deux hommes sur les chevaux chargés d'un barda et de ballots fantastiques. Bogard, le guide et l'interprète, déclina leurs noms. Le peintre George Catlin chevauchait à côté de lui avec tout un capharnaüm d'ustensiles, de sacoches et de paquets. Il était surtout muni de son fusil et de ses deux pistolets. Mais, élégant, il était vêtu d'une longue veste cintrée à la taille, sorte de redingote de tweed pour chevaucher au grand air, d'une chemise en flanelle rouge et d'une casquette écossaise. En guise de cadeaux, il apportait avec lui, dans ses extravagants bagages, des calicots de fantaisie, des briquets à silex, des médailles, des morceaux de vermillon, du tabac, des bagues, des bracelets... Quand il vit le village déployé le long de la rivière Wapiti, il sentit un frémissement de joie. Sa joie indienne bondissait, composée de toutes les odeurs, de toutes les couleurs du campement, de ses bruits, de ses mouvements typiques. Le troupeau des chevaux était en liberté autour des nombreuses tentes. Cent à cent cinquante. Des femmes grattaient des peaux de bison tendues sur des piquets. Une odeur de fumée s'élevait de huttes où d'autres peaux trempées, mêlées de cendres, étaient traitées. Des lambeaux de viande séchaient, pendus à des barres posées sur des fourches. Des enfants jouaient. Catlin en vit un tout petit auquel un vieil Indien, sans doute son grand-père, apprenait à tenir sur un cheval. Des femmes tannaient, d'autres cousaient, brodaient. Certaines revenaient au campement avec du bois sec ou de l'eau dans des sacs de peau ou des vessies de bison. Deux adolescents tendaient leurs arcs. Le but n'était pas de projeter sa flèche le plus loin mais de tirer le maximum de coups dans un minimum de temps. Dix, quinze flèches à la minute était un score de champion. Tout le monde était dehors car le temps était au grand beau. Du soleil, du bleu, un vert doux et profond sur les collines. La rivière des-



KIOSQUE FR

sinait sa courbe tranquille froissée par le vent. Certaines tentes étaient décorées de motifs de chasse ou de batailles, celles des guerriers les plus puissants. Il y avait des bandes pourpres ou noires au sommet. Des figures géométriques rouges, ocrées, bleues. Les tentes ne formaient pas un cercle parfait, mais certaines étaient un peu à l'écart de l'essaim central, en liberté comme les chevaux. Une forte odeur de crottin et de peau de bison flottait partout, de suint, de graisse et de bois brûlé. Catlin inhalait le parfum du village. Sa vue se régalait des formes rondes et pointues, des brassées de perches qui s'entrecroisaient à la sortie des trous de fumée. Il admirait les matières, les silhouettes... Il identifiait, reconnaissait chaque objet. C'était un collectionneur formidable de tout ce qui appartenait à la culture indienne. Il était venu peindre des portraits. L'année passée, il avait remonté le cours du Mississippi, il avait rencontré les Indiens, il les avait peints. Ce printemps-ci, il avait remonté le cours du Missouri sur le *Yellowstone*, le vapeur de la Compagnie des fourrures qui en était à ses tout premiers voyages. Il avait fait connaissance avec le délégué aux Affaires indiennes. On était en 1832 ! Le navire à vapeur révolutionnait les expéditions, franchissant des distances prodigieuses, des milliers de kilomètres. Catlin avait quitté le pont du *Yellowstone* pour naviguer en canoë sur la rivière Teton. Puis il avait acheté des chevaux dans un comptoir et suivi un petit affluent de la Teton, la rivière Wapiti.

Il découvrait le gros village sioux. Son cœur bondissait comme lorsqu'il avait vu, en 1828, une délégation d'une quinzaine de dignitaires winnebagos traverser Philadelphie en grand appareil, tenues somptueuses, tuniques et robes brodées, lances, boucliers, coiffes de prestige, plumes d'aigles royaux. Attitudes fières et stoïques ! C'est alors que flamba sa passion. Toute une mythologie personnelle qui allait faire basculer sa vie. Un tournant d'un seul coup. A cause de la vision. Car cela n'avait pas été une perception pareille aux autres, ni une contemplation, mais l'envolée d'une vision même. Immense et profonde. Tout à l'image des visionnaires sioux dont les rêves, les hallucinations implorées de tous leurs vœux illuminaient soudain la destinée. Il les avait vus ! Et cette scène magnétique avait possédé son âme. Tout à coup, il renonce à sa carrière d'avocat et de peintre très urbain, à sa jolie renommée de portraitiste de généraux, de gouverneurs, de grands bourgeois en redingote et chapeau haut de forme et de belles femmes en robe de soie et capuche à rubans. Il lâche son confort, sa vie caduque, sa femme, qui renoncera à l'accompagner dans la plupart de ses virées, l'attendra avec patience, entourée des enfants qu'il lui donnera dans ses pauses. Il part. Il fuit la ville neuve, l'effervescence de la côte est où ne cesse de débarquer une foule continue de colons. Car il a vu une escouade d'Indiens magnifiques chevaucher dans Philadelphie, une brigade de chefs invités à Washington pour être exhibés et trompés une nouvelle fois. Qu'a-t-il vu d'autre, quel ailleurs, quelle chimère remontée de l'enfance, quelle scène dans une nuée de rumeurs indiennes ? Soudain, il avait été appelé. C'était le même soleil qui le frappait de nouveau à l'entrée du campement, dans une auréole de collines, de méandres, de wigwams, de chevaux, de saynètes vives. Cela le couronnait comme dans la révélation de Philadelphie. Il vivait désormais au plus fort de lui-même, il rayonnait. Qui pouvait mieux que lui prétendre s'épanouir dans la couleur vraie de sa vie choisie ?

On l'amena au cœur du village devant la tente d'Aigle Rouge dont l'embrasure de la porte était brodée de piquants de porc-épic peints. Le cheval favori de l'Indien, attaché à un piquet, restait calme en regardant les visiteurs. Le grand bouclier du chef suspendu à un trépied trônait devant la tente. Au bout d'une perche, une série de scalps pavoisaient. D'exquises calottes de cuir chevelu tendues sur des arceaux d'où pendaient des poignées de mèches. Aigle Rouge sortit, Catlin et lui se saluèrent.

C'est alors qu'un roquet sauta en aboyant autour du cheval de Bogard qui se cabra. Un gros ballot s'ouvrit et une cascade d'ustensiles de métal – poêle et cafetière... – tomba sur le sol caillouteux dans un tintamarre formidable. Aigle Rouge fronça les sourcils en regardant Bogard avec une expression indéfinissable comme si le guide était une sorte de chose intempestive, incongrue, clownesque. Il lâcha avec dédain un mot incompréhensible et revint à Catlin en prononçant une phrase que Bogard traduisit :

– Avec vous, voilà encore des marchands et des menteurs.

Cet accueil dégrisa le peintre qui offrit aussitôt les cadeaux : briquets, vermillon, calicots... Enfin, une belle hache qui sembla intéresser Aigle Rouge. Bogard, l'interprète, expliqua la véritable mission de Catlin. Mais l'Indien ne comprenait rien. Alors George Catlin défit un paquet de sa cargaison, extirpa de grands tubes métalliques dont il dévissa les couvercles. Des rouleaux de papier apparurent, qu'il déploya devant le chef. Des portraits y étaient peints, d'Indiens, de bisons, de wigwams, mais aussi des rivières, des paysages et des petits forts perdus dans la prairie. Aigle se penchait et scrutait, fasciné. Catlin lui dit qu'il était venu faire son portrait. Bogard traduisit. Aigle recula, se raidit, hésita. Car il y avait du mystère, oui, grande médecine dans le rendu des visages dont les yeux semblaient suivre ceux du chef qui les observait. Il cilla et sonda de nouveau les portraits, il regarda Catlin. Alors il fit : « How ! », et l'invita dans son wigwam. En chœur, Catlin et Bogard répondirent : « How ! »

Catlin en profita pour demander à Bogard quel mot l'Indien avait lâché quand il avait entendu le fracas des gamelles. Bogard hésita, agacé, et dit :

– Il m'a lancé : « Gros ventre ! »

EXTRAIT **ROMAN FRANÇAIS**

Catlin réprima un sourire car Bogard était corpulent et ventru, ce qui ne l'avait pas empêché d'avoir été un trappeur aguerri avant de se convertir au métier de guide.

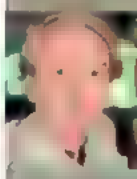
Mais Bogard ne se laissa pas faire et répliqua :

— Les gros ventres sont respectés, on appelle ainsi les vieux chefs du Grand Conseil parce qu'ils ont un peu d'estomac !

Aigle Rouge les installa à droite à l'intérieur de la tente. Catlin vit la jeune fille à gauche, agenouillée de côté à la manière indienne. Elle brodait des jambières mais, au lieu de garder les yeux baissés comme c'était l'usage, elle lançait des regards vers le peintre qu'elle dévisageait avec un petit air révolté, tenace. Toutes les autres femmes vaquaient dehors. Bogard confirma son sentiment en soufflant au peintre qu'il s'agissait sans doute d'une prisonnière crow. L'aide de camp du chef qui était entré dans la tente prit la pipe sur l'autel. A la jointure du fourneau et du tuyau, elle était ornée de plumes d'aigle. Le fourneau était taillé dans de la stéatite rouge et précieuse. Catlin qui récoltait des pierres un peu partout connaissait l'origine de celle-ci : la fameuse Carrière de la Pierre à Pipe, le long du Coteau des Prairies, entre Missouri et cours supérieur du Mississippi. Il voulait s'y rendre prochainement et ignorait que sa description de la stéatite rouge vaudrait un jour à celle-ci le nom de « catlinite ». L'aide de camp bourra la pipe d'une pincée de tabac rituel et d'écorce de saule rouge. Il alluma le calumet avec un charbon qu'il tira du foyer au moyen d'une sorte de cuillère. Catlin avait déjà remarqué qu'on évitait en principe de se servir d'un briquet à pierre dont la flamme aurait dissipé l'esprit du feu. Le chef offrit la pipe aux six pouvoirs, d'abord le pouvoir de l'ouest, puis le nord, l'est et le sud, enfin il leva la pipe vers le ciel et l'inclina vers la terre. Il tira alors une bouffée avant de passer le calumet à Catlin qui était à sa gauche. Il y avait toujours un sens, un ordre, même si Catlin avait vu parfois des Indiens offrir le calumet d'abord au nord. De toute façon, il savait qu'on ne plaisantait pas avec le protocole. Plus il était compliqué et surprenant plus Catlin jubilait. Il gribouillait sur ses carnets.

Il évoqua son voyage depuis Fort Pierre qui portait le prénom du fameux administrateur de la Compagnie des fourrures : Pierre Chouteau. Aigle Rouge connaissait le fort mais ne l'aimait pas. Il s'y faisait trop de remue-ménage et de commerce. Fort Pierre était à ses yeux une sorte de faux fort, de grand comptoir qui ne regorgeait que de négociants en peaux. On y vendait beaucoup trop d'alcool aux Indiens. Catlin dénonçait ce trafic désastreux mais se gardait pourtant de révéler dans ses carnets quotidiens que ses amis et informateurs Chouteau et McKenzie étaient en train d'installer des distilleries sur place ! Ces vedettes de l'avant-garde blanche en territoire indien qui donnaient leurs noms à des forts légendaires étaient des marchands avides et rusés. Ils accumulaient comme Chouteau des fortunes sur le dos des tribus qui fournissaient aveuglément les peaux contre de la pacotille et des gallons d'alcool. Aigle Rouge raconta qu'il avait tué, il y avait quelques années de cela, un marchand d'armes et de whisky particulièrement menteur et malhonnête avec les guerriers et les squaws. Son scalp flottait à l'entrée de la tente parmi les autres… Les deux convives ne s'étonnèrent nullement d'un usage si naturel. De temps en temps, Aigle jetait un rapide regard à la jeune fille qui baissait les yeux, l'expression fermée.

Aigle Rouge les invita à déjeuner. Trois autres femmes entrèrent bientôt dans la tente, elles s'activèrent autour du feu et de la marmite. C'est le chef qui servit ses hôtes auxquels s'étaient joints l'aide de camp, Pattes de Loup, ainsi que Grand Nuage, le fils d'Aigle qui était encore un adolescent. Les femmes et les autres enfants prenaient leur repas après. Catlin déplorait ce qu'il appelait l'esclavage des squaws, soumises aux tâches les plus dures du matin jusqu'au soir et réduites au silence. Visiblement, les trois femmes faisaient bande à part, la prisonnière restait dans son coin. Ils dégustèrent un ragoût de chiots qui était ce qu'il y avait de plus subtil en matière de gastronomie chez les Indiens, un honneur rendu aux invités et un hommage aux divinités. Les chiots étaient assortis de langues de bison accompagnées de pommes blanches, des navets de prairie. Bogard se goinfrait de la tendre chair des chiots. L'appétit de Catlin était plus modéré, il aurait préféré une bonne côte de bison grillée toute simple.



ROMAN PREMIÈRE

H.BAMBERGER

BIOGRAPHIE

Né en 1964 à La Roche-sur-Yon, cet ancien élève en journalisme à l'ESJ de Lille se fait remarquer dès son premier livre, *Mourir en enrhume*, paru en 1987, pour son humour décapant et son jeu avec les constructions narratives. Toujours dans la même veine, suivront une quinzaine de romans, dont *La Nébuleuse du crabe*, prix Renaudot 1993, *Le Vaillant Petit Tailleur*, prix Wepler 2004, le très drôle *Oreille rouge* (2005), ou encore *Damoiseau Nisard* (2006), plus littéraire. Autre versant de son œuvre, *L'Autofiche*, du nom de son blog ouvert en 2007 où Eric Chevillard écrit quotidiennement de brefs billets, en marge ou « Feuilleton », qu'il tient chaque semaine dans *Le Monde des livres*.

Le Désordre azerty

Eric CHEVILLARD

Le Désordre Azerty
par
Eric Chevillard,
224 p., 17 €
Copyright Minuit.
En librairie
le 9 janvier 2014.

LE LIVRE Une chose est sûre, il aime les animaux. En témoignent les titres de certains de ses romans : *La Nébuleuse du crabe, Du hérisson, Sans l'ourang-outan, Iguanes et moines*, sans oublier *La Ménagerie d'Agathe* (Hélium). Alors, quand Eric Chevillard s'intéresse au mode azerty, ainsi qu'a été baptisé le clavier français des machines à écrire puis des ordinateurs dont les touches de lettres commencent ainsi, on peut se demander de quel genre de bestiole il sera bien question. D'une foultitude, en vérité, on ne se refait pas : phacochère, éléphant, babiroussa, scutigère véloce sont par exemple à l'honneur de la lettre Z comme Zoo. Et d'en rajouter avec la lettre K dévolue au Kangourou. De fait, si l'auteur semble bel et bien vouloir mettre de l'ordre dans son recueil en le déclinant consciencieusement, il n'en fait, derechef, qu'à sa tête, peu avare de digressions, d'anecdotes, de réflexions cocasses, de confessions inattendues. A la lettre R, par exemple, il choisit Rentrons, pour mieux s'interroger sur ce « nouveau mot d'ordre de l'époque ». La lettre T lui donne l'occasion d'exposer sa Théorie – on se doute bien qu'il en a plusieurs : « Ma théorie, c'est que Galilée peut bien démontrer ce qu'il veut tant que ma table reste plate et immobile » figure parmi nos préférées. La lettre Y l'incite à parler des Yeux, la lettre U de l'Utilité de la littérature et la lettre L de Littérature tout court – enfin presque. Elle est bel et bien au cœur de ce livre délicieusement foutraque mais très cohérent et remarquablement bien pensé. L'auteur de *Choir* ne déchoit nullement, pas plus qu'il ne déçoit ceux qui voudront partager son credo : « L'écrivain entreprend de tout réformer. Il ne laisse rien en l'état. » **D.P.**

ASPE, l'ennui, c'est que je ne connais pas la signification du mot aspe ni davantage celle du mot ASPLE que l'on peut écrire aussi, indifféremment, pour désigner la même chose, si j'en crois du moins le dictionnaire que j'ai ouvert à la page 67 afin de rechercher la définition exacte du mot ASOCIAL, retenu dans un premier temps parce qu'il me paraissait idéal pour me présenter cordialement au lecteur et plus franchement que si je déclinais mon état civil – autobiographie lapidaire, cependant exhaustive, circonstanciée, honnête, qui eût été à sa place en effet à l'orée de ce livre, et j'avais estimé convenable de partir de la définition du dictionnaire, de m'appuyer en quelque sorte ou de m'adosser à cette pierre angulaire de la littérature que constitue malgré tout le dictionnaire – abécédaire mieux ordonné que ne le sera celui-ci –, mais voilà que, sitôt lue et recopiée ma définition – *incapable de s'adapter aux normes sociales* –, comme je refermais le fort volume, mon œil accrocha sur cette même page 67, séparés seulement d'ASOCIAL par ASOCIABILITÉ, ASPARAGINE et ASPARAGUS, ces mots, donc, ASPE ou ASPLE, inconnus de moi, puis le dictionnaire me claqua entre les doigts avec un soupir, me révélant peut-être dans ce dernier souffle leur commune signification, mais alors ce fut inaudible et je demeurai avec mon ignorance et ma honte, oui, ma honte, car je possède si peu de qualités objectives que, depuis toujours, je compte beaucoup pour asseoir ma réputation, impressionner l'adversaire et faire mon chemin en ce monde, sur celle que l'on me concéda très tôt, si c'en est une, d'avoir du vocabulaire et même, disaient mes professeurs, *un bon vocabulaire*, si bon qu'asparagine ou asparagus pourraient tout à fait et très naturellement surgir dans ma conversation, d'autant plus spontanément que je suis incapable de m'adapter aux normes sociales qui excluent, entre autres usages, celui de mots rares susceptibles de saper la cohésion du groupe, d'y introduire le trouble, le malaise, la division, littéralement une mésentente, tout comme et pour les mêmes raisons ces normes réfutent les phrases trop longues ; et c'est pourquoi, ayant tout de même acquis le minimum de savoir-vivre qui fait de moi un éphéméroptère conscient du terme de toute chose et pour ménager les bonnes volontés déjà suffisamment éprouvées, j'en termine maintenant avec celle-ci.

Alors que je l'aurais volontiers poursuivie, poussée plus loin, plus avant, comme la taupe son museau fureteur dans l'élément obscur, jusqu'au bout de ma vie, pourquoi pas, mais pourquoi pas, m'installer dans cette phrase, j'aurais pu, dans le train de cette phrase, et de là observer le dehors, avec à chaque instant l'excitation des rencontres, la surprise d'une émotion, le péril et l'épouvante aussi, toutes les angoisses, les spéculations infimes autour du mot aspe ou asple tout aussi bien – que signifie ? moitié d'asperge ? jaspe brisé ? aspic sans venin ? aspirine à demi dissoute ? –, en roue libre sur ma pente, bienheureux, bien malheureux sans doute aussi mais à ma façon et à ma guise, dans ma phrase tout du long blotti, tantôt prenant des passagers, ceux-ci s'en éjectant tôt ou tard à la faveur d'un ralentissement, mais à mon aise seul aussi et à jamais, dans ma phrase, accélérant pour me griser de la vitesse, osant tête en bas des vrilles impossibles dans l'éther et les bouclant dans l'encre élégamment, vivant là – mais oui – le western et la romance, y trouvant – mais oui – ma pitance, jugeant dès lors inutile d'aller voir ailleurs, n'osant pas, ne le pouvant plus.

Parce que, bien sûr, si la mine court sur la page, elle est aussi la pointe qui me cloue à ma table. C'est surtout le poignet qui bouge, au détriment des longues jambes. Quant aux pieds, ils ne puent guère à servir si peu, à si peu me balader. Ma phrase fait l'essentiel du chemin, ventre à terre.

Quand un mot se dérobe à mon entendement, cependant, c'est l'énigme tout entière qui resurgit, la boule du monde sans prise aucune qui m'échappe. Aspe ? Si infime soit cette aspérité, toutes les fumées du mystère montent de son cratère et occultent la vue que j'avais depuis mon promontoire. Je ne parle plus ma langue. Aspe ? Mais comment est-ce que je me débrouille pour nommer l'aspe lorsque j'ai affaire à l'aspe ? Ai-je recours à des périphrases embarrassées ? Est-ce que je m'exprime par gestes pour désigner l'aspe quand j'ai besoin de l'aspe ? Ou bien, est ce que je me passe plutôt de l'aspe ? Mais au prix de quelles souffrances, de quelles carences, de quelles frustrations ? Est-ce que je me garde d'en faire usage faute de connaître le mot ? Et je me prive de quoi, alors ? Un aspe ou une aspe, d'ailleurs ? Peut-on vivre sans aspe une vie digne de ce nom ? Je ne dois pourtant pas être le seul à m'en passer par ignorance ! Ceci expliquerait justement cela, ce navrant état des choses ? Quelle est la nature de l'amputation ou de la mutilation dont je suis affligé ? Et si l'aspe était un sentiment aussi réconfortant que l'amour, mais d'un moindre tourment ? Mais si l'aspe était la créature destinée à l'homme, sa promise, et non la femme cruelle ?

Voilà pourquoi je suis si hésitant, si incertain toujours, pourquoi j'éprouve la pulsion et que toujours manque le corps : parce que l'aspe ou l'asple me fait défaut, parce que je dois me débrouiller sans. Serait-ce la cause unique de toutes mes faillites, de ma difficulté à m'incarner ? Parce que je n'ai pas pu réclamer l'aspe, ne sachant ce que l'aspe était, le réclamer ou le sécréter peut-être, le tricoter, le débusquer, le fouler, l'ériger, le semer, le cueillir, le fumer – j'ignore jusqu'à l'aspect de l'aspe et comment on se le procure –, parce que je suis sans aspe ? Est-ce que tout est simple pour ceux qui sont pourvus de l'aspe ? Est-ce qu'il leur suffit de saisir leur aspe pour que le monde s'ouvre ? Crochètent-ils les filles avec leur aspe ? Empoignent la vie ? Gaulent toutes choses avec comme noix ? Aspe ou asple, ce serait donc le premier mot que l'on apprend, avant mamanpapa, parce qu'il y a urgence, parce que sa nécessité est brûlante, impérieuse ?

Et tout s'éclaire soudain, c'est-à-dire que tout s'obscurcit. Asocial, je ne le serais pas tant, je ne le serais pas si bien si j'avais été comme les autres enfants initié à la signification du mot aspe et à l'utilisation de la chose en même temps qu'à l'apprentissage de l'obéissance et de la marche. Mais – toutes les questions qui tournent dans cette béance de mon crâne ! – est-ce une négligence coupable de mes éducateurs, ou me l'aurait-on tue, cette signification, tout à fait délibérément, par conviction religieuse peut-être – ainsi je fus très tardivement informé des pratiques sexuelles faisant intervenir des animaux en voie d'extinction, du fil barbelé et des pinces à linge –, non pour me nuire mais pour me protéger, confondant hélas mon ignorance et mon innocence ? De là ma candeur sur ce point, guère différente de la stupidité, de la bêtise. Tandis que chacun fait avec l'aspe, ou va avec l'aspe, ou bien encore met son aspe – le pose ? l'introduit ? l'insert ? le plante ? – exactement là où doit être mis l'aspe ou mise l'asple, tandis que chacun dissout l'aspe ou l'asple comme il convient de le ou la dissoudre ou l'arrache ou l'enterre ou l'isole, moi, crétin épanoui, je tâtonne à côté, je marche dessus, je m'affiche sans (ou pire : avec, quand il est notoire qu'il faut s'en défaire au plus vite) !

Je me couvre de honte peut-être, ou de ridicule. Mais c'est donc pour cette raison qu'Anne me préféra Franck, que Florence me préféra Etienne, que Marion me préféra Julien, qu'Estelle me préféra Thierry, que Tiphaine me préféra Guillaume et j'étais à chaque fois vexé, surpris, blessé, alors qu'il ne pouvait en être autrement puisqu'ils arboraient leur aspe, ou qu'ils leur promettaient un aspe, ou qu'ils clignaient de l'aspe ou faisaient vrombir leur aspe, ou dirigeaient vers elles leur aspe – les aspiraient ainsi ? –, et que j'en étais si ostensiblement dépourvu ! Je n'avais aucune chance !

Et c'est pourquoi aussi je reçus un jour ce coup de poing dans les dents que je ne croyais pas mériter. Mais si ! Et comment ! Pensez : je m'étais assis à côté de ce jeune homme sans même lui présenter mon aspe, sans seulement déposer mon aspe à ses pieds, sans lui en proposer un morceau, un fond, une bouffée ! Tant de choses trouvent soudain leur explication naturelle

Ah voilà ! Ah c'est donc pour ça !

Il n'est pas trop tard peut-être pour en finir avec mon ignorance et rattraper tous mes retards conséquemment, retourner en ma faveur tant de situations compromises, tant d'entreprises mal engagées (et voir revenir vers moi, repentantes, Anne, Florence, Marion, Estelle, Tiphaine). Ne me suffit-il pas pour rompre la malédiction de reprendre le dictionnaire, là, sur ma table, et de chercher la définition du mot pour avoir d'un coup jouissance de celui-ci et de tous les avantages et privilèges associés à sa possession ? Ce surcroît de maîtrise et de puissance immédiatement, toutes ces possibilités offertes, pour mon destin ces horizons nouveaux !

Et cependant, j'hésite. Quoi ? ! J'hésite, oui. Ai-je envie à mon âge de connaître le nombre de mes fourvoiements, celui des occasions perdues et des opportunités gâchées, et de remettre en question le relatif aplomb auquel je suis parvenu malgré ce handicap en encaissant d'un coup toutes les révélations contenues dans le mot aspe ? Voici que ma main tremble en survolant le lourd volume. Ai-je besoin d'être embarrassé de ce savoir ? Il ne m'a guère été profitable d'apprendre tardivement le sens du mot SCOLASTIQUE. J'ai bien heureusement ignoré tant que je n'avais pas de dents le sens du mot NOUGAT. Je suis un peu lâche, sans doute, mais ce n'est pas nouveau. J'ai des collections à protéger, une famille. Le risque serait trop grand, de tout perdre. Tant pis pour l'aspe ou l'asple, tant pis pour moi.

ZOO ne se prononce pas *zou*, il serait temps d'en informer nos amis anglo-saxons et certains de nos compatriotes aussi, d'ailleurs, abusés par le son *ou* que forme parfois le double o dans notre langue, comme c'est le cas pour *igloo*, par exemple, qu'il ne viendrait à l'idée de personne de prononcer *iglo-o*, sinon peut-être à certains Anglo-Saxons s'initiant laborieusement à la pratique du français et qui, ayant appris pour leur part que *zoo* se prononce *zo-o*, iraient s'imaginer non sans ingénuité que cette règle vaut aussi pour igloo ; un monde décidément nous sépare de ces gens-là.

Zoo ne se prononce pas zou. Si zoo se prononçait zou, vous pensez bien que le lieu qu'il désigne ne serait pas cette prison, mais un palais de courants d'air et de galeries souterraines, un ciel d'oiseaux, une forêt frissonnante. Si zoo se prononçait zou, les animaux captifs auraient dressé l'oreille, leurs oreilles bizarres, et l'auraient entendu ; ils seraient depuis longtemps tous dehors, dans la nature.

Zoo est le contraire de zou. *Allons au zoo* signifie exactement l'inverse de *Allez zou !* Toi qui entres au zoo, tu perds du même coup l'usage et la possibilité du zou, et si ton ramage se rapporte à ton plumage, il va falloir baisser d'un ton.

C'en est fini du zou, mon petit canard.

Lionne blanche, zèbre placide, doux tarsier, plus de zou !

Même toi, vieille tortue, qui en profitait peu, sans hâte, qui ne jouissait vraiment que du projet zou, de la perspective zou, de l'horizon zou, renonce à ce rêve, à ces songes, désormais aussi creux que ta carapace quand elle devient tambour de mort sous le poing de l'homme en guerre.

L'échappatoire zou, n'y pense plus.

Vipère des sables, cobra, python, boa, que reste-t-il de cette ondulation, de ce zigzag dans votre cage de verre ? Voici le zou enroulé comme une corde suspendue à un clou !

La nuit, quand tout dort, les instincts se réveillent dans les rêves. Des pelages se hérissent, des écailles se fron-

cent ; y passe le frisson du zou. Des cris partent, des grognements, des rugissements, portés par le vent du zou.

Mais aux premières lueurs du jour, la herse retombe, tout est scellé, verrouillé. Nous sommes au zoo, prononcer *zo-o*. Des cages, des enclos, des volières, un vivarium. Et certes, c'est dans un de ces jardins étroitement surveillés qu'un jour je présentai mes filles aux girafes, aux pumas et aux chimpanzés qui auraient bien pu, sans cette opportunité, ignorer leur existence. La savane est aride, on y erre sans rencontrer jamais ces deux mignonnes. C'est un peu désespérant aussi, bien sûr.

Puis je n'ignore pas que certains parcs zoologiques jouent désormais un rôle dans la conservation, la protection, voire la reproduction des espèces menacées. S'il existe en effet de tels programmes – si l'on se félicite parfois de la naissance d'un ours polaire en Californie ou d'un panda albinos à Vienne –, l'argument me paraît tout de même un peu spécieux. C'est prétendre que le coin cuisine que nous ménageons dans notre intérieur n'a d'autre fonction que d'assurer la survie de la blatte domestique.

Le zoo est un monde dramatiquement rétréci, une arche de Noé échouée sur un banc de sable où la vie suffoque. Imagine-t-on pourtant ce jour où l'homme de même, chassé de son territoire dévasté par les contaminations, devra se replier dans de tels espaces clos, des répliques miniatures et artificielles de son habitat naturel, pour s'y reproduire et sauver l'espèce de l'extinction ? Le zoo annonce peut-être le devenir de toutes les créatures vivantes. Les barreaux poussent plus dru que le blé sur cette terre ; certaines ne savent déjà plus si elles sont dedans ou dehors.

Puis c'est une nurserie qui tourne bientôt à l'hospice ; on y vieillit plus longtemps peut-être que dans la nature sauvage, mais en commençant beaucoup plus jeune. Les lions disposent de vingt mètres pour se donner de l'exercice ; même pour leur sieste, il leur en faudrait davantage. Un lion qui s'étire dans son sommeil marque de son empreinte griffue les quatre coins de la brousse.

Puis le singe !

Avant d'incarcérer le singe, on lui a fait les poches pour en retirer tous les élastiques, tous les ressorts !

Regardez ce pauvre garçon prostré, inexpressif, on le croirait descendu de lui-même et ne grimaçant plus que lorsque ses patrons lui refusent une augmentation.

L'animal est devenu un objet de curiosité. N'existe plus en vrai. Tous dinosaures de cinéma. Marionnettes. Automates. Pâtes à modeler, résines animées par un génie des effets spéciaux, un de ces démiurges du nouveau monde virtuel. L'animal n'existe plus que hors contexte, à l'exception du pigeon parisien.

Si encore il n'avait été banni que de la savane et de la jungle, mais l'homme l'a expulsé aussi de son habitat secondaire, l'autre biotope dans lequel il s'épanouissait jadis : la littérature. Longtemps, il se désaltéra dans le courant de cette onde pure. Il grouille dans les contes et légendes ; il est de tous les mythes, de toutes les fables. Le bestiaire était un art en soi. Puis soudain, terminé, on noie le rat dans la cave, on brûle le hibou au grenier, la littérature semi-grabataire se fixe au rez-de-chaussée, elle sera de plain-pied et tout confort pour l'homme seul.

Allons, je rouvre la ménagerie.

Le lion déchu songe à sa royauté passée. Comment reconquérir le pouvoir ? Comment se faire élire par les gazelles ?

Ayant appris au chimpanzé que son patrimoine génétique était à 98 % semblable au nôtre, je le vis se rembrunir puis détruire fébrilement les châteaux, les cathédrales et les parlements déjà édifiés avec ses chromosomes. Tous ses chantiers sont aujourd'hui à l'abandon. Tout bien réfléchi, il ne fera pas de sa branche le manche de sa cognée.

Vous pouvez bien appeler girafe si le nom vous charme ce toboggan vertigineux qui précipite sans discontinuer des chevrettes dans le ventre du guépard.

Haut perchée sur ses pattes, l'autruche n'utilise ses ailes que rarement, pour redescendre.

S'il migrait seul au lieu de se déplacer toujours en horde, le gnou aurait davantage de chances de passer clandestinement les frontières et de rejoindre enfin, puisqu'à l'évidence tout son sang le souhaite, les verts pâturages de l'élevage intensif.

Portefeuille coûteux, le crocodile, mais ton investissement sera vite amorti : tu ne mettras qu'une fois la main à ta poche.

Le margouillat est un gros lézard effrayant, c'est vrai. Considère-le plutôt comme un minuscule iguane et tu le laisseras en riant courir sous ta chemise.

L'hippopotame s'enfonçait sous l'eau, jadis, pour se protéger de la brûlure mortelle du soleil et de la lance de l'homme. On ne voyait affleurer que ses oreilles et ses narines : c'était encore trop se trahir. A présent, la surface du fleuve est étale. Lancez vos traits, chasseurs cruels, soleils implacables, désormais l'hippopotame ne vous craint plus.

De la pointe de son sabot, le buffle trace des lettres fines sur le sable et sort enfin de la préhistoire. Puis son arrière-train indécrottable efface tout.

De l'autre côté du Mur

Patrick McGUINNESS

Jeune Anglais, le narrateur est nommé professeur de littérature à Bucarest à la suite d'une candidature plutôt kafkaïenne. Une immersion dans le monde interlope de la dictature roumaine.

Le premier roman étranger le plus puissant de récente mémoire est signé par un poète. Né en Tunisie en 1968, professeur de littérature française comparée à l'université d'Oxford, Patrick McGuinness n'est pas totalement un inconnu. Avant le formidable *Les Cent Derniers Jours*, l'écrivain avait déjà composé une *Anthologie de la poésie symboliste et décadente* aux Belles Lettres en 2001, préfacé les *Œuvres* de Marcel Schwob également aux Belles Lettres en 2002, et *Le Trésor des humbles* de Maurice Maeterlinck dans Les Cahiers rouges en 2008. Sans compter la publication en Grande-Bretagne de plusieurs recueils de ses textes poétiques.

Apprêtez-vous à repartir vers un moment tragique de l'Histoire contemporaine. A une époque où Gorbatchev préconise la plus grande liberté d'expression en Union soviétique, où Lech Walesa secoue la Pologne avec le mouvement Solidarnosc, où le mur de Berlin n'est pas encore tombé, où la Yougoslavie n'a pas encore éclaté. Européen de l'Ouest, le narrateur des *Cent Derniers Jours* débarque dans un pays de 23 millions d'habitants, la Roumanie du camarade-président Nicolae Ceausescu. Le Conducator trône encore glorieusement au sommet d'un pays où l'ennui est alors un « état extrême ». Capitale d'un Etat policier à trois heures de vol d'Heathrow, Bucarest est la ville qui compte, proportionnellement à sa population, le plus de cinémas dans le monde.

Le héros de McGuinness dont on ne connaîtra jamais le prénom ni le nom vient d'enterrer un père qui de sa vie entière ne lui a donné qu'un seul conseil : « Ne te fie jamais à un homme qui ne boit pas une pinte entière. » Il a étudié les sciences politiques, obtenu un emploi auquel il n'a pas postulé après un entretien auquel il ne s'est pas rendu ! Chargé de dispenser des cours sur la poésie, le roman moderne et les techniques de la dissertation, le nouveau professeur prend possession d'un appartement au deuxième étage d'un immeuble de la vieille ville. Dans un quartier qui a échappé au grand projet de « modernisation » de Ceausescu, où il côtoie des apparatchiks, des diplomates et des étrangers. Autour de lui, impossible de ne pas noter les policiers en uniforme gris, les Dacia noires aux vitres noires, les espions de la Securitate en civil. Pour un peuple sans aucun moyen d'action, « tout est manque, espace à remplir ». Le tabac est l'une des monnaies d'échange. Son collègue de travail Leo en connaît un rayon sur la question : enseignant le jour et trafiquant la nuit, il est comme un poisson dans l'eau du marché noir local, stocke des marchandises de contrebande et roule avec une fausse plaque minéralogique diplomatique !

L'expatrié devient un observateur qui apprend à ne pas être surpris par grand-chose. A mieux comprendre une société qui repose sur le secret, confrontée aux trahisons, aux dénonciations, aux compromis. Des rencontres marquantes, il va en faire d'autres. La saisissante Cilea Constantin est une beauté à la fois charnelle et intouchable, et se trouve être la fille d'un membre haut placé du Parti, ministre délégué auprès du ministre de l'Intérieur. Petre Romanu, lui, est un musicien qui évolue dans « l'ici et maintenant » et rêve de fonder une contre-économie. La sœur de ce dernier, Ottilia, elle, est médecin dans un hôpital insalubre.

Patrick McGuinness évoque avec finesse les conditions de vie d'un peuple opprimé.

La Roumanie huit mois avant la chute de Ceausescu

Les Cent Derniers Jours s'impose comme un tour de force d'une étonnante maîtrise. D'entrée de jeu, Patrick McGuinness montre sa capacité à rendre la tension palpable, à emporter le lecteur dans la tourmente qui secoue la Roumanie, Bucarest et ses habitants. Le débutant parvient à faire revivre une époque et un monde sur le point d'exploser, tout en creusant ses personnages et en ménageant le suspense. McGuinness ne fait jamais aucun effet de manche stylistique, dévoile un art éblouissant de la scène, une capacité à varier les tempos. Grâce à lui, le lecteur traverse pendant près de cinq cents pages impossibles à lâcher huit mois d'une rare intensité. Un séjour roumain dont l'on sort rincé et ébloui, avec la certitude de tenir entre les mains un livre important et un auteur marquant. **Alexandre Fillon**

★★★★ *Les Cent Derniers Jours (The Last Hundred Days)* par **Patrick McGuinness**, traduit de l'anglais par Karine Lalechère, 494 p., Grasset, 22 €

JAY WILLIAMS

Fast and furious

Andrés CAICEDO

Jeunesse et violence sont au cœur des nouvelles du Colombien Andrés Caicedo.

Se bagarrer est l'un des plaisirs de la jeunesse. Qu'importe le prétexte pourvu qu'on donne des coups. Telle est la philosophie du jeune héros de *Traversé par la rage*, nouvelle qui donne son titre au recueil d'Andrés Caicedo. Ce collégien remuant est en effet une véritable petite terreur, qui sévit dans les rues de la ville colombienne de Cali, bataillant volontiers avec d'autres petites frappes. La route de ce sauvageon en rage contre les plus riches croisera naturellement celle d'Edgar Piedrahita, chef de la Tropa Brava – « la première *gallada* de Cali » – et de son amie Rebeca Balboa, avec lesquels il va faire les quatre cents coups. Le lieu de rassemblement de tous les clans (les Aigles noirs, les Rouges, les Fumées dans les yeux…) ? Le cinéma, où l'on projette *Rock Around the Clock*, *Le Temps du châtiment* avec Burt Lancaster, les nanars mettant en scène Elvis Presley et, surtout, *La Fureur de vivre*. A un moment ou un autre, les affrontements de bandes sont inévitables, et peuvent très mal finir… Mais cet ado tourmenté et sanguin découvrira une autre manière de voir la vie, grâce à l'apparition de la belle Maria del Mar et, surtout, d'un professeur de judo japonais, maîtrisant autrement mieux la castagne que les gringos traînant dans les rues.

★★★ *Traversé par la rage (El Atravesado)* par **Andrés Caicedo,** traduit de l'espagnol (Colombie) par Bernard Cohen, 180 p., Belfond, 15 €

Découvert l'an passé en France avec son roman *Que viva la música !*, le Colombien Andrés Caicedo est pourtant considéré depuis longtemps comme une sorte de Jim Morrison de la littérature latino-américaine. Boulimique de culture, cet écrivain-scénariste (par ailleurs critique de cinéma et dramaturge) s'est suicidé en 1977, à l'âge de 25 ans. Il ressort d'ailleurs des six nouvelles composant *Traversé par la rage* une urgence, un désir de vivre à cent à l'heure, quitte à flirter avec les excès. Outre la longue nouvelle-titre, les douze pages de « Maternité » – ou la découverte de la paternité pour un lycéen type « premier de la classe », plutôt odieux – stupéfient par leur puissance et l'âpreté de l'écriture. La préface propose d'ailleurs le meilleur résumé des obsessions de ce livre, rimbaldien dans l'âme et latino-pop dans l'univers. Et ce, en deux questions finalement universelles : « Comment les jeunes gens peuvent-ils trouver une place dans le monde qui ne les attend pas ? Les illusions et l'innocence de la jeunesse sont-elles solubles dans la vie adulte ? » **Baptiste Liger**

* Recueil en 10.18.

Guerre intestine

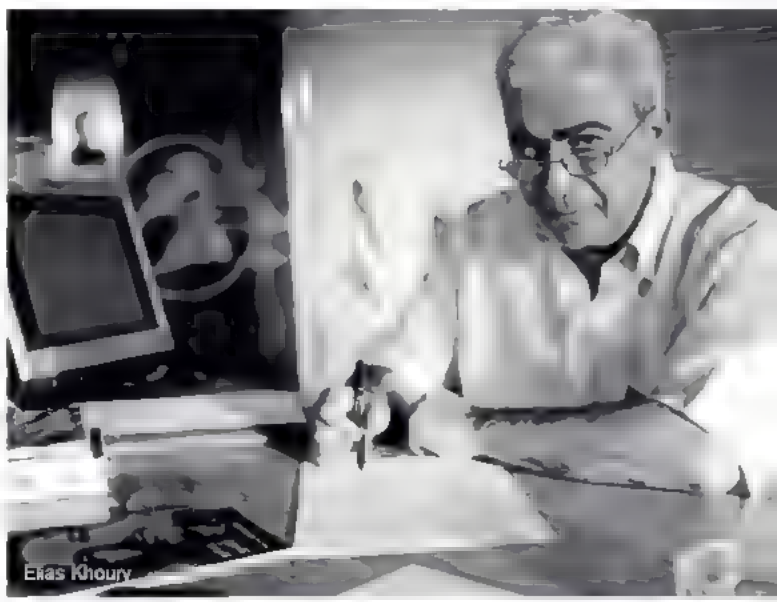
Elias KHOURY

Deux frères séparés par la guerre au Liban se retrouvent. A travers eux, les dissensions de la société libanaise se révéleront avec acuité.

C'est au chevet d'un Liban longtemps supplicié que veille Elias Khoury. Si un écrivain peut se prétendre engagé aux côtés de ses compatriotes, c'est bien lui. Car il n'a cessé d'intervenir dans le débat public, de prendre des risques et de mettre son œuvre au service de son pays. Militant de gauche, arbitre de la vie intellectuelle libanaise, Khoury – né en 1948 dans le quartier chrétien de Beyrouth – est aussi une main tendue entre des clans qui se sont sauvagement affrontés. « Je suis athée et laïc, dit-il, mais je considère que mon héritage est à la fois chrétien et arabe. Dans mes récits, je tente d'éclairer ma propre histoire en la confrontant à celle de ma patrie, une patrie plongée dans d'éternels conflits parce que la maladie libanaise est une maladie identitaire. »

Ces conflits sont au cœur de *Sinalcol*, où les drames historiques reflètent les tourments existentiels de personnages désemparés, en quête d'identité face à un « miroir brisé » – une expression qui sert de sous-titre au récit de Khoury. Nous sommes à Beyrouth, où le pharmacien Nasri Chammas veille sur deux fils inséparables, quasiment jumeaux : Karim, né en janvier 1950, et Nassim, son cadet de onze mois. Quand la guerre éclate, en 1975, ils vont se retrouver « dans deux camps opposés » et leur belle complicité finira par se lézarder tragiquement. Ecœuré par tant de violence, Karim s'exile alors en France et s'installe comme dermatologue à Montpellier, pour refaire sa vie. Et pourtant, il aura l'impression qu'« un gouffre s'est ouvert au fond de lui », un malaise auquel il espère mettre fin lorsque, après dix ans de séparation, son frère lui demande de revenir à Beyrouth pour y fonder un hôpital. Croyant pouvoir se réconcilier avec son passé, heureux de retrouver dans sa ville natale « l'arôme du café mélangé au parfum des pommes », Karim ne tardera pas à déchanter cruellement, comme s'il était la proie d'une inexpiable malédiction. « Il ignorait que la guerre civile qui était terminée au Liban allait recommencer au fond de lui », écrit Khoury, qui met en scène un homme aux abois, détruit par l'Histoire dans un pays où désormais l'islamisme a pris le relais des vieilles utopies socialistes. Un roman terriblement amer, qui interroge le « mal libanais » jusque dans l'intimité des êtres, orphelins de leur propre identité. **André Clavel**

★★★ *Sinalcol (Sīnālkūl)* par **Elias Khoury,** traduit de l'arabe (Liban) par Rania Samara, 480 p., Actes Sud, 23,50 €



Elias Khoury

T. KHOURY

Méditation nippone

Kenzaburô ÔE

Publié au Japon en 2005, *Adieu, mon livre !* est le testament d'un écrivain, témoin de la folie des hommes.

Depuis qu'il a obtenu le Nobel de littérature, en 1994, Kenzaburô Ôe est l'une des voix les plus écoutées au Japon, où il incarne à la fois la sagesse et la vigilance. Avec quelques autres écrivains – Murakami, notamment –, il partage la même inquiétude face aux manœuvres du pouvoir politique et à son emprise sur les individus. C'est dire que l'œuvre de ce romancier né en 1935 est tourmentée, souvent militante – le nucléaire est sa cible favorite –, tout en se nourrissant des plus anciennes mythologies qui ont peu à peu façonné l'âme japonaise. Depuis ses premières nouvelles jusqu'à ses grands romans des années 1970 (*Le Jeu du siècle*, par exemple), Ôe fait preuve d'une imagination foisonnante mais il s'inspire également de sa vie privée dans *Une affaire personnelle* et dans bien d'autres récits où il évoque sa relation avec son fils handicapé, source d'une réflexion dont la profondeur philosophique ne cesse de fasciner. De ses souffrances intimes, Ôe a fait le miroir d'un désarroi collectif, ce qui explique qu'il soit aujourd'hui le porte-parole de toute une génération et, au-delà, la conscience morale d'un Japon traumatisé par les cataclysmes d'Hiroshima et de Fukushima.

★★★ *Adieu, mon livre ! (Sayônara, watashi no hon yo !)* par **Kenzaburô Ôe,** traduit du japonais par Jean-Jacques Tsubudin, 476 p., Philippe Picquier, 23 €

Publié au Japon en 2005, *Adieu, mon livre !* rassemble toutes les hantises de Ôe, qui se met lui-même en scène sous les traits d'un écrivain vieillissant, Chôkô Kogito, un être aux prises avec la mort dans un monde de plus en plus crépusculaire. « Tels les yeux des mortels, les yeux de l'imagination doivent se fermer un jour », lance cet intellectuel inquiet – mais jamais vaincu – qui, à la suite d'un accident, a quitté les fracas de la ville pour se réfugier aux lisières de la forêt, où il se ressourcera en interrogeant ses auteurs de prédilection – T.S. Eliot, Mishima, Nabokov ou Dostoïevski. De ce dialogue, Kogito fait la matière d'une méditation magistrale où sa propre disparation symbolise les impasses d'une civilisation qui semble vouloir se détruire elle-même, à la veille de quelque apocalypse. Un récit poignant, sombre testament d'un exorciste qui n'aura cessé d'en appeler à la lumière et à la raison, face aux ténèbres de son époque. **André Clavel**

Passion argentine

Arturo PÉREZ-REVERTE

Quatre décennies revisitées à travers un couple et sa relation entretenue malgré les soubresauts de l'Histoire. Romanesque et érudit.

Les amateurs de fresques minutieusement ciselées savent qu'ils peuvent faire confiance à Arturo Pérez-Reverte qui, depuis le célébrissime *Tableau du maître flamand*, navigue sur le vaste océan du roman historique, dans le sillage de Borges et d'Umberto Eco. Car les récits de l'Espagnol sont à la fois très érudits et très ludiques, avec des constructions parfois aussi vertigineuses qu'une partie d'échecs. Dans *Un jour de colère*, par exemple, Pérez-Reverte multipliant les rebondissements tout en réinventant un épisode sanglant de l'histoire de son pays – le tragique soulèvement de la populace madrilène contre les troupes napoléoniennes, en mai 1808. Et avec *Cadix, ou la diagonale du fou*, il ne changeait pas d'époque pour signer un roman-fleuve où se croisent le polar, l'épopée maritime et la chronique militaire.

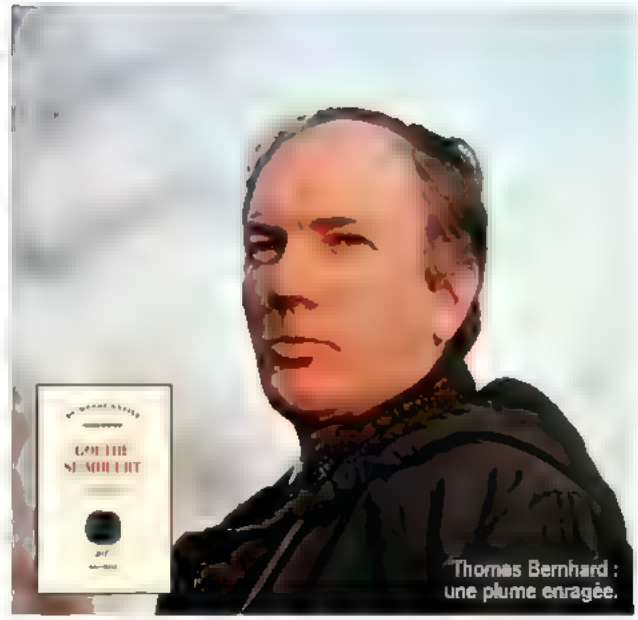
Merveilleusement nostalgique, mêlant intrigue amoureuse, comédie de mœurs et affaires d'espionnage, *Le Tango de la Vieille Garde* est un long flash-back dans les méandres d'un passé que Pérez-Reverte reconstitue d'une plume fitzgéraldienne, au fil de quatre décennies, entre les cabines luxueuses d'un transatlantique et les palaces d'une Europe de plus en plus crépusculaire. Ouverture : un jour de novembre 1928, accoudé au bastingage du *Cap Polonio*, Max Costa – un gentleman cambrioleur parfaitement gominé – guette sa prochaine proie, en attendant d'accoster en Argentine. Il suffira d'un tango langoureux dansé avec l'épouse d'un compositeur célèbre – la richissime Mecha Inzunza – pour que le cœur de cet Arsène Lupin chavire, et que se noue une secrète et tumultueuse histoire d'amour. Dans les bas-fonds de Buenos Aires, d'abord, puis du côté de Nice, pendant la guerre d'Espagne, et, trente ans plus tard, à Sorrente, où se dispute un tournoi d'échecs aux implications politiques redoutables… D'une rencontre à l'autre, dans la clandestinité de leur passion sans cesse interrompue par les événements, Max Costa et Mecha Inzunza assisteront à tous les soubresauts de leur époque, une époque dont Pérez-Reverte ressuscite remarquablement les ambiances, les parfums et les musiques, sur un air de tango. **A.C.**

★★★ *Le Tango de la Vieille Garde (El tango de la Guardia Vieja)* par **Arturo Pérez-Reverte,** traduit de l'espagnol par François Maspero, 540 p., Seuil, 22 €

Bernhard l'ermite

Thomas BERNHARD

Quatre inédits du romancier autrichien, dans lesquels il tire à boulets rouges sur son pays, la famille et la condition humaine en général.



Thomas Bernhard : une plume enragée.

Un slogan publicitaire pour un soda à l'orange sanguine disait : « Mais pourquoi est-il aussi méchant ? » La question se pose naturellement en lisant les livres de Thomas Bernhard (1931-1989). Quelques lignes acerbes du *Neveu de Wittgenstein* ou d'*Extinction* suffisent en effet à vacciner contre toute littérature à l'humanisme benêt. On aura aujourd'hui plaisir à découvrir les quatre brefs récits inédits réunis dans *Goethe se mheurt* – oui, vous avez bien lu, il y a bien un « h » en trop... –, écrits entre 1982 et 1983, parfaitement emblématiques de la plume enragée du grand écrivain autrichien*. Le ton est donné dès la première nouvelle, qui donne son titre à l'ouvrage et qui met l'auteur des *Souffrances du jeune Werther* à l'agonie, suppliant ses proches de faire venir Wittgenstein à son lit de mort. Si le sens de l'absurde est ici présent, il le sera d'autant plus dans les deux textes suivants, qui tirent à boulets rouges sur la famille. « Après tout, nous disons bien que nous aimons nos parents alors qu'en réalité nous les haïssons », analyse le narrateur de *Montaigne. Un récit*. « Nous ne pouvons pas aimer nos géniteurs dans la mesure où nous ne sommes pas des êtres heureux, notre malheur n'est pas illusoire comme le bonheur dont nous nous persuadons chaque jour afin d'avoir seulement le courage de nous lever, de nous laver. » Les deux familles de *Retrouvailles* – l'une aux chaussettes et bonnets vert pomme, l'autre préférant un colons rouge vif –, qui cherchent une paix hypothétique en arpentant la haute montagne, en prennent aussi pour leur grade. Mais Thomas Bernhard n'est jamais aussi bon que lorsqu'il faut ressortir son dégoût de son pays, condensé dans les quelques pages, sidérantes de puissance, de *Partir en fumée*. Enfin, si l'Autriche est à ses yeux l'enfer sur Terre, le reste du monde n'est pas forcément mieux loti. Dans cette lettre à un obscur architecte (un « charlatan des surfaces »), le narrateur raconte son départ pour l'Amérique et l'Europe du Nord. S'il ne sauve de la Norvège (territoire « dépourvu de tout esprit philosophique ») qu'une « race de chiens totalement inconnue en Europe centrale », l'Amérique latine n'a guère les faveurs de ce misanthrope de génie. Et pour cause : « Toute l'Europe s'y précipite et s'y immisce sous couvert de solidarité sociale et socialiste, qui en réalité n'est rien d'autre qu'un avatar abject de l'afféterie chrétienne-sociale européenne. » Bernhard, le démon de nos bonnes consciences ?

Baptiste Liger

* On signalera aussi la parution de *Sur les traces de la vérité*, recueil de discours, lettres, entretiens et articles (Gallimard/Arcades).

★★★ ***Goethe se mheurt (Goethe schtirbt)*** par **Thomas Bernhard,** traduit de l'allemand par Daniel Mirsky, 128 p., Gallimard, 13,50 €

Fièvre phosphatée

Harry CREWS

A redécouvrir un précurseur et un des plus beaux héritiers de Faulkner avec ce roman publié en 1969 aux Etats-Unis.

Repéré dès 1974 par Albin Michel (*Car*, repris en 1996 chez Gallimard), il avait disparu du trafic en France. En 1991, il fit une apparition dans *The Indian Runner*, le premier film de Sean Penn. En 1993, Patrick Raynal, alors big boss de la Série Noire, rattrapa le retard et mit à l'honneur une œuvre possédée par Faulkner, qui s'enracine dans le roman *hard-boiled*, l'univers gothique, et composée d'illuminations quasi beatnik. Chaque roman de Harry Crews, décédé l'an dernier à 77 ans, est un monde qui crépite. Exhumé et traduit par Raynal, *Nu dans le jardin d'Eden* fut publié en 1969. C'est le deuxième livre de Crews, un an après *Le Chanteur de Gospel* (publié en France en 1995). On y retrouve cette langue visuelle et envoutante.

★★★ ***Nu dans le jardin d'Eden (Naked in Garden Hills)*** par **Harry Crews,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Patrick Raynal, 240 p., Sonatine, 19 €

Et ces personnages hors norme. A commencer par Fat Man, un mètre cinquante-deux pour deux cent soixante-dix-neuf kilos, fils richissime de celui qui, des années avant, avait vendu à prix d'or son petit terrain à un promoteur qui acheta toute la plaine. C'était du temps du plein emploi à Garden Hills, bourgade de Floride qui avait connu une ruée... vers le phosphate. Jack O'Boylan et ses ingénieurs en avaient détecté en quantité, et le magnat de l'industrie avait acheté tous les terrains possibles, construit une usine de traitement, élevé une colline artificielle, et fait monter la fièvre dans une localité transformée. Mais à peine exploité, le site fut délaissé par le magnat fantoche. Le boom avait fait pschitt.

Nu dans le jardin d'Eden est la chronique des survivants. Une douzaine de familles qui croient au retour du magnat comme à celui du messie. Il y a Fat Man, entretenant la rumeur selon laquelle O'Boylan reviendra. Il y a Jester, jockey aux rêves brisés, et Lucy, ancienne contorsionniste de cirque. Il y a Dolly, ex-Reine du Phosphate d'une cité qu'elle veut transformer en lupanar touristique. Et Fat Man, prisonnier dans sa propre maison par la faute de son corps trop gras pour en sortir, qui cristallise attentions, manipulations, chantages et trahisons. Aujourd'hui, ce roman se lit comme une parabole sur toutes les bulles spéculatives. Il est, surtout, le récit d'une cour des miracles : des histoires de freaks, de paniers de crabes, de croyances cramées et de « violation perverse de l'ordre des choses ». Rarement furie fut si revigorante. Une grande redécouverte.

Hubert Artus

SUDDEUTSCHE ZEITUNG/FILME DES ARCHIVES

BIOGRAPHIE

Né en 1948 à Aldershot, au sud-ouest de l'Angleterre, fils d'un officier écossais dans l'armée britannique, il a passé une grande partie de sa jeunesse en Extrême-Orient et en Afrique du Nord avant de revenir faire des études de lettres outre-Manche. Avec son recueil de nouvelles *First Love, Last Rites*, prix Somerset-Maugham 1976, Ian McEwan s'impose d'emblée sur la scène littéraire anglaise. Il est, depuis, l'auteur d'une dizaine de romans – dont certains ont été adaptés à l'écran –, tels *L'Enfant volé*, prix Femina étranger 1993, *Solaire*, *Expiation*, *Samedi*, ou encore *Sur la plage de Chesil*, prix Médicis étranger 2008.

Opération Sweet Tooth

Ian McEWAN

Operation Sweet Tooth (Operation Sweet Tooth) par **Ian McEwan**, traduit de l'anglais par France Camus-Pichon, 22,50 €. Copyright Gallimard. En librairie le 9 janvier 2014.

LE LIVRE Après *Solaire*, satire féroce qui sondait les impostures d'un physicien recyclé en écologiste de circonstance, le nouveau roman de ce grand nom des lettres anglaises nous entraîne dans le milieu de l'espionnage. Nous sommes en 1972, à Londres. La guerre froide, bien que déclinante, est toujours d'actualité. La belle et intelligente Serena Frome, fraîchement diplômée de Cambridge, vient d'être recrutée par le MI5, les services secrets britanniques intérieurs. Sa liaison avec le professeur d'histoire Tony Canning y est pour beaucoup : ce cinquantenaire influent, ancien du MI5, a repéré chez l'étudiante ses penchants pour une certaine littérature. C'est que, tout à sa lutte contre le communisme, l'agence de renseignement cherche à promouvoir des écrivains qui soient à même de véhiculer son idéologie par le biais d'une fondation fictive. Serena se voit confier la mission « Sweet Tooth » : approcher un certain Thomas Haley, doctorant en littérature à l'université du Sussex, jeune écrivain prometteur à la recherche d'un éditeur. A la lecture de sa prose, Serena est emballée. Au contact de l'auteur, son cœur s'enflamme. Mais peut-elle vivre cette idylle en gardant le secret sur sa double vie ? Comment concilier ses sentiments et ses engagements ? Serena pourrait bien devoir renoncer à la première règle d'un espion : ne faire confiance à personne... A travers les atermoiements de sa narratrice, et malgré quelques longueurs au début, Ian McEwan confirme son talent de styliste rigoureux (excellente traduction) et de metteur en scène avisé d'une partition impitoyable où l'amour et la littérature donnent finalement le ton. **D.P.**

A.MCAFEE

Je m'appelle Serena Frome (prononcer « Frume », comme dans « plume ») et, il y a près de quarante ans, on m'a confié une mission pour les services secrets britanniques. Je n'en suis pas sortie indemne. Dix-huit mois plus tard j'étais congédiée, après m'être déshonorée et avoir détruit mon amant, bien qu'il eût certainement contribué à sa propre perte.

Je ne m'attarderai pas sur mon enfance et mon adolescence. Fille d'un évêque anglican, j'ai grandi avec ma sœur au pied de la cathédrale d'une charmante petite ville, dans l'est de l'Angleterre. Notre maison était accueillante, bien cirée, bien rangée, pleine de livres. Mes parents s'appréciaient plutôt, ils m'aimaient et je les aimais. Ma sœur Lucy et moi n'avions qu'un an et demi d'écart, mais nos chamailleries adolescentes n'ont pas laissé de traces durables et nous nous sommes rapprochées à l'âge adulte. La foi de notre père, discrète et raisonnable, n'envahissait pas notre existence, et lui avait néanmoins permis de s'élever sans heurts au sein de la hiérarchie ecclésiastique et de nous installer dans une confortable demeure de style Queen Anne. Celle-ci donnait sur un jardin clos aux vénérables bordures herbacées bien connues, aujourd'hui encore, des botanistes amateurs. Un univers stable, enviable, voire idyllique, donc. Nous avons grandi derrière les murs d'un jardin, avec tous les plaisirs et les limites que cela implique.

La fin des années soixante égaya notre existence sans la perturber. Je ne manquais pas un jour de classe au lycée de jeunes filles de la ville, à moins de tomber vraiment malade. A la fin de mon adolescence, le mur du jardin n'empêcha pas quelques flirts poussés, comme on disait alors, ni les expérimentations avec le tabac, l'alcool et un peu de haschich, l'apparition des disques de rock, des couleurs vives et de relations globalement plus conviviales. A dix-sept ans, mes amies et moi étions timidement et joyeusement rebelles, mais nous faisions nos devoirs, apprenions par cœur et recrachions les verbes irréguliers, les équations, la psychologie des héros de romans. Nous aimions nous voir comme des révoltées, mais en réalité nous étions plutôt sages. Elle nous plaisait bien, cette effervescence qui flottait dans l'air en 1969. Elle était indissociable de la perspective de quitter bientôt nos familles pour recevoir ailleurs une autre forme d'éducation. Rien d'étrange ni d'horrible ne m'arriva durant mes dix-huit premières années, raison pour laquelle je préfère sauter ce chapitre.

Livrée à moi-même, j'aurais choisi de préparer une simple licence d'anglais dans une université provinciale très au nord ou très à l'ouest de chez moi. J'adorais lire des romans. J'allais vite – je pouvais en terminer deux ou trois par semaine –, et faire cela pendant trois ans m'aurait parfaitement convenu. Cependant je passais plus ou moins, à l'époque, pour une erreur de la nature : une fille douée en maths. Cette discipline ne m'intéressait pas, j'y prenais peu de plaisir, mais j'aimais être la première sans trop me fatiguer. Je trouvais la bonne réponse avant même de savoir comment je m'y étais prise. Pendant que mes amies s'échinaient à faire des calculs, j'arrivais à la solution grâce à quelques tâtonnements en partie visuels, en partie dus au flair. J'avais du mal à expliquer comment je pouvais en savoir autant. A l'évidence, une épreuve de mathématiques demandait beaucoup moins de travail qu'une dissertation littéraire. Et durant ma dernière année de lycée, j'étais capitaine de notre équipe de joueurs d'échecs. Il faut faire un effort d'imagination et remonter le temps afin de comprendre ce que cela représentait, pour une jeune fille de l'époque, de se rendre dans un lycée voisin et de détrôner de son piédestal un minus au sourire condescendant. Je considérais pourtant les maths et les échecs, au même titre que le hockey, les jupes plissées et la chorale, comme des réalités purement scolaires. Lorsque je commençai à penser à mon inscription à l'université, l'heure était venue pour moi de mettre au rancart ces activités puériles. Mais c'était compter sans ma mère.

Elle représentait la quintessence, ou la caricature, de l'épouse de pasteur, puis d'évêque, anglican : une mémoire phénoménale des noms, visages et tourments des paroissiens, une façon bien à elle de descendre une rue en majesté avec son foulard Hermès, une attitude à la fois bienveillante et inflexible envers la femme de ménage et le jardinier. Une courtoisie sans faille qui s'exerçait à tous les échelons de la société, dans tous les registres. Avec quel art elle se mettait à la portée des femmes aux traits tirés habitant les logements sociaux et fumant cigarette sur cigarette, quand elles venaient au club Maman Bébé dans la crypte convertie en salle paroissiale. Avec quelle ferveur elle lisait le conte de Noël aux pupilles de l'association Barnardo's rassemblés à ses pieds dans notre salon le soir du réveillon. Avec quelle autorité naturelle elle avait mis à l'aise l'archevêque de Canterbury, le jour où il avait franchi notre porte pour prendre le thé servi avec quelques biscuits nappés de chocolat et fourrés à la confiture d'oranges, après avoir béni les fonts baptismaux de la cathédrale, récemment restaurés. Lucy et moi avions été exilées à l'étage pour la durée de sa visite. A tout cela s'ajoutaient – et c'était le plus difficile – une soumission et un dévouement absolus à la vocation de mon père. Elle chantait ses louanges, le servait, lui facilitait la tâche en toute occasion. De ses chaussettes soigneusement pliées l'une dans l'autre, de son surplis bien repassé dans la penderie au silence de mort qui régnait dans la maison le samedi pendant qu'il écrivait son sermon, en passant par son bureau sans le moindre grain de poussière. Tout ce qu'elle exigeait en retour – pure supposition de ma part, bien sûr, c'était qu'il l'aime, ou du moins qu'il ne la quitte pas.

Or je n'avais pas compris que chez ma mère se cachait, profondément enfouie derrière cette apparence conventionnelle, la petite graine bien vivace du féminisme. Elle-même n'avait sûrement jamais prononcé ce mot, mais cela ne changeait rien à l'affaire. Son ton catégorique m'effraya. Elle déclara qu'il était de mon devoir, en tant que femme, d'aller étudier les mathématiques à Cambridge. En tant que

femme ? A cette époque, dans notre milieu, personne ne s'exprimait de la sorte. Aucune femme ne faisait quoi que ce soit « en tant que femme ». Elle m'expliqua qu'elle ne me laisserait pas gaspiller mon talent. J'étais condamnée à viser l'excellence et à me distinguer. Je devais avoir une carrière digne de ce nom, être chercheuse, ingénieur ou économiste. Elle s'autorisa le cliché selon lequel le monde m'appartenait. Il était injuste pour ma sœur que j'aie à la fois l'intelligence et la beauté, alors que Lucy n'avait ni l'une ni l'autre. J'aggraverais cette injustice en bradant mes talents. La logique de ce raisonnement m'échappait, mais je n'en dis rien. Ma mère ajouta qu'elle ne me pardonnerait jamais – et ne se le pardonnerait pas davantage – si j'allais faire des études d'anglais et me bornais à devenir une ménagère un peu plus cultivée qu'elle ne l'était. Je risquais de *gâcher ma vie*. Ce furent ses mots, et j'y vis un aveu. C'est la seule fois où elle ait exprimé, ou laissé entendre, l'insatisfaction que lui inspirait son sort.

Puis elle rallia mon père – que ma sœur et moi appelons « l'Evêque » – à sa cause. Lorsque je rentrai du lycée un après-midi, ma mère me dit qu'il m'attendait dans son bureau. Encore vêtue de mon blazer vert avec son écusson sur lequel était brodée la devise du lycée – *Nisi Dominus Vanum* (Sans le Seigneur tout est vain) –, je m'affalai d'un air boudeur dans son fauteuil club en cuir, tandis qu'il trônait à son bureau, rangeant des papiers, chantonnant comme pour mettre de l'ordre dans ses idées. Je pensais qu'il allait me refaire le numéro de la parabole des talents, mais il adopta une approche aussi surprenante que pragmatique. Il avait pris des renseignements. L'université de Cambridge affichait sa volonté d'« ouvrir ses portes aux principes d'égalité du monde moderne ». Avec mon triple handicap – un lycée provincial, le fait d'être une fille, une discipline exclusivement masculine –, j'étais certaine d'être admise. En revanche, si je demandais à y préparer une licence d'anglais (je n'en avais jamais eu l'intention ; l'Evêque était toujours mal informé), j'aurais beaucoup plus de mal. Une semaine plus tard, ma mère s'était entretenue avec la directrice du lycée. Certains professeurs, appelés en renfort, reprirent les arguments de mes parents en plus des leurs, et je dus bien sûr m'incliner.

Ainsi renonçai-je à mon projet d'étudier la littérature anglaise à Durham ou Aberystwyth, où j'aurais sûrement été heureuse, pour aller à Newnham College, Cambridge, et découvrir dès ma première séance de travaux dirigés, qui avait lieu à Trinity College, ma médiocrité en mathématiques. Mon premier trimestre me déprima et je faillis déclarer forfait. Des garçons niais, dépourvus de charme et d'autres qualités humaines comme l'empathie et la grammaire générative, des cousins plus intelligents de ces imbéciles que j'avais écrasés aux échecs, me déshabillaient du regard pendant que je me débattais avec des concepts qui, pour eux, allaient de soi. « Ah, la sereine Miss Frome ! » s'exclamait d'un ton sarcastique un chargé de travaux dirigés, lorsque je pénétrais chaque mardi matin dans sa salle. « *Serenissima*. La déesse aux yeux bleus ! Venez nous éclairer ! » Il était évident, pour mes professeurs et les autres étudiants, que je ne pouvais pas réussir, précisément parce que j'étais une jolie fille en minijupe, avec des cheveux blonds et bouclés qui lui descendaient presque jusqu'à la taille. En vérité, je ne pouvais pas réussir parce que j'étais à peu près comme le reste de l'humanité : pas très bonne en maths, du moins pas à ce niveau. Je fis des pieds et des mains pour obtenir mon transfert dans le département d'anglais, de français, ou même d'anthropologie, mais personne ne voulut de moi. En ce temps-là, on respectait les règlements à la lettre. Pour en finir avec cette histoire affligeante, je tins bon jusqu'au bout et décrochai ma licence sans mention.

Si j'ai survolé mon enfance et mon adolescence, je passerai assez vite sur mes années de licence. Je ne mis pas les pieds sur les célèbres barques à fond plat – avec ou sans gramophone à manivelle – ni aux Footlights, le club d'art dramatique de l'université – le théâtre me met mal à l'aise –, pas plus que je ne fus arrêtée lors des émeutes au Garden House Hotel. Mais je perdis ma virginité dès mon premier trimestre universitaire, plusieurs fois de suite, me semblat-il, tant l'approche générale était mutique et maladroite, et je connus une agréable succession d'aventures, entre six et huit selon la définition que l'on donne de l'acte charnel. Je me fis quelques bonnes copines parmi les étudiantes de Newnham. Je lisais et je jouais au tennis. Grâce à ma mère, j'étudiais une discipline qui ne me convenait pas, mais cela ne m'empêchait pas de lire. Au lycée, j'avais rarement ouvert un recueil de poèmes ou une pièce de théâtre, mais je pense avoir pris plus de plaisir à me plonger dans un roman que mes amies étudiantes, qui suaient sang et eau pour rédiger chaque semaine une dissertation sur *Middlemarch* ou sur *La Foire aux vanités*. Je dévorais les mêmes livres, en discutais parfois, s'il y avait à proximité une oreille indulgente pour mes analyses rudimentaires, puis passais au suivant. La lecture était un moyen de ne pas penser aux mathématiques. Plus que cela (ou bien moins que cela ?), c'était un moyen de ne pas penser du tout.

J'ai dit que je lisais vite. Les cinq cents pages de *Quelle époque !* d'Anthony Trollope en quatre après-midi, allongée sur mon lit. Je pouvais engloutir un bloc de texte ou tout un paragraphe en une seule gorgée visuelle. Il me suffisait de laisser mes yeux et mes pensées se ramollir comme de la cire pour que les mots s'y impriment aussitôt. Au grand agacement de mon entourage, je tournais une page toutes les quelques secondes d'un coup de poignet impatient. Mes exigences étaient simples. J'attachais peu d'importance aux thèmes ou aux phrases bien tournées, je sautais les descriptions soignées du temps qu'il faisait, des paysages et des intérieurs. Il me fallait des personnages auxquels je puisse croire, et je voulais que l'on me donne envie de savoir ce qui allait leur arriver. En général, je préférais qu'ils tombent amoureux ou se séparent, mais je ne leur en voulais pas trop s'ils essayaient de faire autre chose. C'était une attente vulgaire, mais j'aimais entendre avant le dénoue-

ment quelqu'un demander : « Veux-tu m'épouser ? » Les romans sans héroïnes ressemblaient à un désert aride. Conrad était trop loin de mes préoccupations, comme la plupart des nouvelles de Kipling et de Hemingway. Je ne me laissais pas davantage impressionner par la réputation d'un auteur. Je lisais ce qui me tombait sous la main. Romans de gare, grande littérature, et tout ce qu'il y avait entre les deux : je réservais à chaque livre le même traitement cavalier.

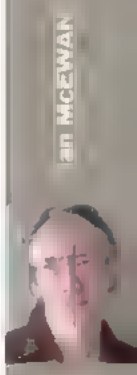
Quelle œuvre célèbre commence par une phrase aussi lapidaire ? *Le jour de son arrivée, le thermomètre atteignit trente-deux degrés centigrades.* Percutant, non ? Vous ne reconnaissez pas ? Je provoquai l'hilarité de mes amies de Newnham qui étudiaient la littérature anglaise quand je leur affirmai que *La vallée des poupées* valait bien n'importe quel roman de Jane Austen. Elles s'esclaffèrent, et se payèrent ma tête pendant des mois. Or elles n'avaient jamais lu une ligne des œuvres de Jacqueline Susann. Mais quelle importance ? Qui s'intéressait à l'avis incompétent d'une mathématicienne ratée ? Pas moi ni mes amies. A cet égard, au moins, j'étais libre.

L'évocation de mes habitudes de lecture durant mes années de licence n'est pas une digression. Je dois à ces livres ma carrière dans le renseignement. Au cours de ma troisième et dernière année, mon amie Rona Kemp lança un hebdomadaire baptisé *? Quis ?* De tels projets voyaient le jour et capotaient par dizaines, mais le sien était en avance sur son temps, avec son mélange de culture et de divertissement. Poésie et musique pop, essais politiques et potins, quatuors à cordes et mode étudiante, *nouvelle vague** et foot. Dix ans plus tard, cette formule serait partout. Sans doute Rona ne l'avait-elle pas inventée, mais elle fut l'une des premières à en comprendre l'attrait. Elle travailla ensuite à *Vogue* après un passage par le *Times Literary Supplement*, puis connut une ascension et une chute fulgurantes avec le lancement de nouveaux magazines à Manhattan et à Rio. Le double point d'interrogation dans le titre de sa première publication représentait une innovation qui contribua à assurer la parution de onze numéros. Au souvenir de ma tirade sur Jacqueline Susann, elle me demanda de tenir une chronique intitulée : « Ce que j'ai lu cette semaine ». Mon billet devait être éclectique et enjoué. Facile ! J'écrivais comme je parlais, me bornant souvent à résumer les intrigues des livres que je venais de parcourir, et je ponctuais mes verdicts occasionnels d'une série de points d'exclamation parodiques. Ma prose alerte, pétillante, fut bien accueillie. A deux ou trois reprises, des inconnus m'abordèrent dans la rue pour me le faire savoir. Même mon sarcastique chargé de travaux dirigés me complimenta. C'est le plus proche avant-goût que j'aie eu de cet élixir suave et grisant, la reconnaissance de ses pairs à l'université.

J'avais écrit une demi-douzaine de ces chroniques enlevées quand quelque chose se grippa. Comme beaucoup d'écrivains qui se taillent un petit succès, je commençai à me prendre trop au sérieux. J'étais une jeune femme aux goûts naïfs, écervelée, mûre pour être conquise. J'attendais, comme on disait dans certains romans que je lisais, l'homme idéal qui me ferait tourner la tête. Ce fut un Russe austère. Je découvris un auteur, une cause, et je m'en fis l'avocate. Soudain j'avais une idée à défendre, et pour mission de convaincre. Je m'adonnais désormais à de longues réécritures. Au lieu de m'exprimer spontanément sur la page blanche, je rédigeais une deuxième version, puis une troisième. En toute modestie, je voyais ma chronique comme un service public d'un intérêt vital. Je me levais la nuit pour supprimer des paragraphes entiers, couvrir mes pages de flèches et de bulles. Je sortais me promener, plongée dans d'importantes méditations. Je savais que ma popularité s'effriterait, mais je m'en fichais. Cette baisse me donnait raison, c'était le prix héroïque à payer. Je n'avais pas eu les bons lecteurs. Je me moquais des reproches de Rona. Je me sentais même renforcée dans mes convictions. « Ce n'est pas précisément enjoué », dit-elle avec froideur un après-midi en me rendant ma copie au Copper Kettle, le pub du coin. « Ce n'est pas ce dont nous étions convenues. » Elle avait raison. Mon brio et mes points d'exclamation s'étaient évanouis à mesure que ma colère et ma véhémence réduisaient mes centres d'intérêt et détruisaient mon style.

Mon déclin s'était amorcé lors de mes cinquante minutes en compagnie d'*Une journée d'Ivan Denissovitch* d'Alexandre Soljenitsyne, dans la nouvelle traduction de Gillon Aitken. J'avais ouvert le livre aussitôt après avoir refermé *Meilleurs Vœux de la Jamaïque* de Ian Fleming. La transition fut brutale. J'ignorais tout des camps de travail soviétiques et n'avais jamais entendu le mot « goulag ». Ayant grandi à l'ombre d'une cathédrale, que savais-je des absurdités cruelles du communisme, de ces hommes et de ces femmes courageux qui, dans des colonies pénitentiaires glaciales et reculées, en étaient réduits à ne penser jour après jour qu'à leur survie ? Des centaines de milliers d'individus déportés vers les étendues désolées de la Sibérie parce qu'ils avaient défendu leur patrie en terre étrangère, été prisonniers de guerre, avaient contrarié un responsable du Parti, été responsables du Parti, portaient des lunettes, étaient juifs, homosexuels, paysans propriétaires d'une vache, poètes. Qui parlait au nom de cette humanité perdue ? Jamais je ne m'étais préoccupée de politique jusqu'alors. J'ignorais tout des querelles et des désillusions de la génération précédente. Je n'avais pas davantage entendu parler de l'« opposition de gauche ». En dehors du lycée, mon éducation s'était limitée à quelques exercices supplémentaires de mathématiques et à des piles de romans en édition de poche. J'étais une innocente moralement indignée. Je ne parlais pas de « totalitarisme », ne connaissais même pas ce terme. J'aurais sûrement cru qu'il avait quelque chose à voir avec les mathématiques. Lorsque j'envoyais mes dépêches depuis un front obscur, j'avais l'impression de lever le voile, d'ouvrir la voie.

*En français dans le texte

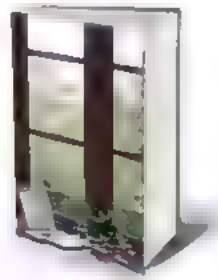


BIOGRAPHIE

Né en 1954 dans le Kent, de mère anglaise et de père pakistanais, Hanif Kureishi a étudié la philosophie au King's College de Londres où il a commencé à écrire des pièces de théâtre et où il réside actuellement. Auteur des scénarios de *My Beautiful Laundrette* et d'*Un week-end à Paris*, sur les écrans en France le 12 mars 2014, il est également réalisateur (*London Kills Me*) et fut membre du jury du Festival de Cannes en 2009. Son œuvre littéraire compte aussi bien des nouvelles, des essais que des romans. Tels *Le Bouddha de banlieue*, lauréat du prix Whitbread [illegible] l'adaptation au cinéma par Patrice Chéreau a obtenu l'ours d'or du meilleur film à Berlin en 2001.

Le Dernier Mot

Hanif KUREISHI



Le Dernier Mot (The Last Word) par **Hanif Kureishi**, traduit de l'anglais par Florence Cabaret, 364 p., 22 €. Copyright Christian Bourgois. En librairie le 2 janvier 2014.

LE LIVRE Son livre sur Nehru ayant connu un vif succès, tant pour son talent d'écriture que pour la qualité de ses recherches, Harry Johnson, intellectuel établi, jouit d'une belle réputation de biographe. De quoi inciter l'éditeur Rob Devereux à lui proposer d'écrire la vie de Mamoon Azam, d'origine indienne, l'archétype du « grantécrivain » : romancier, essayiste, dramaturge, poète, il est mondialement connu. Mais, à force d'être trop cérébral, sa cote faiblit auprès du grand public et il connaît de sérieux problèmes d'argent. D'où le projet de publier une biographie de lui un peu sulfureuse, histoire de raviver l'intérêt. Flatté, excité, Harry accepte aussitôt. Il se rend donc avec Rob chez l'intéressé, qui vit depuis de nombreuses années dans une vaste demeure de Taunton, à la campagne, non loin de Londres. Sauf que l'homme ne se montre pas particulièrement accueillant. Contraint de séjourner à Taunton, Harry va se mettre en quatre pour apprivoiser Mamoon Azam, mais aussi sa dernière épouse, une Italienne haute en couleur, ainsi qu'une véritable troupe de domestiques. Car Harry joue gros : non seulement il tient à publier un livre qui le valorisera, mais en plus son éditeur mise sur des révélations croustillantes pour s'assurer de bonnes ventes. Sans parler de la nécessité de trouver un nouvel équilibre personnel car sa compagne vient d'apprendre qu'elle est enceinte. Assurément, l'entreprise va s'avérer plus ardue que prévue... Caustique et drôle, toujours aussi inspiré dans ses dialogues, Hanif Kureishi signe là une comédie bien plus profonde qu'il n'y paraît : entre réflexion poussée sur le statut de l'écrivain et critique sociale implacable, c'est lui qui aura le dernier mot ! **D.P.**

DR

Harry Johnson regardait la campagne anglaise qui défilait depuis le train où il s'était installé : il se faisait la réflexion qu'il n'y avait pas un instant où quelqu'un, quelque part, ne soit en train de raconter une histoire. Et si la chance continuait de lui sourire jusqu'à la fin de la journée, Harry se disait qu'il serait bientôt embauché pour raconter l'histoire de celui chez qui il se rendait. Eh oui, c'était lui, Harry, que l'on avait choisi pour raconter toute la vie de ce grand homme et artiste majeur. Comment, se demanda-t-il en frissonnant, se lance-t-on dans une telle entreprise ? Par où commencer ? Comment cette histoire, qui était en cours, se terminerait-elle ? Et, plus crucial encore, est-ce qu'il était seulement capable d'aller au bout d'un tel projet ?

L'Angleterre paisible, celle qui n'avait jamais été troublée par la guerre, la famine, les conflits ethniques ou religieux, ni par la révolution. Pourtant, si l'on en croyait les journaux, la Grande-Bretagne était une petite île surpeuplée, grouillante d'immigrés affairés qui, pour beaucoup, s'agrippaient aux flancs du pays comme à un bateau sur le point de chavirer. Mais ce n'était pas tout : des milliers de demandeurs d'asile et de réfugiés cherchaient à fuir les perturbations qui agitaient le reste d'un monde en plein chaos en espérant pouvoir traverser la frontière. Certains s'entassaient dans des camions, d'autres se suspendaient sous des wagons de trains ; nombre d'entre eux traversaient la Manche sur la pointe des pieds en empruntant des filins tendus entre les deux côtes ; d'autres encore chevauchaient des boulets de canons tirés depuis Boulogne. Les fantômes avaient la part belle. En attendant, depuis que la crise financière avait éclaté, on avait l'impression que tous ceux qui étaient à bord de ce pays étaient si serrés, se sentaient tellement claustrophobes qu'ils en venaient à se retourner les uns les contre les autres, tels des animaux pris au piège. Avec la hausse de la précarité – la baisse du nombre d'emplois, la diminution du montant des retraites, la réduction de la sécurité sociale –, les gens voyaient leur qualité de vie se dégrader. Le système de protection mis en place après-guerre, celui avec lequel Harry et sa famille avaient vécu, appartenait au passé. Mais, quand il regardait ce paysage, Harry avait le sentiment que le gouvernement avait délibérément choisi d'inoculer à haute dose le virus de l'angoisse à l'ensemble du corps politique car, là, il ne voyait rien d'autre qu'une Angleterre verdoyante et plaisante qui s'étendait à perte de vue : de robustes troupeaux, des champs impeccables, des arbres parfaitement taillés, des ruisseaux abondants, le ciel étincelant du début du printemps. On avait même l'impression qu'il n'y avait pas un seul restaurant indien à des kilomètres à la ronde.

Pschitt ! D'un seul coup, son visage fut couvert de gouttes de bière. Il tourna la tête. Face à lui, Rob Deveraux, éditeur audacieux et respecté, ouvrait une autre cannette. Il avait contacté Harry pour lui demander d'écrire une biographie sur cet écrivain éminent, Mamoon Azam, romancier, essayiste et dramaturge né en Inde, qu'Harry admirait depuis l'adolescence, à l'âge où il dévorait les livres, au point qu'il connaissait certains passages par cœur parce que, pour lui, les écrivains étaient des dieux, des héros, des rock stars. Harry s'était tout de suite montré partant et enthousiaste. Après des années d'études et d'obéissance, les choses tournaient bien pour lui ; ses profs le lui avaient prédit, à condition qu'il ne se disperse pas et qu'il garde bouche et braguette fermées. Voici qu'était venu le temps de faire une pause ; il en aurait pleuré de soulagement et d'excitation.

Il le méritait, pensait-il. Quelques années plus tôt, alors qu'il approchait la trentaine, Harry avait publié une biographie de Nehru qui avait été bien accueillie ; elle relatait un certain nombre de faits nouveaux et, même si, suivant en cela les critères à la mode, il avait dû légèrement pimenter l'histoire de cette vie bien connue avec quelques récits de copulations inter raciales, de sodomies, d'alcoolisme et d'anorexie, la critique avait considéré que, dans l'ensemble, c'était une contribution parfaitement éclairante. Même les Indiens avaient aimé. Quant à Harry, il avait eu le sentiment qu'il « faisait ses devoirs ». Depuis, il rédigeait des comptes rendus et donnait des cours, tout en cherchant un nouveau projet dans lequel il pourrait investir son énergie, son envie de s'engager ainsi que sa passion pour la création ; il espérait que ce serait l'occasion de se faire un nom, pour le révéler aux yeux du monde et le lancer vers un destin radieux.

Par un beau dimanche matin, Harry et Rob avaient donc pris le train pour Tauton : ils se rendaient chez Mamoon, dans cette maison où l'écrivain légendaire avait vécu presque toute sa vie d'adulte et qu'il partageait désormais avec sa seconde épouse, Liana Luccioni, Italienne d'une cinquantaine d'années, pleine d'esprit et d'allant. Si seulement il avait pu profiter tranquillement du spectacle du monde aperçu depuis la fenêtre du train – son Angleterre –, Harry aurait pu rester calme et serein mais Rob, tel un entraîneur de boxe, avait tenu à échauffer et à aiguillonner son poulain dans la perspective du combat qui l'attendait.

Rob lui expliquait que c'était à la fois un avantage et un inconvénient d'écrire sur quelqu'un de vivant. Le sujet lui-même pouvait vous aider, disait-il, alors qu'Harry épongeait la bière qui avait éclaboussé son visage avec un mouchoir. Le passé pouvait se colorer différemment à mesure que le grand homme revenait dessus – et c'était justement la tâche qui incombait à Harry : faire en sorte que Mamoon revienne sur son passé. Rob n'avait aucun doute là-dessus, Mamoon allait aider Harry, d'autant plus qu'il avait finalement reconnu que cet ouvrage était crucial pour lui. Liana dépensait de plus en plus d'argent, peut-être même plus encore, et de manière de plus en plus inconsidérée, qu'aucune autre femme qu'il avait pu connaî-

tre. Rob disait que c'était comme si Gandhi avait épousé Shirley Bassey et qu'ils aient décidé d'aller s'installer à Ambridge.

Mamoon avait toujours bénéficié d'un immense respect dans les milieux littéraires, ainsi qu'auprès des journaux d'extrême droite. Après tout, c'était un écrivain issu du sous-continent indien qu'ils pouvaient aimer, quelqu'un qui pensait que la domination, surtout celle des élites intellectuelles, informées, brillantes (autant dire, des gens qui, bizarrement, lui ressemblaient) était préférable à la stupidité universelle, et même à la démocratie.

Mais, à force d'être trop cérébral, trop intransigeant et tourmenté pour être apprécié d'un large public, Mamoon commençait à avoir de réels problèmes d'argent ; malgré les louanges et les prix, il se trouvait dans une situation financière délicate. A tel point qu'il était en pourparlers avec une université américaine à qui il allait vendre ses archives. Avant qu'il ne soit également dans l'obligation d'hypothéquer sa maison une deuxième fois, sa femme et son agent étaient tombés d'accord pour décréter que la meilleure façon de relancer cette carrière stagnante (Mamoon était désormais le genre d'écrivain dont on se demandait « est-ce que tu sais s'il est toujours vivant ? ») était de publier une nouvelle biographie « controversée » avec, en photo de couverture, le portrait d'un jeune homme particulièrement irrésistible et dangereux. Cette image léchée, mémorable, serait tout aussi importante que le texte : pensez à Kafka, Greene, Beckett… autant d'écrivains dont le tempérament taciturne n'a jamais gâché le charme d'une photo à l'ambiance ténébreuse et sulfureuse. Tel était donc le livre qu'Harry allait écrire. La biographie serait un « événement », un « big bang », accompagné, bien sûr, d'un documentaire télé, d'entretiens, d'une tournée de lectures publiques ainsi que de la réédition de ses livres traduits en quarante langues.

D'un autre côté, poursuivait Rob, le fait que l'auteur soit vivant pouvait inhiber le biographe. Rob avait rencontré l'homme une bonne dizaine de fois, il disait que Mamoon, et c'était tout à son honneur, ressemblait plus à Norman Mailer qu'à Mère Thérésa. Dans ce cas précis, concéda Rob, l'inhibition était quelque chose dont Harry n'aurait pas besoin. Ça ne cadrerait pas vraiment avec le sujet.

Harry se disait en son for intérieur que Rob ressemblait davantage à Norman Mailer que Mamoon, qu'il avait trouvé plutôt retenu et emprunt de dignité la seule fois où il l'avait vu. Rob était un rebelle, brillant, mal rasé, débraillé, qui sentait l'alcool la plupart du temps. Ce jour-là, quand ils s'étaient retrouvés, il était franchement ivre et il avait commencé à boire dès le début du voyage ; il mangeait des chips sans discontinuer et il avait des miettes collées partout sur son visage et ses vêtements, comme s'il avait des pellicules. Rob disait qu'écrire, c'était une forme extrême de combat, de « grâce salvatrice » pour l'humanité. A ses yeux, l'écrivain incarnait forcément le diable, celui qui perturbe nos rêves et saccage nos sottes utopies, qui fait surgir la réalité et rivalise avec Dieu dans ce projet qu'il a de créer d'autres mondes.

Harry acquiesçait d'un air grave à ce que lui disait Rob, comme il le faisait toujours ; il ne voulait laisser transparaître aucun signe d'inquiétude.

Si Harry avait tendance à penser qu'il était plutôt quelqu'un de précautionneux, de conservateur même, Rob donnait l'impression qu'il encourageait ses auteurs à développer une forme de pugnacité, de dissipation et d'« authenticité », de peur, disaient certains, que le fait d'écrire, d'être associé à l'écriture ou même d'éditer des textes puisse être perçu comme une activité « artistique », féminine, efféminée peut-être, ou même « homo ». Indépendamment de Mamoun, Harry avait déjà entendu de nombreux récits sur les tendances « antisociales » de Rob. Il n'allait pas à son bureau avant cinq heures de l'après-midi mais il y passait la nuit, entre lecture de textes, coups de téléphone et autres démarches – peut-être entre deux virées dans Soho. Il s'était marié peu de temps auparavant mais il semblait avoir oublié que le mariage était un état continu et pas seulement l'événement d'un jour. Il dormait à droite à gauche, souvent dans des endroits peu confortables, un livre ouvert posé sur son visage. Il donnait le sentiment de vivre dans une dimension temporelle qui se rétrécissait ou se dilatait en fonction de ses besoins plus qu'en fonction de la marche des horloges, dont il disait que c'étaient des objets fascistes. Si quelqu'un l'ennuyait, il lui tournait le dos, voire il lui retournait une gifle. Il lui arrivait de tailler arbitrairement dans le texte de ses écrivains, ou de changer le titre de leur livre, sans les en informer.

Ces récits de folie n'inquiétaient pas Harry, parfaitement conscient qu'il n'y a que ceux qui sont fous qui parviennent à produire une œuvre qui compte vraiment. De plus, nombre des textes inscrits au catalogue de Rob avaient reçu des prix et Rob lui-même était puissant, convaincant : il savait y faire. Cela faisait cinq ans qu'Harry avait l'occasion de manger et de discuter avec lui dans des soirées et, jusque-là, il n'aurait pu dire qu'il avait assisté à la moindre scène de débauche. Rob possédait le carnet d'adresses le plus branché de Londres et il avait cette aura d'artiste que l'on trouve chez les producteurs de films ou de disques avant-garde. Il faisait en sorte que des choses se passent et il savait prendre des risques ; on disait qu'il fonctionnait comme « un homme de l'ombre ». Harry n'aurait jamais imaginé qu'il lui demanderait un jour de travailler pour lui. Pas plus qu'il n'aurait imaginé que Rob lui accorderait une avance confortable sur la rédaction du livre. Si Harry empruntait de l'argent à son père, il serait en mesure de verser le dépôt requis pour l'achat d'une petite maison sur laquelle ils avaient des vues avec Alice, sa fiancée, celle avec qui il sortait depuis trois ans et qui avait emménagé dans son appar-

tement de célibataire. Ils avaient abordé la question des enfants mais Harry trouvait qu'ils feraient bien d'attendre d'être mieux installés avant de s'engager sur cette voie.

Au cours de l'année passée, Harry s'était fait la réflexion, alors qu'il sentait qu'il atteignait une forme de maturité (c'était déjà ça), qu'il lui fallait aussi détenir une certaine richesse matérielle. Telle n'était pas sa priorité – il avait plutôt envie de devenir quelqu'un de sérieux – mais il commençait à comprendre qu'au tableau des réussites de sa vie, il lui faudrait peut-être afficher un compte en banque bien garni, garant de son statut, de ses capacités, de ses privilèges. Rob s'était porté volontaire pour l'aider et le faire avancer dans ce sens. Il n'était que temps. « C'est moi ton Méphistophélès et, à partir d'aujourd'hui, je te déclare officiellement rock'n'roll, lui avait dit Rob. Un jour viendra, bien sûr, où tu devras me remercier d'avoir fait ça pour toi. Et pas qu'un peu. Peut-être que tu m'embrasseras sur la bouche avec gratitude, ou que tu me donneras ta langue. »

Alors qu'ils approchaient de la ville où ils allaient retrouver Mamoon, Rob précisa à Harry qu'il fallait qu'il écrive un livre « aussi fou, aussi féroce » que possible. C'est ça qui lui permettrait de percer. Il avait intérêt de s'entraîner à signer des autographes : il serait reçu dans des festivals littéraires en Amérique du Sud, en Inde et en Italie ; il passerait à la télévision ; il donnerait des conférences et participerait à des tables rondes grassement payées sur la nature de la vérité et l'asservissement du biographe. C'était son billet gagnant. Une fois que l'on avait réussi à écrire un ouvrage qui marchait bien, on pouvait vivre dans son sillage pendant dix ans.

« Mais ne nous emballons pas. Ce sera un vrai parcours du combattant. »

Rob avala une gorgée de bière.

« Le vieux va être insupportable, avec son entêtement, ses sarcasmes. Quant à sa femme, elle peut être très douce et amusante, oui. Mais peut-être que tu devras coucher avec elle, sinon elle pourrait bien te consumer comme si tu n'étais qu'une vulgaire cigarette.

– Ah bon ? Mais pourquoi donc ?

– Quand elle vivait à Rome, là où elle a jeté son dévolu sur Mamoon, elle passait pour une dévoreuse d'hommes qui ne sautait jamais un repas. Et, quand il est question de renifler la truffe d'une femme, tu n'es jamais plus qu'un cochon au groin avide.

– Rob, je vous en prie… »

Mais l'éditeur poursuivit :

« Ecoute, Mamoon est un vieux renard rusé et intelligent ; il se peut que tu le trouves inintéressant, amorphe, peut-être même que c'est ce que tout le monde pense, y compris les gens de sa famille. »

Il se pencha pour lui dire tout bas :

« Quand on le voit, on pourrait croire qu'il n'a jamais fait jouir une femme en connaissance de cause, qu'il n'a jamais aimé qui que ce soit mieux que lui-même. Il a su gâcher plus d'un moment de plaisir. C'est un vrai salopard, adultère, menteur, brutal ; il est fort possible qu'il ait déjà tué quelqu'un.

– Les gens sont au courant de tout ça ?

– Tu vas t'en charger. Biographe de l'extrême : c'est ça, ton boulot.

– Je vois.

– Marion, son ex-maîtresse, véritable buste de Bacon posé sur une planche, est aussi redoutable qu'un cancer et déverse régulièrement sa haine. Elle vit en Amérique et elle ne se contentera pas de vouloir te rencontrer : elle va te fondre dessus comme une chauve-souris radioactive. J'ai déjà tout organisé. Je sais, certains m'accusent d'être perfectionniste. Et puis, il ne faut pas oublier comment il a poussé à bout sa première femme, Peggy. Je suis persuadé qu'il mettait des oranges dans une serviette pour la battre : elle finissait par être plus bleue qu'un Stilton moisi.

– C'est vrai ?

– A toi de te renseigner. J'ai insisté pour que tu aies accès aux carnets qu'elle tenait à l'époque.

– Et il a accepté ?

– Harry, aujourd'hui, le Grand Satan de la littérature est aussi faible et hébété qu'un lion assommé par une bonne dose de calmant. A son tour de se faire prendre. Et c'est dans son intérêt de coopérer. Quand il lira le livre, qu'il comprendra le genre de salaud qu'il a été, il sera trop tard. Tu vas découvrir des choses que même Mamoun ignore sur son propre compte. Ce sera un morceau de choix soumis à la fourchette de ton intuition. C'est exactement ce que les gens aiment chez les artistes : quand on les exhibe, le pantalon baissé sur les chevilles, les fesses à l'air, purgeant une longue peine avec des tueurs en série, chiant dans leur froc devant des gens qu'ils ne connaissent pas. Ça leur apprendra à croire que leur talent les rend meilleur que nous autres, médiocres travailleurs sans cervelle, asservis à nos salaires et à nos impôts. »

D'après Bob, la maison d'édition vendrait les passages « croustillants » aux journaux du week-end ; on parlerait du livre partout dans le monde, il serait traduit dans de nombreux pays, les ventes allaient être excellentes. Et puis, quand Mamoon mourrait (« j'espère, disait Rob, qui n'était pas du genre à laisser passer une occasion, dans les cinq ans qui viennent »), le livre serait de nouveau sur les tables des librairies, augmenté d'un chapitre qui passerait au peigne fin les dernières amours de l'auteur, son ultime maladie, sa mort, les articles d'hommage, les enfants non reconnus et les maîtresses qui se précipiteraient aux obsèques et iraient voir les journalistes, la poitrine en sang, les cheveux hirsutes, mettant en orbite leurs Mémoires tout en s'écharpant entre elles.

Les étrangers passent à table

Pascal ORY

Eminent spécialiste de l'histoire culturelle, notre confrère Pascal Ory a composé deux ouvrages : l'un étudie la cuisine et l'identité, l'autre montre l'apport des étrangers à la France.

Fallait-il, parce que nous sommes voisins de colonne, parce que nous nous connaissons de longue date et par là, donc, parce que tout hommage ou compliment prend le risque de sonner comme une complaisance ou, pire, comme une flatterie intéressée, fallait-il, donc, pour ces raisons, choisir d'ignorer les deux derniers ouvrages de Pascal Ory, manquant ainsi de rendre l'hommage qui leur est dû ? Dans sa sagesse, la rédaction de *Lire* a répondu « non » à cette longue question. Nos lecteurs le savent Pascal Ory est, non seulement, le chroniqueur « historique » de la bande dessinée de notre journal, mais il est aussi un de nos historiens les plus réputés.

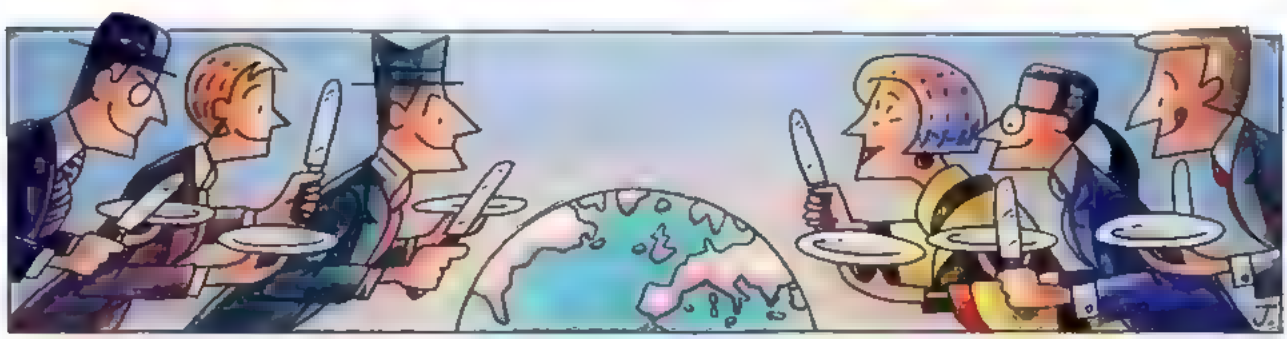
Professeur à la Sorbonne, à Sciences Po, à l'Ecole des hautes études, et en quelques autres lieux, Pascal Ory est un des plus éminents représentants, pour ne pas dire un des inventeurs, de ce qu'il est convenu d'appeler « l'histoire culturelle ». L'histoire culturelle, dans le même mouvement que la réhabilitation de l'histoire politique, c'est, dans les années 1970, une des réactions à l'empire de l'école des Annales. Loin de la longue durée et des séries statistiques frumentaires. Loin du schéma marxisant – « les hommes font l'histoire, mais ne savent pas l'histoire qu'ils font ». Loin du déterminisme et du primat de l'infrastructure. Désormais, pour faire l'histoire d'un moment, d'une époque, d'un milieu, d'une société…, on redonne aux hommes, à leurs « idées », à leurs humeurs, à la politique, les places qui leur reviennent. On excursionne aussi en toute liberté dans les domaines les plus variés car l'histoire politique, l'histoire des idées, l'histoire culturelle, ce ne sont pas seulement de nouvelles méthodes, ce sont aussi de nouveaux objets. Pascal Ory est ainsi, avec Jean-François Sirinelli, l'historien des intellectuels depuis que l'affaire Dreyfus les fait naître. Il est l'historien des curiosités de ce petit monde – je songe à son essai brillamment enlevé sur l'« anarchisme de droite ». Pascal Ory est l'historien des politiques culturelles, de Napoléon III à Malraux en passant par le Front populaire et le TNP. Il peut nous raconter comment les Pompes funèbres de Paris sont devenues lieu de vie au 104, rue d'Aubervilliers. Il a étudié et connaît comme personne les Expositions universelles. Grâce à lui, encore, le bronzage et la gastronomie ont, enfin, accédé à la catégorie d'objets dont nous lisons l'histoire avec… gourmandise.

La gastronomie, c'est justement la matière de l'entretien qu'il accorde à Monique Nemer et dont le prétexte et le point de départ sont l'inscription par l'Unesco du « repas gastronomique français » sur la liste représentative du patrimoine immatériel de l'humanité. Déjà, Pascal Ory a commis un ouvrage sur l'invention, comme on dit maintenant, du « discours gastronomique français » (Gallimard, 1999). Là, il s'agit de réfléchir sur la relation entre les pratiques alimentaires et ce que le texte de la quatrième de couverture appelle « la délicate question de l'identité collective ». On sait bien toute la charge idéologique, aujourd'hui, du mot « identité ». Respectée lorsqu'elle se qualifie de « culturelle », l'identité deviendrait répulsive dès lors qu'elle serait « nationale ». Dieu soit loué, Pascal Ory nous épargne ce politiquement correct. Il note évidemment le « métissage » des cuisines – le plat préféré des Français est désormais le couscous, la cuisine chinoise est « anglaise » à Londres et « italienne » à Rome. Il ne lui échappe pas qu'il y a une cuisine du monde comme il y a une *world music*. Mais les pratiques culinaires restent bien de profonds marqueurs des identités nationales.

Lorsque l'identité nationale sent moins le soufre que le délicieux fumet des plats mijotés, c'est une bonne nouvelle ! Comme est une bonne nouvelle ce *Dictionnaire des étrangers qui ont fait la France*. Plus de mille entrées pour ces étrangers qui, depuis la Révolution, ont fait la France autant que la France les a faits. Prix Nobel, footballeurs et mineurs de fond, chanteurs, acteurs, écrivains, célèbres et connus des happy few, Français de nationalité ou non, tous sont là pour rappeler les deux facteurs qui ont forgé le « creuset » de l'identité nationale : la France comme communauté de citoyens et la volonté d'y appartenir. Avec Pascal Ory, il faut imaginer l'identité heureuse ! **Marc Riglet**

★★★★ ***L'identité passe à table… L'avenir gastronomique de l'humanité en général et de la France en particulier*** par **Pascal Ory,** 134 p., PUF, 15 €

★★★★ ***Dictionnaire des étrangers qui ont fait la France,*** sous la direction de **Pascal Ory,** avec la collaboration de Marie-Claude Blanc-Chaléard, 992 p., Robert Laffont/Bouquins, 30 €



IMAGES.DOMCORBEIL

D'entre les morts

Maurice BENROUBI

Rescapé d'un camp de la mort, l'auteur témoigne de ses trois années en enfer avec en parallèle le récit de sa femme. Bouleversant.

Arrivée de Juifs hongrois à Auschwitz

Victime des nazis et de leurs auxiliaires en France occupée puis, à la suite de son arrestation au Mans, le 16 juillet 1942, dans les camps du IIIe Reich dont, quoique traumatisé pour le reste de son existence, il est miraculeusement revenu le 12 juin 1945, Maurice Benroubi se résolut, passé la soixantaine, à relater par écrit ses trois années d'enfer et leur épilogue. Pour se recueillir au souvenir des enfants, femmes, vieillards et compagnons sacrifiés, pour les venger, pour en perpétuer la mémoire, et pour pousser à la limite un récit qui, dit de sa bouche, soulevait chez ses proches trop d'émotion pour être poursuivi. C'est grâce à la ténacité de son fils Jacques Benroubi, relayé par l'historienne Annette Wieviorka, qui en signe la lumineuse postface, qu'est enfin publié ce témoignage, écrit entre 1975 et 1979, dix-neuf ans avant la mort de Maurice Benroubi. Le récit ne trouvait pas d'éditeur ? A quelque chose malheur est bon : à la lecture du journal, retrouvé en 2004, que Rose, la femme de Maurice Benroubi, avait tenu de juillet 1942 à mai 1945, soit tout le temps de la déportation de son mari, Jacques Benroubi estima qu'une fois réunis côte à côte les deux textes n'en seraient que plus « bouleversants ». C'est le cas, en effet. Car ce « petit arbre de Birkenau » est lumière au pied de la ténébreuse « usine de morts ».

Le premier récit, celui de Maurice, procède de la remémoration, volontaire ou involontaire, d'un passé si virulent qu'il empoisonne jusqu'aux moments doux du présent. « Je n'arrive pas à regarder un enfant, des écoliers, sans penser à Auschwitz, note Maurice Benroubi. Leurs cris, leurs voix me troublent. Je n'arrive pas encore aujourd'hui à tenir un bebé dans mes bras. J'en ai charrié et enterré des centaines à Birkenau, que je m'en débarrasse vite, poliment, sous prétexte que j'ai peur de le faire tomber. »

Quant au journal de Rose (décédée en 1994), il ne consigne pas seulement son quotidien, ses démarches auprès d'autorités susceptibles de faire libérer Maurice, ses relations familiales ou de voisinage, les progrès de leur fils, il imprime un relief inouï à l'attente insupportable et, mieux et plus fou que l'espoir, à sa certitude que son mari lui reviendra vivant. Une troisième partie rassemble les documents officiels, français ou allemands, relevés parmi les archives départementales de la Sarthe. Une version administrative, qui fait un pendant (glaçant !) aux récits personnels de Maurice et Rose Benroubi. Elevé par une mère convaincue qu'il n'y a pas de proverbes menteurs, Maurice Benroubi souligne à l'occasion le contraste entre les cruautés des nazis et leur mansuétude pour les animaux. « Je les revois ces officiers, semblables à ceux qui, en France, se mettaient aux abords des marchés avec des gendarmes français et qui défendaient aux paysannes de tenir les poulets par les pattes, pour qu'ils ne souffrent pas ! »

Philippe Delaroche

★★ *Le Petit Arbre de Birkenau* par **Maurice Benroubi,** 224 p., Albin Michel, 18 €

A la guerre ou à l'hosto

Stéphane TISON, Hervé GUILLEMAIN

Avec la Première Guerre mondiale apparaissent les troubles post-traumatiques.

La Grande Guerre montre plus les atroces gueules cassées que les invisibles têtes fêlées. Pourtant, la psychiatrie militaire française balbutiante naît à la veille de 1914-1918. Avec la conscription de masse, il faut opérer le tri le plus rigoureux entre le bon grain et l'ivraie pour forger une armée saine et vigoureuse. Les experts en appellent à une vaste purge. « Ces tarés, d'où viennent-ils ? » s'exclame le Pr Emmanuel Régis, le maître et pionnier de la psychiatrie militaire. Il faut dégager les dégénérés, délinquants, aliénés de tout acabit. C'est sous les plis d'un drapeau immaculé que l'Armée doit tenir la ligne. Toutefois, à la veille du conflit, la cause est entendue : la guerre ne rend pas nécessairement fou mais l'atroce conflit moderne à venir, « guerre de matériel » dont l'artillerie et l'aviation seront les armes imparables, fera changer d'avis. Là où l'on prévoit une mort massive par fusillade, c'est le canon de 75 qui présentera sa gueule d'acier. Neurologues et aliénistes auront fort à faire. Aux pires moments de la guerre, les psychiatres diagnostiquent, traitent et rapatrient vers l'arrière. S'il y a très peu de simulateurs, contrairement à une idée reçue, l'hystérie fait un retour massif sur le front et dans les corps : mutisme, paralysie, contractures : les crisards, les trembleurs ont senti passer le « souffle du boulet ». Les obus et l'ensevelissement inscrivent, sans forcément les blesser, leurs stigmates dans les corps choqués. Sur ce point, psychiatrie et neurologie vont se disputer le pré carré. La fugue obsède le psychiatre : errance du traumatisé ou désertion ? Nombre de médecins optent pour la fugue. Assurément, ces soldats perdus qui errent dans un *no man's land* ont perdu le nord. L'entrée en guerre provoque des délires polymorphes. Des recrues imaginent des Prussiens qui n'ont pas posé un pied en France. D'autres, en Bretagne, s'en remettent à la figure tutélaire de la Pucelle tandis que certains craignent, à la folie, d'abandonner la Patrie, alors ultime référence. C'est l'un des mérites des auteurs que de montrer que les représentations sociales en circulation imprègnent les individus. La démobilisation profitera à cette psychiatrie, point aveugle évoqué avec grand talent par ces deux chercheurs.

Alain Rubens

★★ *Du front à l'asile 1914-1918* par **Stéphane Tison** et **Hervé Guillemain,** 408 p., Alma Editeur, 24 €

BILDERWELT/ROGER-VIOLLET

HISTORIQUE

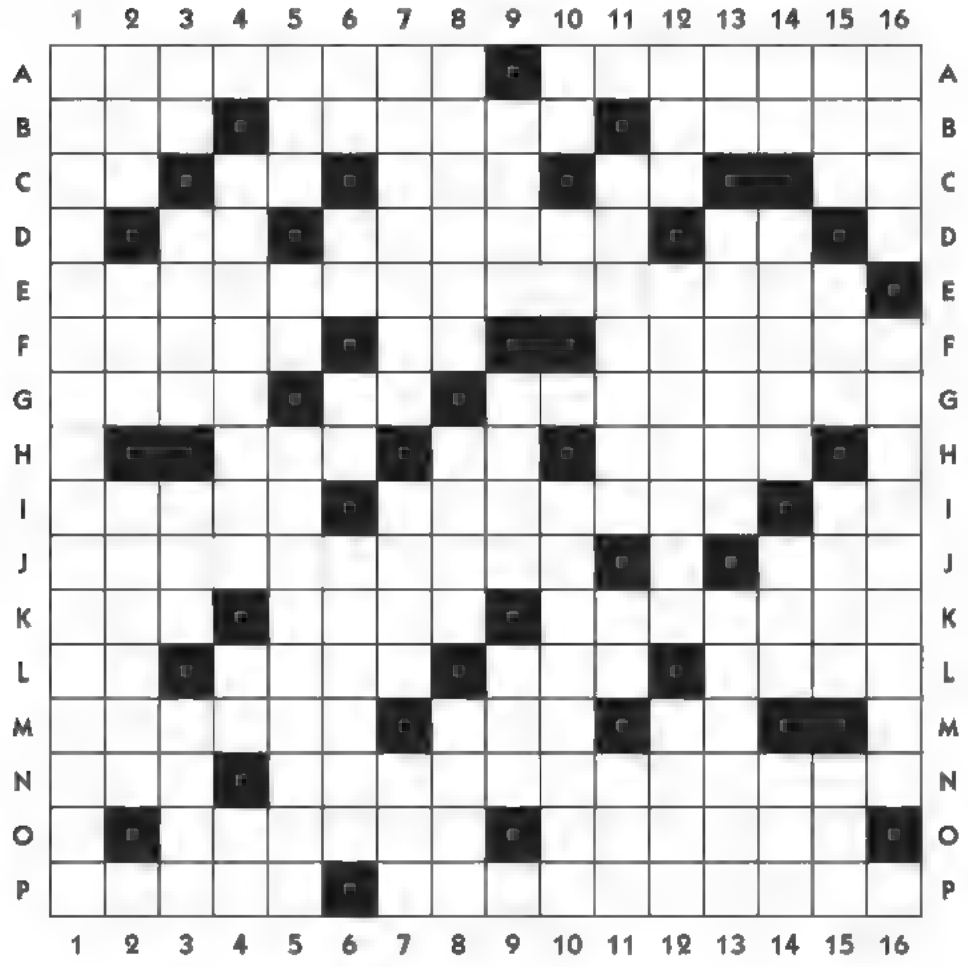
Au commencement furent les « mots carrés », des grilles dépourvues de cases noires. En les introduisant, l'Anglais Arthur Wynne inventa les véritables « mots croisés » dont la première version fut publiée le 21 décembre 1913 dans le journal américain *New York World*. En France, c'est l'hebdomadaire *Dimanche-Illustré* qui étrenne sa première grille sous le nom de « mosaïque mystérieuse » le 9 novembre 1924, à noter que pendant la Seconde Guerre mondiale, à Londres, un jeune Gaulle dans le secret des opérations du Débarquement avec consternation avec effroi que certains noms de code improbables, tels Utah, Neptune ou Overlord, étaient apparus peu avant le 6 juin 1944 dans les solutions des mots croisés du *Daily Telegraph*... Fuite ou coïncidence ? Le sujet fait toujours débat.

Les Mots croisés du Petit Robert

Les Mots croisés du Petit Robert
132 p., 15,90 €
Copyright Le Robert

LE LIVRE Joli cadeau pour un centenaire : inventés en 1913, les mots croisés ont droit à une nouvelle collection du Robert dont ce premier tome propose cinquante grilles thématiques inédites accompagnées de leur solution. *Lire* en a sélectionné trois, à l'attention des cruciverbistes (« amateurs de mots croisés ») particulièrement lettrés, concoctées par des verbicrucistes (« personne qui crée, est l'auteur de mots croisés »), qui ne le sont pas moins : Bernard Philippet a sillonné l'œuvre de Jules Verne, de *Vingt Mille Lieues sous les mers* à *L'Ile à hélice* en passant par *De la Terre à la Lune*, *Maître Zacharius* et *Michel Strogoff* ; il s'est également plongé dans la vie de Colette et nous sonde aussi bien sur son emploi au music-hall, sur le titre de son roman se déroulant à la Treille-Muscate, sur une maison qu'elle aurait sans doute louée, que sur sa recette du dindon farci aux lentilles ou encore sa fameuse Claudine ; quant à Julien Soulié, il nous entraîne « Du côté de chez Proust », entre jeunes filles en fleurs, clan des Verdurin, occupation des Guermantes, un musicien, un peintre, le snob et, bien sûr, une certaine « disparue »... Citons aussi Jean-Pol Vanden Branden qui s'est intéressé notamment à la géographie et aux actrices de cinéma. Autant dire que les trois spécialistes n'ont pas ménagé leur peine pour concevoir des définitions d'un niveau de difficulté certain – parfois même extrême ! –, mêlant mots de la langue et noms propres. Mais tous sont issus du *Petit Robert de la langue française* et du *Petit Robert des noms propres*, qu'il suffira de consulter plutôt que de donner sa langue au chat. Chers mots-croisistes (comme on dit aussi), accrochez-vous ! **D.P.**

COLETTE



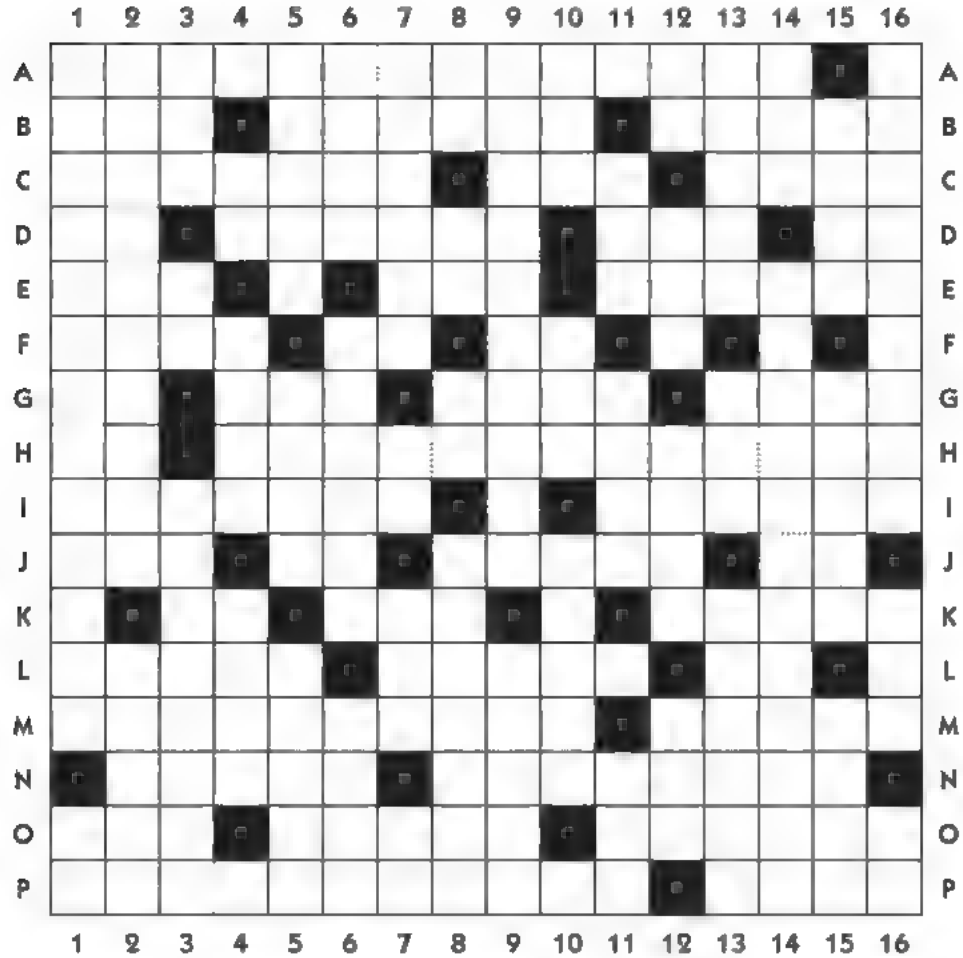
Horizontalement

A. Premières rencontres de Colette. Fondue de Bourgogne. B. Colette signa de celui de Willy la série des *Claudine.* Mise sur le neuf. **Greffiers à l'œuvre en 1936. C.** Début de la gloire. Du blé en herbe. Pris son courage à deux… pieds ! Sine die. Cela court. **D.** Fils de Sam. Chercheur de pouls. Bande de jésuites. **E. Roman se déroulant à la Treille-Muscate *(La).* F.** Demanda la priorité. Règle. Blé vert. **G.** Fut à l'affût. Délices des lices. **Héroïne prisée en série. H.** Parti de droite, pari de l'est. Fait de la navigation avec aisance. Met les voiles. **I.** Station balnéaire à proximité de Livadia. Son ami était Braque. Société. **J. Histoire de la passion de Phil et Vinca *(Le).*** Homme des latinistes. **K.** Lutteur contre Luther. Rencontre emportée par la France. Ainsi, un mannequin serait de la revue. **L.** Trop au centre. Exprime le mépris. Devoir scolaire simplifié. Région d'Éthiopie. **M.** S'abattre telle une battante. **Maison que Colette aurait sans doute louée.** Fin de soirée. **N.** Rivière de Chine. **Telle *La Retraite* de Colette. O. *Ou Comment l'esprit vient aux filles.*** Bout d'un boudin. **P. Claudine à l'école. Tel le succès de *Mes apprentissages.***

Verticalement

1. Colette de 1909 avec une jolie Minne. 2. Claudine à l'école. La peinture, c'était son dada ! Carburant à économiser au volant. **3.** Le petit matin. **Nouvelle d'une femme-enfant.** Monnaie d'Albanie. **Emploi de Colette au music-hall. 4.** Marque des cartes pour tricher. Le plomb. Quatrième du nom. **5.** Fait comme Landru. Possessif. Conteste ou sans conteste. **6.** Balai pour faire des lustres. Jardin secret. On le voit à l'œuvre. ***Longues* pour Colette en 1917. 7.** Dons importants. Pas près d'arriver. Indication de copropriété. **8.** Texte original. Envoyé du ciel. Dur aux côtés du staff. **9.** Produit de nettoyage. Canne pour personne ayant un handicap. Tifs rétifs. **10.** Comité restreint. Centre de revalidation. Repassage au crible. **11.** Fusion de pièces. Pièce de Toyota. Fin de semaine anglaise. **12.** Affichage à cristaux liquides. ***Le Matin* pour Colette.** Greffa. **13.** Annonce souvent un bien. Causes de fièvre acheteuse. Produit de l'action d'un alcool. **14.** Ton pour la plaisanterie. ***De Carneilhan* (en 1941).** Sa transmission reste mauvaise. **Animale, Colette sut appréhender son mystère. 15.** Garantie sur facture. Kurosawa de 1985. **Deux notes pour la maman de Colette.** Vieil à crocs. **16.** Dindon farci aux lentilles. **Conjugaison à la deuxième personne pour Colette en 1912, à la troisième personne en 1935.**

JULES VERNE



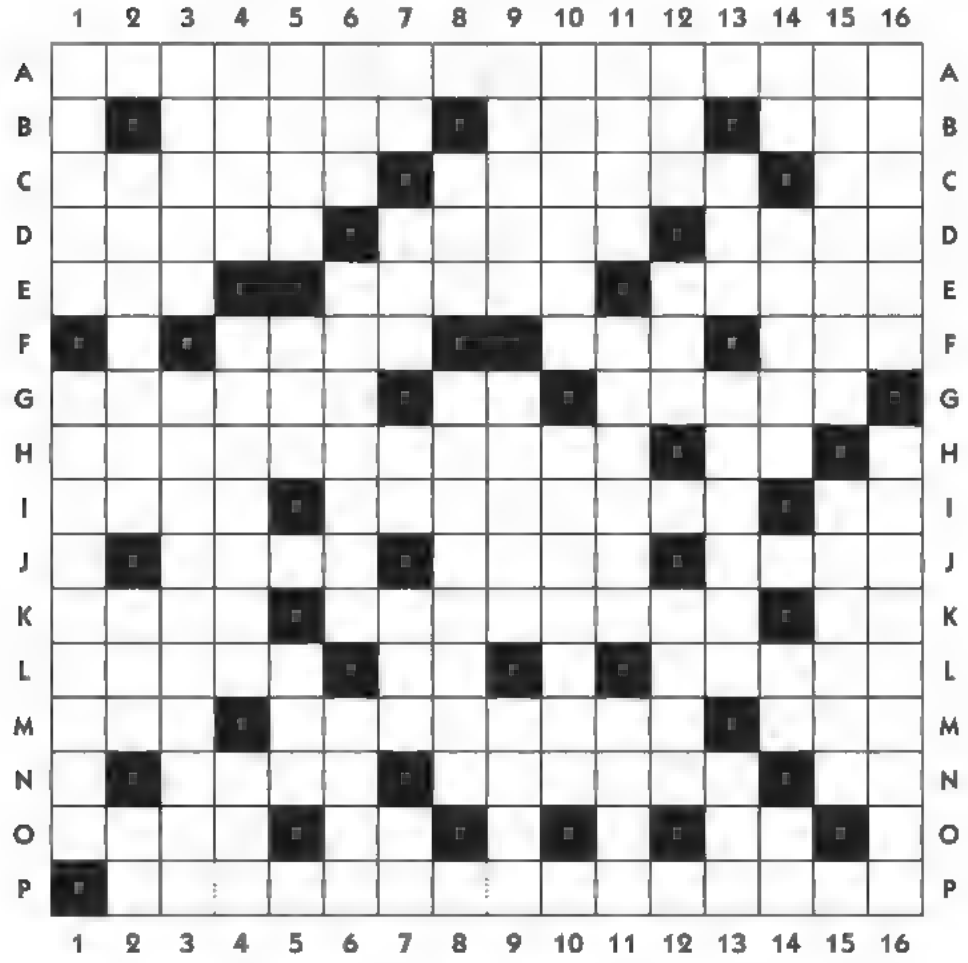
Horizontalement

A. Roman influencé par l'histoire contemporaine de Verne. B. Ce qu'il y a de mystérieux dans l'œuvre de Verne. Maire belge. Verre à l'œil. **C. Temps trop court pour un voyage en ballon.** Ensemble de services. **Voyage au centre de la Terre… avec son oncle. D.** Ses actions ont la cote. **Décor pour *Un hivernage* ou *Le Sphinx*.** N'a qu'une joue rouge. Milliampère. **E.** Carabin à Paris. Permet de lire les kips. **Arme de Land. F.** Mauvais, on le jette. **Abréviation pour Zacharius.** Indicateur du milieu. **G. Harponneur (initiales).** Se sont incarnés dans un oncle. Roi persan. Fus un dantoniste convaincu. **H.** Non exclusif **Roman de 1887. I. Signes pour *Maître Zacharius* et *L'Île à hélice*.** Partout où il s'installe, c'est la foire. **J.** Lough d'Irlande. Positif ou optimiste. Volcan d'Islande Berger des Pyrénées. **K.** Quartiers de New York. Nouvelle avec Paphos. Fille de Necker. **L. Héros de *De la Terre à la Lune*.** Passent à table. **Matière pour *Le Volcan vernien*. M.** Fruit rouge et aigrelet. Derrière une machine à l'usine. **N. Princesse indienne avec *Cinq cents millions*. « Oiseau » de *Robur le Conquérant*. O.** Louche quand elle est borgne. Ville flamande. **Verne lui donna un *Pilote*. P. Roman de 1891.** Drôle, il est plutôt triste.

Verticalement

1. Son *Étonnante Aventure* est narrée par Jules Verne. Bergère à l'intérieur de la clôture. **2. Roman de 1895 *(L'). Le Conquérant* de Jules Verne. 3.** Un mec à la renverse. Rapport chiffré. Pistes aux étoiles. **4.** Prend des décisions importantes. **Dans deux titres de Jules Verne. Branche du Menam, c'est aussi un personnage des *Tribulations d'un Chinois en Chine*. 5.** Proche de Zola, élève de Rousseau. Intéressent les ânes comme les ingénieurs. Prendre contact. **6.** Laine latine. **Premier mot d'un roman historique.** Ville de Suède. **7. Jules Verne était en avance sur le sien.** Dans la danse. Un indomptable dressé. Limites de Kéraban. **8.** Un travail de Romain. Dans la peau. Le n° 21. Bruit de chasse. **9. Michel Strogoff, par exemple.** Allocation réduite de moitié. **10.** Verneau en prit la tête. Des Chinois en Chine. Poète algérien. **11.** Ses sources se trouvent dans les Tatras. Langage hypertexte à balises. Nature profonde. **12.** Degré Fahrenheit. **Patronyme du personnage du 6V.** Écrivain autrichien inversé. Agit par déduction. **13. Sens peu développé de l'inspecteur Fix.** Vin grec. Est en train de réaliser. **14. Être dans le brouillard avec Fogg. Personnage ayant un rôle-clé. 15. Maître des lieues.** Manger du cochon. **Retraite pour Michel Strogoff. 16. On en aperçoit les trésors dans *Vingt mille lieues sous les mers*.** Mort de rire ! Lien ou alien.

DU CÔTÉ DE CHEZ PROUST



Horizontalement

A. Relation homosexuelle de Proust. B. Effet de manche On l'a sur le bout de la langue. **Occupation des Guermantes. C. Il entrava l'inspiration proustienne.** Perle à huîtres. Contre. **D.** Appréciée **Endroit pour les jeunes filles en fleurs.** Condition. **E.** Hors d'affaires. Prise par certaines aspirations. Pas resté passif. **F.** Il fait partie des effectifs. Saint-pierre. Troupeau de moutons. **G.** Sans raison. Bien vue chez les scouts. **Perdu puis retrouvé par Proust. H. Un amour de Proust.** Arrose l'Audomarois. **I.** Diplôme dépassé. **Clan brocardé par Proust.** Tête de clou. **J.** Le bout des pieds. **Lecteur de Proust. Aristocrate ou bourgeois, il est raillé par Proust. K.** Homme fidele. Prosélyte en Terre sainte. Mis à l'index par sécurité. **L.** Essence dure à trouver. **Lettres de Proust.** Une étoile sur terre. **M.** Fille d'Harmonie **Musicien proustien. Il permet, selon Proust, de dégager l'essence de nos sensations. N.** Article. S'exprimer par lettres. Tiens donc **O.** Traverse le quartier Raccourci en 89. Tranche de rire. **P. But de la Recherche.**

Verticalement

1. Un amoureux de Proust. Grâce à elle, lire Proust c'est du gâteau ! 2. Calme. Ça vaut Ben. Au centre d'Oslo. **3.** Fruit de régime. **Madame Verdurin, par exemple. 4.** Massif forestier. Il suit la ligne bleue. Coupelle. **5.** Petit bout. Période de grande chaleur. La première venue. **6.** Bien roulée. Mettent l'eau à la bouche. Amateur de croissant. **7.** Apporte l'addition. Attrapé par l'oreille. **Proust à Paris.** Positif ou négatif. On y apprend à écrire. **8.** Siège à Genève. **Écrivain proustien. 9.** Bien fait. Qui ne manque pas de caractères. Tient un huis clos. **10.** Êtes champions de billard ? En jeu. **11. Figure proustienne essentielle.** Allongés. Fait des pâtés. **12.** Palindrome chimique. Ralle. Donne un coup en pleine poire. **13.** Sortie des eaux. Petits domaines féodaux. Lettre grecque. **14.** Entre K et Cs. Ville de Floride. Ton de colère. Un terme de choix. **15.** Travaux à la mine. Cryptera. **16. Peintre proustien. Disparue pour Proust.**

Les solutions seront publiées dans le numéro daté février 2014.

LA POLITIQUE, C'EST LA GUERRE !

Avant que le président de la République ne nous présente, la bouche en cœur, ses vœux de bonheur et de paix, les livres politiques sonnent le tocsin et lancent un appel à la mobilisation générale. C'est donc la guerre ? François de Closets intitule son dernier livre *Maintenant ou jamais* avec, en guise d'illustration, un violent coup de poing. L'auteur s'est fait une spécialité de l'alarme. Il y a trente-cinq ans il publiait *La France et ses mensonges* et cinq ans plus tard son best-seller *Toujours plus !*. Mais il faut croire que nos gouvernants n'ont pas pris la peine de le lire : c'est le danger, quand on joue les Cassandre, d'annoncer dans le désert la chute de Troie.

Avec son cru 2013, de Closets ne ménage pas ses lecteurs : cette fois, c'est la catastrophe finale ! « J'ai constaté, écrit-il, que nous étions pris dans un engrenage, une machine infernale. » Mais, petit coin de ciel bleu dans cet horizon d'apocalypse : « Les Français ont besoin de se confronter au gouffre pour se remobiliser au service de leur pays. » Et il précise : « Nous allons au devant d'événements extrêmes, de situations hors normes que notre régime parlementaire… est incapable de maîtriser. » Et comment le pourrait-il puisque l'auteur affirme que, pour livrer cette guerre, le pouvoir est sans armes : « Le Président peut gouverner le pays à sa guise quand il s'agit de marier les homosexuels… mais pour les finances, l'économique ou le social, il ne jouit d'aucune marge de manœuvre. »

L'auteur reproche au gouvernement de plomber le moral des patrons : « Et il n'a aucun espoir d'inverser la courbe du chômage s'il ne leur rend pas l'optimisme. » Mais, pour ce qui le concerne, de Closets sape allègrement le moral de ses lecteurs. D'ailleurs, il note que la plupart d'entre eux ne se font pas d'illusions : « 2/3 des Français savent que la France est en faillite, et un sur deux craint de devenir un jour SDF. »

Reprochant amèrement aux dirigeants de ne pas dire la vérité au peuple, il reconnaît que c'est là « un art de vivre à la Française » Et comment peut-on espérer redresser les finances en bannissant les mots de « rigueur » et d'« austérité » ? Avec une cruelle précision, François de Closets énumère tout ce que, selon lui, on aurait dû faire pour échapper à l'issue fatale qu'il nous promet. D'abord, et ce n'est pas rien, il fallait alourdir les impôts de 60 milliards et diminuer d'autant les dépenses publiques. Notre auteur ne nous dit hélas ! pas comment on aurait alors stoppé les manifestations de masse qui auraient enflammé tout le pays. Ensuite, il fallait pénaliser les retraités dont le niveau de vie, inférieur de 20 % à celui des actifs en 1970, est aujourd'hui supérieur de 15 %. Dans la foulée, on remettait à plat le système des retraites pour instaurer un mécanisme de retraites à points et à cartes. Puis juguler l'évasion fiscale qui représente quelque chose comme 275 à 300 milliards, dont 130 réfugiés en Suisse. L'auteur note au passage que l'« optimisation-évasion » est organisée à l'échelle planétaire par quatre réseaux qui réalisent ensemble un chiffre d'affaires de 100 milliards de dollars par an. Quoi encore ? Ah oui ! on oubliait l'absentéisme des fonctionnaires qui serait, selon certaines sources, trois fois supérieur à celui des salariés du secteur privé.

« Après vingt ans de défaillances, prédit notre oiseau de malheur, arrivera celle, grande ou petite, qui ne sera pas pardonnée. » La sanction, triple, sera inévitable : l'une infligée par la Commission de Bruxelles, une autre par les agences de notation et une par les marchés financiers, juges suprêmes. Dans un affolant chapitre de politique-fiction, François de Closets décrit les annonces que devra faire alors un François Hollande, « les yeux rougis par l'absence de sommeil » : 20 milliards de coupes budgétaires immédiates, 10 dans le budget de la Sécurité Sociale, et 40 milliards échelonnés sur trois ans, 10 % de prélèvements sur les patrimoines supérieurs à 100 000 euros, réduction de 3 % des traitements des fonctionnaires, de 5 % des dotations aux collectivités locales, etc., etc

L'ouvrage – après un tel cauchemar – du ministre de l'Economie et des Finances, Pierre Moscovici, intitulé *Combats*, est un atterrissage en douceur loin du précipice « J'éponge en même temps que je réforme », dit l'auteur évoquant l'endettement légué par la droite. Et en nous livrant ses propres recettes : réduire les dépenses publiques et donner la priorité à la croissance Pierre Moscovici y va aussi de sa leçon aux camarades : « Les responsables politiques, y compris à gauche, doivent renoncer au discours selon lequel il n'est pas possible de réduire les dépenses publiques. »

A ces deux livres forcément austères, on ajoutera un grand et beau livre-cadeau : *Une histoire mondiale de la propagande de 1900 à nos jours*. C'est une anthologie des lavages de cerveau, magnifiquement mise en images. Il y a une photo incroyable du 22e Congrès, en 1961, du parti communiste d'Union soviétique, avec un Khrouchtchev hilare, ou encore une affiche très fleur bleue de Richard Nixon en 1972 avant Watergate, et enfin un portrait d'Obama barbouillé de rouge par les communicants de Tea Party pour illustrer le mot « socialisme ». Propagande ? Aujourd'hui, on dit : « communication », c'est bien plus convenable

★★★ ***Maintenant ou jamais*** par **François de Closets,** 330 p., Fayard, 20 €

★★ ***Combats*** par **Pierre Moscovici** 320 p., Flammarion, 19 €

★★★ ***Une histoire mondiale de la propagande de 1900 à nos jours*** par **Fabrice d'Almeida,** 200 p., La Martinière, 40 €

LA GUERRE MISE À NU

« 14-18 demeure plus proche de nous par sa force d'émotion »
Christophe Barbier, *L'Express*

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

JARED DIAMOND, À PARIS CHEZ GALLIMARD
LE 22 OCTOBRE 2013

L'ENTRETIEN

Jared DIAMOND

« Même le progrès est une notion relative »

★★★★ *Le Monde jusqu'à hier. Ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles (The World Until Yesterday)* par **Jared Diamond,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-François Sené, 576 p., 24 €
Copyright Gallimard.

LE LIVRE Le nouvel ouvrage de Jared Diamond, *Le Monde jusqu'à hier*, a été porté une première fois à la connaissance de nos lecteurs à la faveur de l'extrait que nous avons publié en novembre dernier. Depuis, la rédaction de *Lire* l'a fait entrer dans son palmarès en l'élisant « Meilleur essai de l'année ». Raison de plus pour, profitant de son bref séjour à Paris, l'inviter à nous éclairer tant sur son parcours atypique de scientifique pluridisciplinaire et vulgarisateur, lu et commenté désormais sur tous les continents, que sur son étude comparative des sociétés traditionnelles et modernes. Estimant que l'écart est mince entre les comportements du monde d'hier et ceux du monde d'aujourd'hui, entre d'un côté douze mille ans d'histoire (apparition de l'agriculture) et, de l'autre, les derniers siècles inaugurant la modernité, Jared Diamond évalue faiblesses et avantages respectifs sous tous les angles : échanges marchands, éducation, condition des personnes âgées, santé, justice, conduites religieuses, alimentation, etc. A l'occasion, il met l'accent sur la vertu propre à certaines sociétés traditionnelles : le souci, en cas d'accident ou de conflit, de restaurer le lien ou l'ordre qui, jusqu'à l'instant critique, présidait aux relations des uns et des autres, au sein du groupe ou auprès d'étrangers. Mais jamais il n'idéalise la vie traditionnelle, pas plus qu'il ne stigmatise la vie moderne, laquelle, plus convaincue de sa puissance que sensible à la réalité brute, a toutefois moins conscience de sa fragilité que la première. Ce que Jared Diamond suggère avec toute la science d'observation et tout l'humour dont un professeur californien à l'élégance bostonienne vintage est capable. ●●●

●●● ***Jared Diamond, vous avez d'abord été biologiste. Comment êtes-vous devenu l'auteur d'essais sur l'histoire des sociétés humaines ?***

Jared Diamond. Mon père était médecin, ma mère était linguiste et pianiste. En grandissant, quand les gens me demandaient ce que je souhaitais faire, je répondais que je voulais être médecin, comme mon père. A l'université, j'ai suivi des cours de médecine. Mais je me suis rapidement rendu compte que je ne voulais pas soigner de patients, et que j'étais davantage intéressé par la recherche. Je me suis donc logiquement dirigé vers un doctorat en physiologie, et suis devenu l'expert mondial numéro un de la vésicule biliaire ! Parallèlement, je prisais depuis l'enfance l'observation des oiseaux. Après mon doctorat en physiologie, quand j'ai pris mon premier poste à Harvard, il m'est apparu avec horreur que, même si j'aimais la recherche, j'allais devoir consacrer le restant de mes jours à cette maudite vésicule biliaire. C'était trop restreint pour moi. Au même moment, un de mes amis de classe m'a proposé de l'accompagner en voyage au Pérou. On a goûté les tropiques, on s'est baladés en forêt, on a observé les oiseaux. L'année suivante, on s'est demandé quel pouvait être l'endroit le plus reculé et le plus dangereux du monde. Et il nous est vite apparu que c'était la Nouvelle-Guinée. Je m'y suis rendu pour la première fois en 1964. Depuis, j'ai dû y faire une trentaine de séjours, principalement pour mes activités ornithologiques.

On est encore loin des sociétés humaines...

› En Nouvelle-Guinée il est difficile de ne pas avoir affaire aux Néo-Guinéens ! Ce sont eux qui possèdent les terrains, qui donnent les permis, qui ouvrent les pistes. Et plus je parlais avec eux, plus je réalisais à quel point ils étaient fascinants, à la fois très différents de nous sur certains points, et semblables sur beaucoup d'autres. En 1972, un Néo-Guinéen nommé Yali m'a posé la question qui allait ouvrir mon livre *De l'inégalité parmi les sociétés* : « Pourquoi vous, les Blancs, avez-vous tant de possessions quand nous, les Noirs, n'en avons aucune ? » J'ignorais la réponse, mais je sentais bien que c'était la question la plus importante de l'histoire humaine. Pourquoi les sociétés sont-elles si inégales entre elles ? Au cours des années 1980, j'ai commencé à écrire des articles pour des magazines sur ce sujet. En 1991, j'ai fini par publier mon premier livre, *Le Troisième Chimpanzé*. J'y étudie les différences entre humains et animaux, afin de comprendre pourquoi vous et moi sommes en train de nous parler pendant que les singes sont en cage et non l'inverse. Puis ce fut *De l'inégalité parmi les sociétés*, *Pourquoi l'amour est un plaisir*, ensuite *Effondrement* et désormais *Le Monde jusqu'à hier*. J'aime écrire ces livres à destination du grand public, en partie parce qu'ils me permettent d'expliquer des choses aux gens que j'aime.

Ces années à étudier la vésicule biliaire ont donc été inutiles ?

› Oh non, elles ont été très utiles ! La physiologie est une science de laboratoire, qui vous apprend à réaliser des expériences, comparatives notamment. Quand je voulais connaître l'effet du potassium sur le transport de sodium dans la vésicule biliaire, il me suffisait de prendre deux organes et de les plonger

dans deux solutions différentes. Il en va autrement avec les oiseaux et, a fortiori, les humains. Les hommes ne sont pas des tubes à essai. En revanche, ils ne sont pas très différents des colonies d'oiseaux qui peuplent les montagnes de Nouvelle-Guinée. Dans *De l'inégalité parmi les sociétés*, j'ai comparé les peuples d'Afrique, d'Australie aborigène, d'Amérique du Nord, du Sud et d'Eurasie. J'ai retenu ce que l'Histoire nous apprenait de ces peuples, car il m'était impossible de prendre un Aborigène dans mes mains pour le transporter en Europe et en étudier les conséquences.

A quel moment avez-vous estimé qu'il fallait appliquer une méthode multidisciplinaire ?

› Pour comprendre le transport de sodium dans la vésicule biliaire, je n'ai pas besoin de m'interroger sur les origines des langues indo-européennes, je dois juste connaître le taux de potassium dans la vésicule biliaire ! En revanche, pour comprendre la grande histoire des peuples sur différents continents, il faut connaître les langues. Car la diffusion des langues indo-européennes a joué un rôle majeur dans le développement des cultures eurasiennes. Vous avez besoin de connaître la génétique, afin d'étudier le rôle des gènes du peuple français comparés à ceux des Turcs. Vous devez comprendre le comportement animal, car le comportement des moutons européens par rapport à leurs cousins américains a joué un rôle dans le fait que les Européens ont conquis le Nouveau Monde, et non l'inverse. Il faut comprendre la biologie des plantes, car les gènes qui contrôlent la dispersion des graines ont eu un rôle important dans l'histoire humaine. J'ai eu la chance d'étudier dans une école qui exigeait de nous une forme de multidisciplinarité. J'étais un scientifique, bien sûr, mais je devais également étudier le latin, le français, le grec, le piano... Plus tard, à Harvard, j'ai pu suivre des cours sur la poésie orale épique, les motivations humaines ou la composition musicale ! Mais la vie académique contraint trop souvent à se borner à certains champs d'intérêt – comme la vésicule biliaire ! Et un spécialiste de la vésicule qui passe son temps libre à observer les oiseaux a peu de chance de recevoir une promotion. Heureusement, mes articles sur les oiseaux échappaient à mes collègues du département de physiologie. La plupart ignoraient d'ailleurs mes autres recherches, jusqu'à ce que mon livre *De l'inégalité parmi les sociétés* remporte le prix Pulitzer, en 1998 ! Après cela, j'aurais pu espérer une promotion. Ce fut l'exact contraire, et la promotion m'a été refusée ! Il reste des murs entre les disciplines académiques. Aux jeunes chercheurs intéressés par une approche large, je dis : « Ne le faites pas avant d'avoir obtenu votre titularisation, ainsi ils ne pourront plus vous virer ! »

Quel rôle a joué pour vous Fernand Braudel et l'école des Annales ?

› Braudel a été un modèle important pour moi. Les idées de perspective large et de temps long m'étaient déjà familières après avoir fréquenté les Néo-Guinéens, qui vivaient sur leur île depuis près de quarante-six mille ans. Mais j'ai été heureux de savoir qu'il existait un historien respecté, et avec lui une école entière, qui mettait en pratique cette approche et n'avait pas été renvoyé pour autant !

Dans* Le Monde jusqu'à hier, *vous évoquez l'apport des sociétés traditionnelles dans nos vies. Quelle définition donnez-vous de ces sociétés traditionnelles ?

› Les sociétés traditionnelles sont celles dans lesquelles les hommes ont vécu pendant quelque six millions d'années, soit jusqu'à très récemment à l'échelle humaine. Ce sont des sociétés réduites, jusqu'à quelques cen-

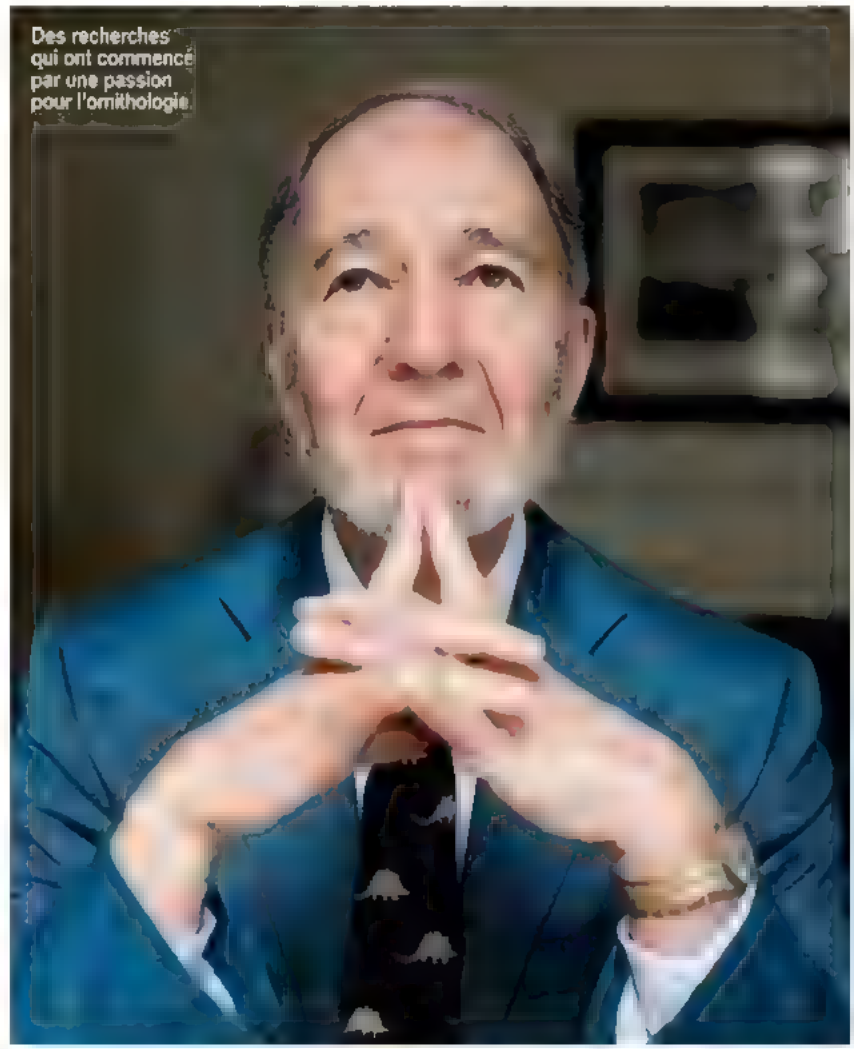
taines d'individus, au point que vous connaissez tous ceux qui la composent. Cela signifie que, si vous croisez un étranger, il doit être considéré comme un ennemi, potentiellement dangereux, venu chez vous pour voler vos femmes et vos cochons. Vous et moi, nous nous sommes rencontrés il y a cinq minutes. Je vous promets qu'à aucun moment je n'ai songé à vous tuer. Je n'ai pas eu le sentiment que vous aviez vous-même cette intention ! Alors qu'en Nouvelle-Guinée la rencontre de deux étrangers peut toujours se révéler mortelle. L'autre aspect, c'est que tout le monde peut participer à la prise de décision dans les sociétés traditionnelles. J'ai vu en Nouvelle-Guinée une réunion de près de deux cents personnes où chacun, tour à tour, a pu prendre la parole. Ce serait impossible de réunir les 65 millions de Français en un seul lieu ! Les sociétés modernes ont dû se doter d'un gouvernement centralisé et d'un système de production alimentaire développé afin de nourrir leur population. Des membres de la population se sont spécialisés dans des activités non agricoles, journalistes, spécialistes de la vésicule biliaire, ou inventeurs de technologies.

A quel moment situez-vous ce « hier », qui délimite sociétés traditionnelles et sociétés modernes ?

› Quand hier s'est-il terminé ? Eh bien il ne s'est pas terminé, pas partout en tout cas. En Nouvelle-Guinée, ou dans le bassin de l'Amazone aujourd'hui, il y a des tribus qui n'ont encore jamais rencontré les Européens et leur civilisation. Elles continuent à vivre dans un monde traditionnel tel qu'il existait il y a des milliers d'années. Le monde d'hier est donc encore bien présent aujourd'hui. Même dans les zones rurales françaises ou américaines, vous pouvez observer la persistance de modes de vie encore traditionnels. Quand un fermier français a un problème avec son voisin, il n'appelle généralement pas la police ou son avocat. Ils discutent de leur problème, recherchent un compromis, car ils savent qu'ils vont continuer à appartenir à la même communauté pour les cinquante prochaines années. C'est un trait typique des sociétés traditionnelles. Mais la plupart des sociétés de par le monde ont déjà été influencées par la culture occidentale. Leurs habitants portent des tee-shirts, s'équipent de téléphones portables, et les tribus reculées ont sans doute déjà vu des avions dans le ciel.

Quand a débuté la transition pour les sociétés occidentales ?

› En Europe, elle a commencé il y a environ sept mille cinq cents ans, avec l'essor de l'agriculture. Les surplus alimentaires ont permis à des artisans de se concentrer sur la production d'outils métalliques. Les outils en cuivre, nés en Mésopotamie, ont dû arriver en France il y a quatre mille ou cinq mille ans. Les chefferies se sont constituées il y a trois mille ans, offrant un gouvernement plus centralisé, suivies par l'émergence de l'écriture. La France est sortie du mode de vie traditionnel vers 500 avant Jésus-Christ.


Des recherches qui ont commencé par une passion pour l'ornithologie.

Le fait que vous enquêtiez sur ce qu'enseignent les sociétés traditionnelles serait-il un indice de la crise de nos sociétés modernes ?

› Si les sociétés modernes faisaient tout mieux que leurs comparses traditionnelles, l'unique raison d'écrire ce livre aurait été la fascination pour la différence. Mais la suprématie technologique et militaire des sociétés modernes, qui a permis à la France de conquérir une bonne partie de l'Afrique, et non l'inverse, ne signifie pas pour autant que ces sociétés disposent de meilleures méthodes d'éducation des enfants et de traitement des personnes âgées ou d'un meilleur régime alimentaire. Bien au contraire ! J'ai pu observer des traits culturels en Nouvelle-Guinée absolument formidables, et qui ont fini par influencer profondément ma vie. J'ai écrit ce livre à la fois pour faire découvrir ces aspects méconnus de la vie traditionnelle, mais aussi parce que ceux-ci peuvent se révéler utiles à notre quotidien. Mais attention, je ne dis pas que les sociétés traditionnelles sont mieux que les nôtres ! Je laisse ça aux tenants de Rousseau et de son mythe du Bon Sauvage. Ceux-là veulent nous faire croire que les sociétés traditionnelles sont paisibles, respectueuses de l'environnement, quand nous ne serions qu'une force mauvaise, destructrice. Ce n'est pas aussi simple. Dans certaines tribus de Nouvelle-Guinée, quand un homme meurt, sa veuve doit demander à ses propres frères de venir l'étrangler. ●●●

●●● Je préfère éviter ça à ma femme ! Idem pour les bébés qui naissent trop faibles. L'infanticide est malheureusement une pratique très répandue dans ces sociétés. Et, *in fine*, il y a les antibiotiques ! J'aime les antibiotiques. Et c'est sans doute pour cela que je vis à Los Angeles et voyage régulièrement en Nouvelle-Guinée, et non l'inverse.

Vous rappelez aussi que les tribus traditionnelles sont plus belliqueuses que nos Etats-nations...

› Oui, et c'est si surprenant que beaucoup de gens me reprochent de l'écrire. Et pourtant, si on examine le pourcentage de gens qui meurent de mort violente dans les deux types de sociétés, et non leur nombre dans l'absolu, vous avez beaucoup plus de chance de mourir lors d'une guerre dans les sociétés traditionnelles ! Nous sommes aveuglés par le nombre des victimes des deux guerres mondiales, notamment celles de la Première Guerre mondiale en France. Et c'est vrai : aucune société traditionnelle ne provoque de telle guerre ou ne peut survivre à un ou deux millions de morts. Mais, rapportés à l'ensemble du siècle, ces chiffres indiquent qu'il y a moins de morts dans les sociétés occidentales que dans les tribus de Nouvelle-Guinée, où la guerre est chronique, où les guerriers appartiennent à tous les âges, et où les civils, y compris les femmes et les enfants, sont généralement massacrés afin d'éviter qu'ils ne deviennent de nouveaux ennemis. Sur le long terme, les arcs et les flèches font plus de dommages que la bombe atomique...

Ne craignez-vous pas de justifier le discours colonial « pacificateur » en présentant les choses sous cet angle ?

› Non, parce qu'il est arrivé aux sociétés modernes de ne conquérir des tribus traditionnelles que pour mieux les massacrer ! Ce fut le cas des conquistadors espagnols. Toutes n'ont pas agi de cette manière, cela dit. Lorsque les Australiens ont débarqué en Nouvelle-Guinée, au début du XX- siècle, les deux premières mesures qu'ils prirent furent de mettre fin aux conflits intertribaux et au cannibalisme. On ne peut pas dire que ce soit regrettable.

Dans* Le Monde jusqu'à hier, *vous évoquez la mort d'un enfant, tué sur une route de Nouvelle-Guinée. Vous relatez le processus de compensation collective qui s'ensuit, entre la famille de l'enfant et l'entourage du conducteur impliqué dans l'accident. Comment transposer cet usage-là dans le système judiciaire occidental ?

› Il y a des choses que l'on peut apprendre des sociétés traditionnelles en tant qu'individus, et d'autres que seuls des gouvernements pourraient introduire. Par exemple, ma femme et moi n'utilisons pas de sel dans notre cuisine. Le sel contribue à augmenter la tension artérielle, à provoquer des attaques cardiaques. Même si nos voisins continuent à utiliser du sel, nous pouvons copier seuls les Néo-Guinéens à notre avantage. La justice, elle, relève des gouvernements. Notre justice ne s'inquiète que du droit, de savoir qui a tort ou raison, sans jamais songer à l'avenir et à la détérioration des relations entre les gens. C'est très différent dans le cas de la justice traditionnelle. Elle met l'accent sur la médiation et la réconciliation. Coupables et victimes peuvent s'exprimer et arriver à une forme de pardon. Dans nos sociétés, ce serait applicable, je crois, dans les cas de divorces, ou de disputes concernant un héritage. Certains gouvernements en prennent conscience. Au Canada, en Nouvelle-Zélande ou au Royaume-Uni, on développe ce concept de « justice réparatrice ».

En tant qu'individu, vous pouvez agir sur l'éducation de vos enfants. Avez-vous élevé vos jumeaux de façon « traditionnelle » ?

› Absolument ! Je n'ai pas été jusqu'à sacrifier l'un des deux à la naissance, comme c'est souvent le cas dans de nombreuses tribus. Mais j'ai essayé de donner à mes enfants le plus de liberté possible, en respectant certaines limites. Dans les sociétés traditionnelles, les nourrissons peuvent faire leurs propres choix, y compris jouer avec des couteaux. S'ils se blessent, ils sont censés retenir la leçon. Ma femme et moi ne sommes pas allés jusque-là ! Mais nous les avons laissés prendre des décisions. Quand notre fils Max a eu trois ans, il a vu son premier serpent, mort. Il l'a tout de suite aimé, il l'a gardé pendant dix jours. Jusqu'à ce que je l'oblige à l'enterrer. Il était si furieux qu'il a arrêté de respirer. Nous avons fini par lui acheter un serpent de compagnie. Puis un deuxième. Jusqu'à ce qu'il possède 146 serpents, lézards et grenouilles. C'était son choix ! Il s'en est lassé. Aujourd'hui il est devenu un excellent cuisinier. Très tôt responsabilisés, nos enfants ont vécu une adolescence apaisée. Car ils étaient déjà indépendants depuis bien longtemps.

Sur le long terme, les arcs et les flèches font plus de dommages que la bombe atomique.

Vous parlez de la « paranoïa constructive ». Qu'est-ce que cela signifie ?

› C'est une des plus grandes leçons que j'aie reçues. J'évoque une soirée où j'avais décidé de dormir sous un arbre mort. Mes amis néo-guinéens refusèrent de dormir au même endroit. Ils estimaient que cela représentait un danger. De mon côté, j'étais certain que cet arbre ne tomberait pas avant plusieurs décennies, et je m'amusais un peu de leur paranoïa. Pour nous, la paranoïa est un trouble mental. Mais en Nouvelle-Guinée, ce

que j'avais pris pour une peur exagérée relève en vérité d'une « paranoïa constructive », parfaitement appropriée aux situations que les habitants ont à affronter. Quels sont les vrais dangers dans une vie ? Aux Etats-Unis, nous sommes obsédés par les risques terroristes et les catastrophes aériennes. En France, ce serait plutôt les OGM. Mais lisez les nécrologies ou les faits divers des quotidiens, et vous apprendrez les véritables causes d'accidents mortels ! Combien de gens meurent chaque jour après avoir ingéré des OGM ? Personne. Combien meurent après avoir glissé dans leur douche ? Un tas de gens ! Aujourd'hui, en milieu d'après-midi, j'ai accompli la tâche la plus dangereuse de ma journée : j'ai pris une douche. Car le risque de glisser mortellement dans sa douche doit être, à mon âge, de un sur mille. Pourquoi une telle obsession ? Parce que j'ai 76 ans, que j'espère bien vivre encore une quinzaine d'années, et donc prendre plus de cinq mille douches. Je cours donc le risque de mourir jusqu'à cinq fois dans cet intervalle de temps ! Je m'inquiète des vrais dangers qui planent sur nous.

Pourquoi, quand elles ont le choix, les sociétés traditionnelles s'affranchissent-elles de leur culture millénaire pour adopter celle des sociétés modernes ?

› Parce qu'elles y trouvent de nombreux avantages ! Les antibiotiques, pour soigner les maladies infectieuses. L'allongement de l'espérance de vie. La sécurité alimentaire. La diversité gastronomique. Allez déjeuner en Nouvelle-Guinée, vous vous lasserez vite des patates douces trois fois par jour ! Les Néo-Guinéens veulent des habits. Des haches en acier. Et même des parapluies ! Dans une région où il pleut près de cinq mètres d'eau par an, c'est très utile… Il y a beaucoup d'aspects positifs, d'objets et de technologies que l'Occident peut apporter aux sociétés traditionnelles. Le défi pour les peuples de Nouvelle-Guinée ou d'Afrique centrale est de les adopter sans perdre les traits positifs de leur culture, spécialement en matière de relations sociales. Dans ces sociétés, vous pouvez grandir et conserver auprès de vous vos amis et votre famille. Pour ma part, je n'ai gardé de mon enfance qu'un ami à Los Angeles, et ma sœur. J'ai perdu de vue les autres gens qui avaient compté pour moi. Ceci explique pourquoi la solitude frappe si violemment les seniors dans nos sociétés modernes où l'on déménage et où, si souvent, l'on s'éloigne des siens.

Renversons la perspective : reste-t-il des vestiges de sociétés traditionnelles dans nos sociétés modernes ?

› Bien sûr ! Dans les zones rurales, où les communautés sont encore assez restreintes. Et sous d'autres aspects plus insolites. La génétique, par exemple : nous sommes davantage susceptibles de souffrir de maladies non transmissibles comme le diabète ou les maladies coronariennes. Nos gènes sont ceux d'habitants de sociétés traditionnelles, hérités de millions d'années d'évolution et d'alimentation rare. Ces gènes dictent à notre corps de conserver le gras des aliments pour les périodes de disette. Ils ne sont pas adaptés à notre régime alimentaire moderne. C'est pourquoi les Occidentaux prennent du poids et meurent des maladies que j'évoquais. Jusqu'à très récemment, aucun Néo-Guinéen n'était jamais mort de diabète ou de crise cardiaque.

Il y a quelques mois, la France s'est déchirée autour du mariage gay. Cette controverse témoigne-t-elle d'une opposition entre société traditionnelle et société moderne ?

› Non, ce n'est pas si simple. Les sociétés traditionnelles varient beaucoup sur cette question. Dans les sociétés des Highlands de Nouvelle-Guinée, il existait une forme d'homosexualité masculine institutionnalisée. Les membres de chaque sexe vivaient dans des huttes séparées, et les jeunes garçons devaient connaître des relations homosexuelles avec des adultes jusqu'à leur puberté, après quoi ils étaient autorisés à avoir des relations hétérosexuelles. A quelques centaines de kilomètres de là, les Dani ne montrent aucun signe de pratiques homosexuelles. Quant à savoir où peut mener l'autorisation du mariage gay, ça reste à voir ! Mais j'ai du mal à croire que, dans cinquante ans, on discutera de mariages avec des enfants ou des chimpanzés…

Les sociétés traditionnelles et modernes peuvent-elles être classées selon une échelle de civilisation ?

› Non, car il y a beaucoup d'échelles : technologique, gouvernementale, sanitaire… Les sociétés traditionnelles sont au bas de l'échelle du savoir théorique, ou de la puissance militaire. Mais sous l'angle de l'éducation des enfants vers l'autonomie, ou le traitement des personnes âgées, les Néo-Guinéens seraient bien au-dessus des Français ou des Américains. Il n'y a pas d'échelle de civilisation globale. Même le progrès est une notion relative.

Le contraire du progrès, c'est l'effondrement. Vous avez publié* Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie *en 2005. Qu'en est-il aujourd'hui, alors que le monde traverse une crise sévère ?

› Peu de choses ont changé depuis 2005. L'effondrement de nos sociétés est une course hippique, mettant en compétition le cheval de la destruction et celui du salut. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui nous sommes toujours plus près du point après lequel notre niveau de consommation, s'il ne diminue pas, nous contraindra à nous battre pour des ressources toujours plus rares. D'un autre côté, il y a eu du progrès, notamment aux Etats-Unis, quant à la prise de conscience sur le réchauffement climatique. Même les républicains – j'ai failli dire « même les chimpanzés ! » – le reconnaissent. De plus en plus de multinationales réalisent que les questions environnementales sont cruciales pour elles-mêmes. J'appartiens au conseil d'administration du World Wide Fund for Nature (WWF), et notre président est un ancien PDG de Coca-Cola. Pourquoi l'ex-patron d'une telle entreprise s'est-il engagé dans une association environnementale ? Parce que le Coca-Cola est fait à 99,9 % d'eau, et que l'entreprise a besoin d'eau claire et abondante. La déforestation massive est une menace. En Tanzanie, où Coca-Cola possède une grande usine, l'entreprise a lancé une campagne pour convaincre les fermiers de ne pas couper les arbres dans les montagnes, afin de s'assurer l'accès à une quantité d'eau claire nécessaire à leurs profits. C'est bon pour le business, bon pour la planète. ●●●

●●● ***Vous faites confiance aux leaders pour décider des bons choix ?***

› Certains d'entre eux le font ! Des pays comme les Etats-Unis ne donnent pas le meilleur exemple au monde. Mais la Norvège ou l'Islande montrent qu'il est possible de lancer des politiques écologiques. Pour ce qui est de la France, j'ai cru comprendre que vous tiriez la plupart de votre énergie du nucléaire, ce qui est plutôt une bonne chose. En Amérique, nous y sommes réticents depuis l'accident de Three Mile Island. Pourtant le nucléaire reste la source d'énergie la moins polluante et la plus sûre, à condition que vous restiez vigilants et que vous réussissiez à retraiter les déchets. C'est toujours mieux que le charbon ou le pétrole, dont on est certain qu'ils finiront par polluer l'air, les terres agricoles et la santé des gens. De ce coté-là, la France est admirable. Là où elle l'est moins, c'est dans sa politique de pêche intensive du thon rouge en Méditerranée, à destination des consommateurs de sushis japonais.

Qu'en est-il de l'accroissement des inégalités, et de la mainmise de la finance qui compromet la souveraineté des Etats modernes ?

› Aux Etats-Unis, le monde de la finance est connu pour les salaires élevés versés à ses dirigeants. Le coefficient de Gini, qui mesure l'écart entre les revenus les plus élevés et les plus faibles, se révèle plus important que dans n'importe quel autre pays occidental. Ces inégalités économiques nuisent au pays : elles le poussent à ne pas investir dans près de 80 % de sa population. C'est très différent dans un pays comme la Norvège, où toute la population prend part à la prospérité nationale.

Cette tendance-là peut-elle causer l'effondrement ?

› Elle peut y contribuer fortement. Les inégalités économiques produisent des pauvres qui seront peut-être amenés, un jour, à se révolter – l'histoire française nous a montré que c'était possible. En Amérique, le système repose sur l'espoir de la mobilité socio-économique, laquelle permettrait aux pauvres de devenir riches. Dans la réalité, cette mobilité est plus faible que dans n'importe quel autre pays occidental ! Les Américains pauvres n'ont plus aucune chance de s'élever sur l'échelle sociale. Ces mêmes pauvres vont finir par perdre espoir. Peut-être n'avons-nous pas connu de grande révolution au cours des derniers siècles aux Etats-Unis, mais j'ai déjà assisté à deux vagues d'émeutes à Los Angeles, en 1965 et en 1992. Après la mort de Rodney King, ma femme et moi avions laissé nos enfants à une baby-sitter. Et nous étions à bord d'un vol pour Chicago quand les émeutes ont débuté. Pendant deux heures, nous sommes restés sans nouvelles de nos enfants. Nous ne pouvions voir que des images de la ville en flammes. Que faisait la police ? Elle protégeait les quartiers riches, comme Beverly Hills, en barrant les accès routiers avec du ruban jaune ! Si les inégalités économiques continuent de s'accroître, ce n'est pas un simple ruban qui arrêtera les

manifestants la prochaine fois… Les inégalités créent des problèmes dans d'autres régions du monde. Au Pakistan, les gens ont la télévision, Internet, ils connaissent le mode de vie occidental. Ils sont envieux et frustrés, ce qui ne peut que profiter aux mouvements terroristes islamistes. En réalité, je ne vois qu'un scénario qui puisse augurer un monde heureux dans cinquante ans, c'est celui qui verrait à la fois le niveau de consommation baisser drastiquement en Occident, mais aussi les inégalités décroître entre les différents pays du monde. Tant que les gens seront pauvres et malheureux, il y aura des vagues d'immigration, avec les problèmes sociaux que cela peut entraîner. Sans oublier le risque terroriste. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'une organisation terroriste ne mette la main sur une arme nucléaire. Si l'une des deux conditions n'est pas remplie, le monde ne pourra que courir au chaos.

Lors du krach de 1929, Paul Claudel affirmait que la véritable religion de l'Amérique, c'était l'optimisme des affaires. Est-ce toujours vrai ?

> Aujourd'hui, sûrement pas. Les Etats-Unis ont failli se retrouver en défaut de paiement à la mi-octobre, après le *shutdown* administratif. Et il faudra revivre cette crise le 15 février prochain ! Je ne suis pas certain que le climat soit à l'optimisme…

A propos du scandale des écoutes de la NSA, diriez-vous que celles-ci relèvent de la « paranoïa constructive » ?

> *[Franc éclat de rire]* Si le gouvernement ne surveillait nos communications et nos courriels que pour de bonnes raisons, s'il ne faisait que déjouer des complots terroristes, alors oui, je dirais que c'est de la « paranoïa constructive ». Hélas ! Personne n'a trouvé la solution pour qu'un gouvernement puisse espionner ses citoyens en toute honnêteté, sans que cela finisse par dégénérer.

Vous estimez que les deux scientifiques les plus importants du XIXᵉ siècle sont Freud et Darwin. On voit bien l'inspiration de Darwin sur vos travaux, mais quid de celle de Freud ?

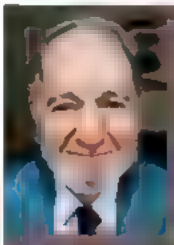
> Je ne suis pas aussi compétent, professionnellement parlant, sur Freud que sur Darwin. Mais ma femme est psychologue, et mon prochain livre, auquel j'ai commencé à travailler, traitera des crises et des changements, réussis ou non, mis en œuvre pour surmonter ces crises. La France a connu une crise majeure à la fin des années 1950, qui s'est conclue par un changement de République et l'abandon de l'Algérie. C'était une résolution heureuse. Idem pour le Japon de l'ère Meiji, dans les années 1860. D'autres pays, en revanche, n'ont pas su si bien affronter les crises. Le livre traitera de crises nationales, mais la première partie évoquera également les crises que traversent les individus au cours de leur existence – divorce, décès d'un proche, licenciement… Des crises au cours desquelles nous devons comprendre nos erreurs et y remédier par le changement. Certains y arrivent, d'autres non, jusqu'à ne plus trouver d'autre recours que le suicide. Or il se trouve que les mécanismes qui régissent les crises personnelles et leur capacité de résolution sont les mêmes que pour celles qui affectent les Etats. A ceci près que les Etats ont besoin de leaders charismatiques, capables d'agir et de faire la différence.

Il y a vingt-cinq ans, Joseph A. Tainter publiait* L'Effondrement des sociétés complexes, *tout juste traduit en France*. Que pensez-vous de ses conclusions ?

> C'est un livre très intéressant, qui posait avant les autres les bonnes questions, mais n'apporte pas les bonnes réponses. Joseph Tainter juge notamment que les Etats complexes ne peuvent pas s'effondrer en raison de facteurs écologiques, car ils sont plus efficaces que d'autres à réunir des informations et donc plus susceptibles d'anticiper les dangers. On sait maintenant qu'il avait tort sur ce point. De nombreuses sociétés complexes, comme l'empire khmer à Angkor, n'ont pas su s'adapter aux conditions écologiques. Voulez-vous comprendre les mécanismes qui mènent au déclin des sociétés complexes ? Lisez *Effondrement*, par Jared Diamond !

Propos recueillis par J.B. et Ph.D.
Photos : Alexandre Isard/Pasco pour *Lire*

*Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-François Goulon, 304 p., Le Retour aux sources, 26 €



Bio-bibliographie

[illegible]

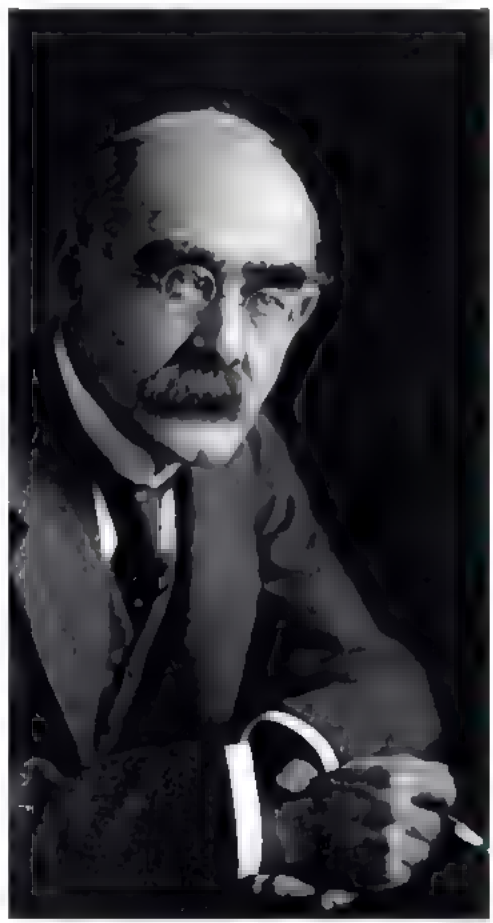
Rudyard KIPLING

Ecrivain voyageur, le créateur de Mowgli et de Kim fut en 1907 le plus jeune Prix Nobel de littérature. S'il a mis sa plume au service de l'impérialisme britannique, il a été aussi un auteur de contes pour enfants vénéré par les adeptes du scoutisme. Il reste l'un des maîtres incontestés de l'art de la nouvelle et du récit d'aventure.

Tout le monde connaît bien sûr *Le Livre de la jungle*, ne serait-ce qu'à travers les figures quelque peu édulcorées du Mowgli, du Bagheera, du Baloo ou du Shere Khan des studios Disney. Moins nombreux sont ceux qui ont lu les *Jungle Books* de Kipling et qui savent que ce sont des recueils de nouvelles indépendantes n'ayant pas toutes Mowgli pour personnage central. Il y a quelque temps, en entrant chez quelqu'un, il arrivait que l'on remarquât, placardé sur un mur, un extrait de son célèbre poème *If* (« Tu seras un homme, mon fils ! »), poème qui invite à affronter tous les aléas de la vie avec une impassibilité plus stoïcienne que britannique. Mais que sait-on encore de Kipling qui fut à quarante-deux ans le plus jeune Prix Nobel de littérature et auquel on reprocha d'avoir été « le prophète de l'impérialisme anglais dans sa phase d'expansion[1] » ?

> Paradise Lost

Joseph Rudyard Kipling vit le jour à Bombay le 30 décembre 1865. Il serait redevable de son prénom d'usage au fait que ses parents se seraient rencontrés lors d'un pique-nique au bord du lac Rudyard. John Lockwood Kipling était un artiste cultivé, intelligent, sculpteur, dessinateur, capable d'écrire aussi. Il s'était embarqué avec sa femme le jour de son mariage pour Bombay afin de prendre la direction d'une école d'art. Par la suite, il devint conservateur du musée de Lahore. Kipling, dans *Kim*, a brossé le portrait de son père sous les traits de l'administrateur du musée de Lahore. John Lockwood avait épousé Alice MacDonald, une des petites-filles de George MacDonald, compagnon de route du prédicateur John Wesley, le fondateur du courant méthodiste. Ce George MacDonald fut aussi un romancier pour enfants. Alice était en outre la belle-sœur du peintre préraphaélite Edward Burne-Jones, lui-même ami de William Morris, artiste, initiateur du mouvement Arts and Crafts et de la Socialist League. « Donnez-moi les six premières années de la vie d'un enfant, et je vous laisse le reste[2]. » Celles de Rudyard Kipling furent marquées par les couleurs bigarrées et les parfums épicés de l'Inde, un « relent de musc, un arôme de santal et une exhalaison un peu écœurante d'essence de jasmin[3] ». Mais tout bascula en 1871. Rudyard et Trix – c'est ainsi qu'on surnommait sa petite sœur Alice, née le 11 juin 1868 – se virent confiés, sans y être aucunement préparés, à une famille d'accueil en métropole. On tenait alors à ce que les enfants nés dans les colonies



BETTMANN/CORBIS

BIOGRAPHIE

30 décembre 1865 : naissance à Bombay.
1871-1876 : en pension avec sa sœur à Southsea, en Angleterre, chez la « tante Rosa ».
18 octobre 1882 : retrouve l'Inde.
Novembre : débuts comme journaliste à Lahore.
18 janvier 1892 : épouse Caroline Balestier. **Février :** installation à Brattleboro (Vermont, Etats-Unis).
1894 : publication des deux *Jungle Books*.
6 mars 1899 : sa fille aînée, Josephine, meurt à 6 ans.
octobre 1901 : parution de *Kim*.
1903 : *The Five Nations (Cinq Nations)*, recueil de poèmes.
1907 : prix Nobel de littérature.
1910 : publie *If* (poème composé en 1895) dans le recueil de nouvelles *Rewards and Fairies*.
27 septembre 1915 : Jack, son fils, est porté disparu au front, à Loos-en-Gohelle.
1926 : *Debits and Credits* (*Dettes et Créances*), nouvelles à propos de la « Great War ».
18 janvier 1936 : mort à Londres des suites d'une péritonite.
1937 : parution de son autobiographie inachevée, *Something of Myself*.

britanniques ne se mêlassent point aux indigènes.

> Le mouton noir

Si Mowgli devait être recueilli par une louve affectueuse, à Lorne Lodge, nom de la maison où furent confiés les enfants Kipling, à Southsea près de Portsmouth, l'accueil s'avéra des plus sévères. Dans l'austère demeure du capitaine de marine en retraite Holloway, on « appliquait avec une extrême vigueur la doctrine de l'Eglise évangélique[4] ». La règle imposée par Mrs Holloway – « tante Rosa », « la Femme » – se durcit jusqu'au sadisme après le décès de son mari. « Si vous pressez de questions un enfant de sept ou huit ans sur ses faits et gestes de la journée (surtout au moment où il voudrait s'endormir), il se contredira à souhait. Si chaque contradiction est comptabilisée comme un mensonge et rappelée au petit déjeuner, la vie devient difficile. […] Il s'agissait là de torture délibérée […]. Malgré tout, c'est grâce à [ces brimades] que je prêtai attention aux mensonges dont la nécessité s'imposa bientôt à moi, et qui sont, je présume, la base de toute mon œuvre littéraire[5]. » Aussi la lecture (et le monde imaginaire dont elle était la clé) fut-elle plus qu'une échappatoire pour Rudyard, « mouton noir » qu'on retrouve dans une de ses nouvelles les plus réussies *Baa, Baa, Black Sheep* (*Bêê Bêê, Brebis galeuse*, 1888 – c'est le titre anglais de la comptine « Ah ! Vous dirais-je, Maman »). Seules « éclaircies », un mois par an, les séjours chez la libérale tante Georgie, sœur d'Alice et femme d'Edward Burne-Jones. Les mauvais traitements de tante Rosa finirent par avoir des conséquences sur la santé du petit Rudyard : sa vue commençait à s'altérer. Prévenue par un ami, la mère de Kipling, après presque six années sans avoir revu ses enfants, retira le petit Rudyard de « la maison de la Désolation ». Kipling ne reprocha jamais à ses parents cette séparation forcée, cependant le thème de l'enfant abandonné ou de l'orphelin (Dick, Mowgli, Kim) hanta l'imaginaire de Kipling, on comprend un peu pourquoi.

On inscrivit Rudyard à l'United Services College de Westward Ho ! dont un ami d'Alice Kipling, Cornell Price *alias* « oncle Crom », était le principal. A l'autre bout de l'Angleterre, dans le nord du Devon, cette *public school* (comprendre « école privée »), malgré une adaptation difficile, fournit à Rudyard adolescent un cadre de vie qui avait ses avantages. Il y noua des amitiés durables dont il nourrit sa création littéraire. Ainsi Beresford, noblliau irlandais rouquin surnommé « Turkey » (dindon), et Dunsterville, sous le sobriquet de « Stalky », servirent de modèles aux personnages des nouvelles de *Stalky and Cie* (1898). Y sont racontés les exploits de ce trio de collégiens – Beetle était le *nickname* de Kipling – qui s'évertuaient à ridiculiser avec intelligence et de manière oblique ceux de leurs enseignants qui n'avaient que l'application du règlement comme principe d'éducation. Durant l'été 1878, Rudyard put rejoindre son père à Paris, venu de Lahore pour superviser la section d'art indien de l'Exposition universelle. Il fit état de ses impressions bien plus tard dans ses *Souvenirs de France*. Ses parents n'ayant pas les moyens de financer des études à Oxford, et Rudyard n'ayant pas fait preuve de qualités suffisantes pour décrocher une bourse, son « rapatriement » en Inde fut décidé.

> Journaliste dans les Indes anglaises

Il y retourna en octobre 1882, onze ans après l'avoir quittée. Il décrira son voyage de retour dans son premier roman *La Lumière qui s'éteint* (1891). Si, à l'insu de son fils, sa mère avait édité hors commerce certains de ses poèmes de collégien, sous le titre *Schoolboys Lyrics*, ce fut comme journaliste et non comme poète que Kipling se fit une réputation (même s'il n'avait pas son pareil pour remplir les « blancs » du journal avec quelques vers de sa composition). Dès novembre, il travaillait pour le plus grand journal du Pendjab, la *Civil and Military Gazette*. S'étant familiarisé avec les milieux militaires, il fut l'un des premiers à utiliser le parler cru des soldats, notamment dans ses *Chansons de la chambrée* (*Barrack-Room Ballads*, 1892). Il frayait paradoxalement la voie qu'empruntèrent par la suite nombre d'écrivains antimilitaristes.

Kipling collabora ensuite au *Pioneer* d'Allahabad. Il lui fallait être concis, précis, clair et intéresser le lecteur. Vers 1886, détail qui a quelque importance puisqu'on en trouve trace dans son œuvre – les héros de *L'Homme qui voulut devenir roi* sont des *freemasons* – Kipling fut admis dans la loge « Espoir et persévérance ». Son métier de journaliste lui offrait en outre un observatoire de la société anglo-indienne en un moment important de l'affirmation du « Raj » (« règne » en ourdou) anglais. Kipling commença à publier des recueils de *short stories*, *Simples Contes des collines* (janvier 1888) ou *Trois Soldats* (1889) qui exaltait, notamment avec le personnage du fantassin Privates Mulvaney, les vertus de l'homme de troupe, véritable artisan de l'Empire. Dans

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres :

Biographie

Critiques :

Adaptations :

ces nouvelles, le narrateur n'est jamais en position de surplomb, omniscient, mais à hauteur de ses personnages qui, au fil des nouvelles, s'étoffent et revêtent même une dimension épique. Le succès fut immédiat. Kipling louait les valeurs de solidarité et la cohésion morale, tout en soulignant les travers et les mesquineries de ses lecteurs anglo-indiens.

C'est aussi à cette époque que parut *L'Homme qui voulut être roi* (1888), nouvelle qui narre les aventures de deux aigrefins, anciens officiers en rupture de ban de l'armée des Indes, Daniel Dravot et Peachy Carnehan. Parvenu par ruse à conquérir le Kafiristan, Daniel se fait couronner roi de cette contrée reculée d'Afghanistan. Kipling s'était inspiré des exploits de James Brooke, premier Rajah blanc du Sarawak (le même servit plus tard de modèle au *Lord Jim* de Joseph Conrad). Dravot le rappelle lorsqu'il déclare qu'il s'agit « pour deux costauds de faire leur coup à la Sarah-ouac[6] ». Sauf que les choses tournent assez mal, la mission « civilisatrice » s'arrête le jour où les indigènes s'aperçoivent que leur roi n'est pas un Dieu.

Kipling, debout à droite, durant la seconde guerre des Boers, vers 1900.

« PLUS TARD, FAMILIARISÉ AVEC LES MILIEUX MILITAIRES, IL FUT UN DES PREMIERS À UTILISER LE PARLER CRU DES SOLDATS NOTAMMENT DANS SES CHANSONS DE LA CHAMBRÉE »

Dravot est décapité, Carnehan crucifié et renvoyé en Inde avec la tête et la couronne de Dravot. Cet art de la *short story* fit le renom de Kipling. Il en composa plus de quatre cents dans sa longue carrière.

> L'homme qui sort de nulle part

En 1889, le *Pionner* l'envoya à Londres, via le Japon et les Etats-Unis, à charge pour Kipling de rédiger une série de « croquis de voyage ». Parti le 21 février d'Allahabad, il arriva à Liverpool le 5 octobre. L'année suivante vit sa notoriété exploser tant en Angleterre qu'en Amérique : « monstre balbutiant » (Henry James), « l'homme qui sort de nulle part » (titre d'un article de James Barrie, le futur créateur de Peter Pan). Un air nouveau venait dissiper l'ambiance préraphaélite et les fumigations du décadentisme. Qu'on y songe, à peine quatre ans plus tard, l'année de la parution du *Livre de la jungle*, deux villes nouvelles du Michigan furent appelées l'une Rudyard, l'autre Kipling ! A Londres, Kipling fit la connaissance de Wolcott Balestier, un Américain entreprenant qui le convainquit d'écrire avec lui une nouvelle, *La Naulahka*. Mais Wolcott fut emporté par une mauvaise fièvre le 6 décembre 1891. Kipling dut finir le livre seul. Transfert ? Il proposa aussitôt à Caroline, sœur de l'ami défunt, de l'épouser. Carrie, femme assez austère, devint pour Kipling une sorte de seconde mère. Elle n'était d'ailleurs pas son premier amour. Avant de rentrer en Inde, il s'était épris de Florence Garrard, pensionnaire avec sa sœur Trix. « Flo » avait servi de modèle à Maisie, personnage du premier roman de Kipling, paru l'année précédente, *La Lumière qui s'éteint*.

Ce long roman racontait la vie de Dick Heldar, commençant par l'évocation de l'enfance du héros chez Mrs Jenett, la tutrice qui lui « servait de mère » ainsi qu'à une autre orpheline, Maisie. A l'instar de Kipling chez Mrs Holloway, les mauvais traitements et l'ambiance bigote amenèrent Dick « à détester Dieu aussi profondément qu'il détestait Mrs Jenett[7] ». On le retrouve plus tard au Soudan où, en tant que correspondant de guerre et dessinateur, il se fait connaître à Londres. Blessé à la tête, il retrouve Maisie, tandis qu'il essaye de se lancer comme artiste peintre. Mais les séquelles de sa blessure le rendent peu à peu aveugle – « sa lumière s'éteint », tout comme son ambition de devenir un artiste reconnu. Déchiré entre les souvenirs de camaraderie au front et l'amour de Maisie, il décide de chercher une mort glorieuse parmi les indigènes. Le roman fut peu apprécié. *The Light That Failed* fut renommé par un critique malheureux *The Book That Failed*. Il avait en fait pour origine un tableau, vu à Paris lors de l'Exposition universelle, représentant la mort de Manon Lescaut, Kipling le qualifiant de « sorte de fantasmagorie matagrobolisée [...] ayant *Manon* pour base[8] ».

> Mowgli dans le rukh

Parmi les aléas de son existence, Kipling dut interrompre son voyage de noces, la banque où il avait placé ses économies ayant fait faillite. Il lui fallait repartir de zéro ou presque. Les vers de *If* ont aussi une dimension autobiographique. Le jeune couple s'installa en Amérique, à Brattleboro dans le Vermont, où naquirent deux filles, Josephine le 29 décembre 1892, puis, en 1896, Elsie. Les longs hivers enneigés stimulaient l'imagination de Rudyard. Dans leur maison construite en juin 1893 et baptisée « Naulahka » (la « sans prix »), Kipling créa Mowgli.

On le trouve une première fois dans une nouvelle intitulée « Dans le "rukh" »[9] et intégrée au recueil *Tours et détours* (*Many Inventions*, mai 1893). Mowgli surgit au cours d'un shikar (« une chasse ») que le garde forestier Gisborne a lancé à un tigre tueur d'hommes. Mowgli sort de la jungle « vêtu de son seul pagne, mais couronné d'une guirlande de *volubilis* à clochettes blanches ». Il propose à Gisborne de lui servir de guide et de rabattre à vau-vent le fauve. Ce mystérieux jeune homme intrigue Gisborne. Il voudrait faire de ce « *lusus naturae* » (« caprice de la nature »), élevé par des loups qui semblent lui obéir, un garde forestier appointé tant sa connaissance du *rukh* l'impressionne. C'était le temps où le fantasme colonial était tel qu'il paraissait possible de faire d'un enfant sauvage une sorte de bureaucrate des forêts. Une suite de circonstances, pas toujours vraisemblables, conduit finalement Mowgli à épouser la fille d'Abdul Gafur, serviteur indélicat de Gisborne.

Le « cycle de Mowgli » ne concerne que trois des sept nouvelles du premier *Jungle Book*, et cinq des huit contes du second, paru en 1894. Recueilli et adopté par un couple de loups, Mowgli doit son nom à Raksha, la mère louve, car il était nu comme une grenouille (chacun sait que Mowgli signifie « grenouille » dans la langue de la jungle). Père loup, Baloo l'ours bonhomme amateur de miel, Bagheera la panthère enseignent les lois intangibles de la jungle au petit Mowgli : « se laver », « boire abondamment, mais jamais plus qu'il ne faut », « se rappeler que la nuit est le temps de la chasse et que le jour est le temps du som-

HULTON-DEUTSCH COLLECTION/CORBIS

meil », etc. Ils l'aident à se protéger des intrigues de Shere Khan, le tigre (« Shere » signifie « tigre » ou « lion » en hindoustani) qui a juré sa mort,ou encore des singes ennemis. Outre les aventures de Mowgli, qui finira par « retourner à l'Homme, même si la Jungle ne le rejette pas[10] », les jeunes lecteurs pouvaient aussi rêver de Kotick, le phoque blanc qui cherche un refuge pour ses semblables menacés par les chasseurs, de Rikki-Tikki-Tavi, l'adorable mangouste qui sauve son petit maître d'un terrible couple de cobras, ou du petit cornac Toomai et à sa danse des éléphants. Les contes de Kipling sont aussi « un long apprentissage des sens comme formation à l'existence[11] ». Dans cette jungle, tout est signifiant et les parfums, les couleurs et les sons font chorus. Cet art de conteur se retrouve, plus épuré encore, en 1902, dans *Histoires comme ça* où le lecteur, jeune ou moins jeune, « apprend » comment il poussa une bosse au chameau, comment le léopard a acquis ses taches, comment l'homme écrivit la première lettre ou pourquoi le corbeau est noir.

Mowgli et Bagheera, illustration des frères Detmold.

Avec *Capitaines courageux* (1896), Kipling cultive le genre du *Bildungsroman* (« roman de formation »). Harvey Cheyne, fils arrogant d'un homme d'affaires américain qui a fait fortune dans les chemins de fer et les mines, tombe par accident d'un bateau de croisière, emporté par « une grosse vague mélancolique ». Repêché par le *We're here*, il est pour ainsi dire « rééduqué » par la vie à bord. L'impertinent blanc-bec acquiert auprès de l'équipage la valeur et le sens de la discipline, du mérite et du courage. Ce roman d'aventure édifiant pâtit toutefois de la comparaison avec *Kim*. Paru en octobre 1901, travaillé de longue main, *Kim* narre les aventures picaresques de Kimball O'Hara, orphelin d'un soldat irlandais de la Couronne ayant pour seul legs trois documents le recommandant à l'armée impériale et à une loge maçonnique. Comme Mowgli la jungle, Kim connaît Lahore dans sa diversité raciale et de religieuse. La rencontre d'un lama tibétain, Teshoo, est à l'origine d'un voyage initiatique le long de la « *Grand Trunk Road* » au terme duquel Kim, renonçant à l'appel de la spiritualité, devient un espion de Sa Majesté, formé par un régiment de Mavericks au « Grand Jeu » qui opposait en Asie centrale les Empires russe et britannique. Dans *Kim*, une large place est faite aux peuples indigènes et l'Inde y est décrite dans sa diversité – « il n'y a presque pas d'Anglais[12] ». Beaucoup tiennent ce roman, constellé de termes indigènes et de remarques à portée ethnographique, pour son seul roman accompli.

> Craftsman

Auparavant, Kipling avait dû quitter l'Amérique à la fois pour des raisons personnelles et politiques. A ses yeux, le pays de sa femme filait un mauvais coton, en voie « de décivilisation franche et brutale », avec ses capitalistes sauvages usant de l'immigration pour surexploiter les ouvriers, avec sa démocratie cachant mal sous un juridisme tatillon et un puritanisme ostentatoire son mépris des lois et de la morale, bref le monde *yankee* était une jungle où régnait la loi du plus fort. Les Kipling s'installèrent en Angleterre, dans le Devon, puis, à partir de juin 1897, à Rottingdean dans le Sussex. C'est là que naquit John (Jack) troisième enfant du couple. En 1899, Kipling retournait aux Etats-Unis pour y défendre ses droits, certaines de ses œuvres ayant été contrefaites. La traversée se passa mal et la famille tomba malade. Rudyard contracta une grave pneumonie et la petite Josephine, « l'aînée », la « préférée », mourait le 6 mars d'une coqueluche. Brisé par cette épreuve, malgré de nombreux témoignages de solidarité, il jura de ne plus revenir en Amérique.

En partie parce qu'un climat chaud lui avait été recommandé, en partie à cause de la guerre des Boers qui couvait, Kipling se rendit en Afrique du Sud en février 1900. Il devait y revenir chaque année jusqu'en 1908. Il y défendit avec verve le point de vue des Britanniques qui accomplissaient leur mission impériale, ce qu'il avait appelé « le fardeau de l'homme blanc ». Dans cette « guerre des Sahibs », il était manifeste à ses yeux que le paysan boer n'avait pas l'étoffe du bon colonisateur, son manque de *fair-play* au combat en étant une preuve. Ami de Theodore Roosevelt, de Cecil Rhodes qui lui avait fait construire une maison sur ses terres, plus tard très proche du roi George V et, même s'il avait fréquenté William Morris dans sa jeunesse, on ne saurait dire que Kipling fut un démocrate. Certaines nouvelles sont même assez pénibles à lire comme « L'armée de mes rêves », texte de propagande et pivot du recueil *Périples et Découvertes*. Il reçut néanmoins le prix Nobel de littérature en 1907. A vrai dire, il aimait la hiérarchie et l'ordre, tout en étant d'abord intéressé par les hommes d'action et les trajectoires individuelles. En 1902, il avait acheté Batesman's, le manoir du Sussex où il devait demeurer jusqu'à sa mort. La Grande Guerre, « Armageddon » comme il la nomma, raviva son patriotisme. Il se démena pour que son fils puisse s'engager. Myope, Jack mourut au front à Loos-en-Gohellen. Il avait à peine dix-huit ans. Amer, Kipling continua d'écrire, des textes violemment germanophobes, des nouvelles, des méditations sur la figure de Paul de Tarse et, vers la fin de sa vie, quelques souvenirs. Sa mort ayant été annoncée un peu trop tôt, il écrivit avec

« IL QUITTE L'AMERIQUE, QUI A SES YEUX FILE UN MAUVAIS COTON, AVEC DES CAPITALISTES SAUVAGES USANT DE L'IMMIGRATION POUR SUREXPLOITER LES OUVRIERS »

humour au magazine *The Strand* de ne pas oublier de le rayer de la liste de ses abonnés. Il mourut le 18 janvier 1936, deux jours avant son ami le roi George V. Avec eux, c'était un âge de l'Empire britannique qui disparaissait. L'année suivante, Borges, rendant compte de *Quelques mots sur moi*, résumait ainsi cet homme peu ordinaire : « Comme tous les hommes, Rudyard Kipling fut beaucoup d'hommes à la fois : un *gentleman*, un impérialiste, un bibliophile, un interlocuteur des soldats et des montagnes ; mais ce fut avant tout un artiste convaincu. Un *craftsman*, pour reprendre le mot qui revient toujours sous sa plume[13] ». **Jean Montenot**

1. George Orwell, *Essais, articles, lettres*, II, Ivrea/Encyclopédie des nuisances, 1999, p. 233. 2. Exergue non référencé, *Quelques mots sur moi*, Pléiade IV, p. 963. 3. *Kim*, Folio Classique, 1993, p. 240. *Œuvres* I, Robert Laffont/Bouquins, 1987, p. 370. 4. *Quelques mots sur moi*, Pléiade IV, p. 986. 5. *Ibid.* 6. *L'Homme qui voulut être roi*, trad. Silvere Monod, Pléiade I, p. 687, et *Wee Willie Winkie*, Folio bilingue, p. 211. 7. *La Lumière qui s'éteint*, Pléiade I, p. 816. 8. *Quelques mots sur moi*, Pléiade IV, p. 1110. 9. *rukh* signifie en hindoustani « arbre », ici, par extension, « forêt » ou « réserve forestière », voir Pléiade II, pp. 154-162. 10. *Le Second Livre de la jungle*, trad. Louis Fabulet et Robert d'Humières, Folio, p. 242. 11. *Le Livre de la jungle*, « commentaires » de Jean-Pierre Richard, Le Livre de poche, 1989, p. 245. 12. Lettre du 15 janvier 1900. 13. « Kipling et son autobiographe », paru dans la revue *El Hogar*, 26 mars 1937, et Pléiade I, p. 1057.

BLUE LANTERN STUDIO/CORBIS

Abonnez-vous à LIRE:

2 ANS

pour **89€**

seulement

au lieu de ~~199,99~~€

Et recevez

le dictionnaire historique de la langue française

Coffret 3 volumes

*U*n inventaire sans précédent de notre langue, de sa richesse, de ses origines et de son évolution.

*P*lus de 10 siècles de voyage de la langue, à travers l'histoire détaillée de plus de 50 000 mots, révélant celle des idées, des cultures, des sociétés qui emploient cette langue. Sur le ton de la narration, ce dictionnaire fournit, à travers la succession des emplois de chaque mot, une perception de l'histoire des idées, des coutumes et des réalités.

*C*ette nouvelle édition a été entièrement revue, actualisée et enrichie par Alain Rey.

BULLETIN D'ABONNEMENT

A renvoyer accompagné de votre règlement à : LIRE – [illegible] route des Boulangers – 78526 [illegible] Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale.
2 ans d'abonnement à LIRE (20 numéros) + ***Le dictionnaire historique de la langue française*** pour 89 € seulement
au lieu de ~~199,99€~~

SOIT 55% de réduction

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code Postal : _____ Ville : _____

E-mail : _____

@ _____

Vous pouvez également si vous le souhaitez, acquérir séparément ***Le dictionnaire historique de la langue française*** au prix de 69,99 € et chaque numéro de LIRE au prix unitaire de 6,50 € dans la limite des stocks disponibles.

Ci-joint mon règlement par :

❒ Chèque à l'ordre de LIRE

❒ Carte bancaire

N° : _____ Clé* _____

Expire fin : _____

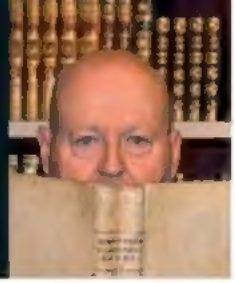
Date et signature obligatoires :

* Les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire (pour sécuriser votre paiement).

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/2013 en France métropolitaine uniquement et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❒.

AG16843 LIOM3LK

GROUPE EXPRESS-ROULARTA SA AU CAPITAL DE 47 150 040 € - SIÈGE SOCIAL 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75308 PARIS CEDEX 09 - RCS 552 018 661 PARIS



HÉROÏSME MUSCULAIRE, LES DIEUX DES ARÈNES

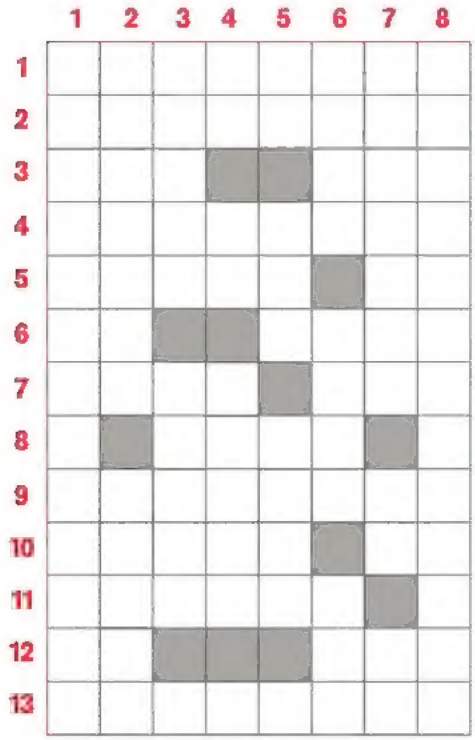
Le mois dernier, en m'égarant dans ce qu'il reste de Bruxelles, ville bien-aimée saccagée par le vandalisme immobilier, je suis tombé sur une impressionnante statue de bronze sise en bordure du Jardin du Roi. Elle montre un copieux belluaire soulevant à bras-le-corps le cadavre d'un jeune athlète. Sur le socle on lit « En souvenir de Léon Cladel. Ompdrailles ». « Belle posture, n'est-ce pas ? » m'a lancé une Bruxelloise qui passait par là. Les Français ont oublié Léon Cladel depuis longtemps. Le monument du sculpteur Van der Stappen m'est apparu comme une injonction expresse à évoquer *Ompdrailles, le Tombeau-des-lutteurs*, le roman le plus rutilant de cet écrivain admiré par Baudelaire, Flaubert, Maupassant, Huysmans, Vallès, Zola, et que Barbey d'Aurevilly avait qualifié de « rural écarlate ».

Albe Ompdrailles, jeune carrier de Bruniquel (Rouergue), est un lutteur de foire, un athlète débutant « fort autant que beau, doux comme un mouton, plus sobre qu'un âne et non moins neuf qu'une pucelle ». L'Antinoüs occitan exerce sur son entourage et sur le public une fascination quasi amoureuse. Lorsqu'il descend dans l'arène, « nu comme un marbre », ce chef-d'œuvre de la création suscite les cris d'enthousiasme d'un stade bondé. Avec une verve épique quasi homérique, Cladel célèbre les combats du blond archange (un Delacroix !) contre les hercules confirmés des campagnes aquitaines, tolosanes et arvernes, des Géants et des Titans, des casseurs d'os « effrayants et néanmoins imposants dans leur sauvage beauté », Antricon-Balastor le terrible bossu de Saint-Jean-d'Angély, Arribial l'ours du Nord, Blas l'Espagnol, Nabuchodonosor III le bourreau des faubourgs... Albe triomphe toujours, d'où son surnom de Tombeau-des-lutteurs. « Il régnait, l'humble paysan du Rouergue ; il touchait aux étoiles, le carrier... Hier lampion, aujourd'hui soleil. » Adulé, fêté à l'égal d'un gladiateur de la Rome antique, le jeune Apollon s'éclipsait de temps en temps pour récolter des lauriers dans des villes voisines. Un jour, après une absence de trois semaines, il reparaît aux arènes « jaune comme la cire et les yeux presque éteints ». Sa chevelure d'or a perdu tout éclat, il respire à peine et tousse comme un poitrinaire en rupture d'âme. Amaigri, la gorge et la poitrine marbrées de suçons et de morsures, le divin bambino n'est plus que l'ombre de lui-même. Ses amis et particulièrement Arribial, le mâle champion vaincu par Ompdrailles, ne tardent pas à découvrir la cause du dépérissement de leur héros. Albe est tombé dans les griffes d'une « dame de haut parage qui, pour être des plus huppées et veuve d'un aristo..., n'en était pas moins pour cela ragoûtante et s'abstenait bien de cracher sur les mâles de basse classe, surtout quand ils étaient beaux et bien équarris ». La gredine, une exilée des lupanars parisiens, vicieuse à damner tous les saints, est décrite comme « une mangeuse de croupions [...], une louve portant malheur à qui l'aborde [...], une goule dont les suçoirs abolissent qui l'approche [...], une enchanteresse musquée », bref un fléau que ses anciennes victimes appellent la Scorpionne. Arribial, qui voue à son protégé une amitié virile et caressante, essaie en vain de l'éloigner de la funeste videuse de moelle. Albe est mordu, et si chipé pour son ogresse qu'il en oublie les arènes. Toquée d'un nouveau malabar, la ribaude finira par le congédier. Albe paiera son dernier tribut à l'insatiable femelle en se suicidant devant son portrait. Le lige Arribial arrivera trop tard. « Le tenant pieusement sous les aisselles », il offrira la dépouille du prestigieux défunt à la muette adoration de la foule pétrifiée. Le sculpteur belge a immortalisé cette scène. J'ai devant moi la somptueuse édition d'*Ompdrailles* publiée en 1879. Elle est illustrée de seize eaux-fortes du peintre Rodolphe Julian qui participent activement de la troublante sensualité et de la virilité exacerbée des héros cladeliens. Ces plébéiennes robustesses ont quelque peu chamboulé ma fragile complexion. Avant de me remettre d'aplomb avec ce que feu mon papa appelait « tisane d'octobre » (peut-être un malbec à la mémoire de Cladel qui était quercynois), je voudrais ajouter une apostille à une de mes chroniques du printemps dernier*, celle consacrée à Emilie-Herminie Hanin. L'altissime Marc Décimo, régent du Collège de Pataphysique, docteur ès sciences inexactes littéraires, a mené une enquête serrée sur la dame. Son élucidation vient de paraître aux Presses du Réel, collection Les Hétéroclites, sous le titre *Emilie-Herminie Hanin. Inventeure, peintresse naïve, brute et folle littéraire*. En vérité, je vous le dis, celles et ceux qui font l'impasse sur cette publication commettent une sacrée boulette.

**Lire* d'avril 2013 (n° 414).

STÉPHANIE HUMBERT-BASSET

JEUX



LES MOTSCROISÉS

PAR JEAN-PIERRE COLIGNON

Horizontalement

1. Vider les lieux. **2.** Fait mince. **3.** Pièce honorable. Département. **4.** Grosses capitales. **5.** Produit de treilles espagnoles. Adverbe. **6.** Au bout du toit. Un « Guide ». **7.** Nourrit des gourmands. Ancienne filière d'enseignement. **8.** Une île vue par les poètes. **9.** Claque qui fait du bruit. **10.** Flamand haut en couleurs. Romains. **11.** Personnage de Pagnol. **12.** Baie phonétique. Pas si uni que ça, finalement. **13.** Couche d'un lit.

Verticalement

1. Distributeurs d'essences. **2.** Néant. Il lui arrive d'être verni. **3.** Permet d'allumer. La face cachée. **4.** Phonétiquement, ça suffit. Au cœur des Fiji. Donne de l'énergie. **5.** Pieuse abréviation. Coule en Suisse. Inscription due au dénommé Pilate. **6.** Préposé à la garde des bois. En un certain sens, un petit poids. Sans effets. **7.** Prénom. Broutille pour un marathonien. Naguère dans le vent. **8.** Type d'éclairage.

LE RÉBUSD'HONORÉ

Une de ces fameuses nuits, ce personnage découvrit l'objet de tous ses désirs, qui furent exaucés.

TARIF D'ABONNEMENT :
1 an 40 €* T.T.C. (T.V.A. 2,10 % - 10 numéros)
*Frais de port pour l'étranger : nous consulter au 00 33 1 70 37 3154.

LIRE : SERVICE ABONNEMENTS, 17, ROUTE DES BOULANGERS, 78926 YVELINES CEDEX 9.
ABONNÉS, MERCI de joindre à toute correspondance la dernière étiquette d'expédition de LIRE.
CONTACT : 01 70 37 3154. Mail : abonnements@lire.fr
SI VOUS CHANGEZ D'ADRESSE, utilisez le formulaire ci-dessous en joignant la dernière étiquette d'expédition.

M. ❑ Mme ❑ Mlle ❑ Nom ..... Prénom .....
Nouvelle adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....
Ancienne adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....

Le nom et l'adresse de nos abonnés sont communiqués à nos services internes et aux organismes liés contractuellement avec LIRE Magazine. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal. LIRE Service abonnements, 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9.

Solutions

Aladin dans Les Mille et Une Nuits (Halles – Lad – Daim)

KIOSQUE.FR

J.R.R. TOLKIEN

LE SEIGNEUR DES ÉCRIVAINS

UN NUMÉRO EXCEPTIONNEL

Un hors-série de LiRE:

En vente chez votre marchand de journaux

CAPSULES FORCE 12

OSEZ LA PUISSANCE ULTIME

Capsules compatibles avec les machines à café Nespresso®*.
*Marque appartenant à un tiers n'ayant aucun lien avec D.E MASTER BLENDERS 1753.

Maison du Café France SNC - RCS Paris 383 853 746